LA REVUE POPULAIRE

UN ROMAN D'AMOUR

15¢

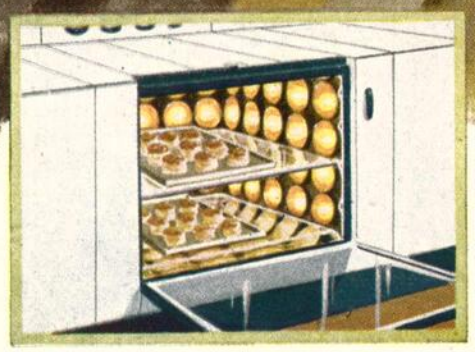
PER
R-334
CON



MONTREAL
MAI
1945

Votre cuisson se fera bientôt "par la lumière"
...selon *les hommes qui pensent à demain*





Des gâteaux légers comme l'air, des biscuits délicieux—cuits à perfection en un tiers du temps normal; des gigots appétissants rôtis à point en un tournemain—des miracles de cuisson qui s'opèreront dans les cuisines de demain non pas par la chaleur du feu mais par la chaleur de la lumière. L'on réussira ceci au moyen de rangées "d'ampoules électriques" infra-rouges placées à l'intérieur des fourneaux de demain et qui cuiront les aliments à la chaleur constante, pénétrante, facilement contrôlée des rayons infra-rouges.

La cuisson "par la lumière" est l'un des nombreux miracles de l'existence quotidienne que préparent aujourd'hui pour nous les hommes qui pensent à demain. Avant de pouvoir nous les donner nous devons *d'abord* gagner la guerre.

Il existe sur les fronts de combat un besoin urgent d'une foule de choses que nous sommes accoutumés de nous donner. C'est notre devoir de les faire parvenir au front.

Qu'est-ce que nos hommes là-bas attendent de nous?

Ils ont besoin de médicaments et d'explosifs qu'ils n'auront que si nous conservons nos graisses de rebut. Ils ont besoin d'enveloppes d'obus et de carton d'emballage qui proviennent de notre papier de rebut. Ils ont besoin de l'étain que contiennent nos boîtes de fer-blanc de rebut et qui sert à fabriquer des munitions et autres approvisionnements de guerre. Autant de choses de première importance que *nous* pouvons récupérer avec un effort minime.

Nos hommes doivent aussi savoir que nous leur donnons tout l'appui possible non seulement par notre travail mais aussi par nos dollars. Rien ne prouvera mieux au soldat, terré dans sa tranchée, que nous lui donnons tout l'appui possible, que l'augmentation de nos achats d'Obligations de la Victoire et de Certificats d'épargne de guerre que nous conserverons précieusement.

Avez-vous fait votre part à date? Si vous l'avez faite vous êtes assurément l'un de ces hommes qui pensent à demain.

LA MAISON SEAGRAM

Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis travaillent à la production d'alcool à haute preuve pour fins de guerre. L'alcool à haute preuve sert à la fabrication de poudre sans fumée, de verre qui n'éclate pas, de plastique, de laques, de compas, d'instruments de navigation et de nombreux autres produits nécessaires en temps de guerre.



Que font ces mains douces et veloutées toute la journée ?



La bonne est "de sortie" tous les jours, maintenant — Il y a les repas à préparer, la vaisselle à laver, les dessous à savonner. *Avant* d'entreprendre toute tâche de ce genre, enduisez toujours vos mains de Trushay. Cette merveilleuse lotion, d'application *antérieure,* protégera vos belles mains contre l'action desséchante de l'eau chaude et savonneuse — les gardera blanches et satinées.



Vous répondez à l'appel pour des volontaires dans les hôpitaux — et vous offrez vos services tous les après-midis. La gaze aseptique se manipule mal avec des mains rêches. Par contre, les mains protégées par Trushay sont douces. Voyez vous-même comment cette lotion crémeuse et veloutée conservera aux vôtres leur blanc satiné et leur jeunesse.



Des invités à dîner ce soir ? — Confiez à la lotion parfumée Trushay le soin de vous rendre encore plus charmante. Trushay se prête à tous les usages des autres lotions et, en plus, protège vos mains *pendant* vos tâches ménagères. Essayez-la comme crème de fond, pour frictionner l'épiderme ou pour adoucir les bras, les coudes et la gorge. Demandez Trushay, chez votre pharmacien.

TRUSHAY

Un produit Bristol-Myers — Fabriqué au Canada.



. . . protège vos mains même dans l'eau chaude et savonneuse

MAINTENANT EN VENTE AU CANADA



$730,376,250

$843,127,900

$991,389,050

$1,308,716,650

$1,374,992,250

$1,407,576,650

$1,517,642,700

Nous avons fait longue route... *ensemble*

Chaque Emprunt de la Victoire nous a rapprochés de plus en plus de l'accomplissement de la tâche formidable, entreprise il y a plus de cinq ans et demi, la tâche de libérer un monde sur lequel allait peser la domination d'hommes dont le nom et les croyances ne laissent augurer que du mal. Et il nous faut faire un pas de plus sur la route qui mène à la victoire. Eh bien, le Huitième Emprunt de la Victoire est le signal d'un autre coup à porter à la citadelle de l'ennemi. Portez ce coup avec toute l'énergie dont vous êtes capable. Achetez autant de nouvelles Obligations qu'il vous sera possible. Achetez-en de toutes façons, soit au comptant, soit par l'entremise de votre patron, au moyen d'épargnes régulières à même votre salaire. Avançons tous un peu . . . ensemble . . . vers la Victoire.

Portez cet insigne avec fierté, sur votre revers. C'est le symbole du Huitième Emprunt de la Victoire du Canada. Il indique que vous avez individuellement lancé à l'ennemi un autre projectile.

Le meilleur placement!.. Achetez

des OBLIGATIONS de la VICTOIRE

Metropolitan Life Insurance Company

(UNE COMPAGNIE MUTUELLE)

NEW YORK

FREDERICK H. ECKER
Président du Conseil

LEROY A. LINCOLN
Président

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA: OTTAWA

Le Canada à Clermont-Ferrand

EN MÊME TEMPS que se tenait à Rio de Janeiro l'exposition de peinture canadienne contemporaine organisée par notre ambassadeur au Brésil, M. Jean Désy, dont nous parlons en page 7, l'Ambassade du Canada en France tenait à Clermont-Ferrand, avec le Mouvement de Libération Nationale de cette ville (capitale de l'Auvergne) une exposition consacrée à l'effort de guerre du Canada. Empêché d'assister à cette grande fête franco-canadienne, le général Vanier s'y fit représenter par notre confrère en journalisme le major Georges R. Benoît, attaché de presse à l'Ambassade du Canada, Marcel Cadieux, conseiller juridique à l'Ambassade du Canada à Londres, et Mme Simard, de Québec, déléguée à l'Assemblée consultative.

D'après les journaux français que nous venons de recevoir de Paris, l'inauguration de l'Exposition canadienne, suivie d'un vin d'honneur et d'un gala au Théâtre Municipal de Clermont-Ferrand, sous la présidence de M. Ingrant, commissaire de la République, et de M. Sauvanet, préfet du département, obtint un vif succès.

Voici la substance de quatre comptes-rendus empruntés à *La Montagne, L'Eclair,* la *Liberté* et la *Nation,* de Clermont-Ferrand :

« L'inauguration de l'exposition consacrée à l'effort de guerre du Canada connut un grand succès. Le général Vanier, empêché au dernier moment, n'avait pu répondre à l'appel des organisateurs.

« Vers 16 h. 30, M. Ingrand accueille, à leur descente de voiture, le major Benoît, attaché de presse du Canada à Paris, accompagné de M. Cadieux, de l'Ambassade du Canada à Londres et de Mme Simard.

« Un peloton de soldats F.F.I. en gants blancs, présente les armes. L'orchestre exécute les hymnes nationaux canadien et français.

« Le commandant Ligier présente les autorités clermontoises aux représentants du général Vannier.

« M. Sauvanet, préfet ; Montpied, président de la délégation municipale ; Perrier, de l'assemblée consultative ; Curabet, président du C.D.L., Kloecker, intendant économique ; Canguilhem, du cabinet du commissaire de la République ; les colonels Garcié, Tabouis, Gaspard, Giraud, Versin, Rabouhams, commandants Albert, Vellet et Bénévol ; Mgr Chaumont, représentant Mgr Piguet, Me Planche, bâtonnier de l'ordre des avocats ; Jeandet, substitut ; Jarleton, ingénieur en chef du service vicinal ; Rousseau, directeur régional des P.T.T. ; Clergeat et bien d'autres que nous nous excusons de ne pouvoir nommer.

« M. Héry, délégué technique du M.L.N., présente l'exposition au major Benoît et à sa suite. Cette exposition, divisée en trois secteurs consacrés respectivement à l'activité économique du Canada, à la production de matériel de guerre et à la conférence historique de Québec, retient longuement l'attention des visiteurs tant par sa belle présentation que par sa documentation abondante, détaillée et précise.

« Un vin d'honneur est offert à nos hôtes canadiens d'un jour, avec lesquels on porte des toasts à l'amitié franco-canadienne. Puis quelques films envoyés du Canada sont projetés sur un écran qui se dresse derrière le bar de la salle du M.L.N.

L'IMPRESSION DE NOS VISITEURS

« Le major Benoît, issu d'une très vieille famille de France, fixée au Canada depuis 1619, connaît bien la France où, pendant la guerre 1939-40, il y occupait déjà les fonctions d'attaché de presse à l'état-major. Au moment de l'armistice, il était replié en Auvergne et c'est d'un village isolé situé quelque part entre Ussel et La Courtine, qu'il quitta le sol français.

« Il nous dit avec quelle émotion il a, dans son pays natal, accueilli la nouvelle du désastre de la France.

« Les premières émotions rapidement dissipées, ses compatriotes se sont remis à espérer dans les destinées immortelles de la France, leur patrie spirituelle.

« La propagande du gouvernement de Vichy avait accrédité une légende qui voulait que les Canadiens français réservassent une grande admiration au gouvernement de Pétain.

« Quand on a eu le bonheur de s'entretenir quelques instants avec des Canadiens français comme le major Benoît, M. Cadieux et Mme Simard, on est fixé pour toujours sur les opinions et les sentiments des populations canadiennes d'origine française.

« M. Cadieux, issu lui aussi d'une famille qui a ses attaches dans la région de Toulouse, en est à son premier voyage en France. Avec des paroles émues, qui sentent un peu le terroir de la vallée de la Loire ou de la Bourgogne, il nous narre ses impressions :

« Les Français sont des gens avec qui on a plaisir à s'entretenir sur un ton familier, mais très vite on sent percer leur peine à dire que tel enfant a son père prisonnier en Allemagne ou à ce que tel garçon a eu son frère tué par les barbares allemands. »

« Longtemps il nous parle du rayonnement intellectuel de la France dans son pays où on lit les œuvres de Duhamel, Romains, Bergson et tant d'autres.

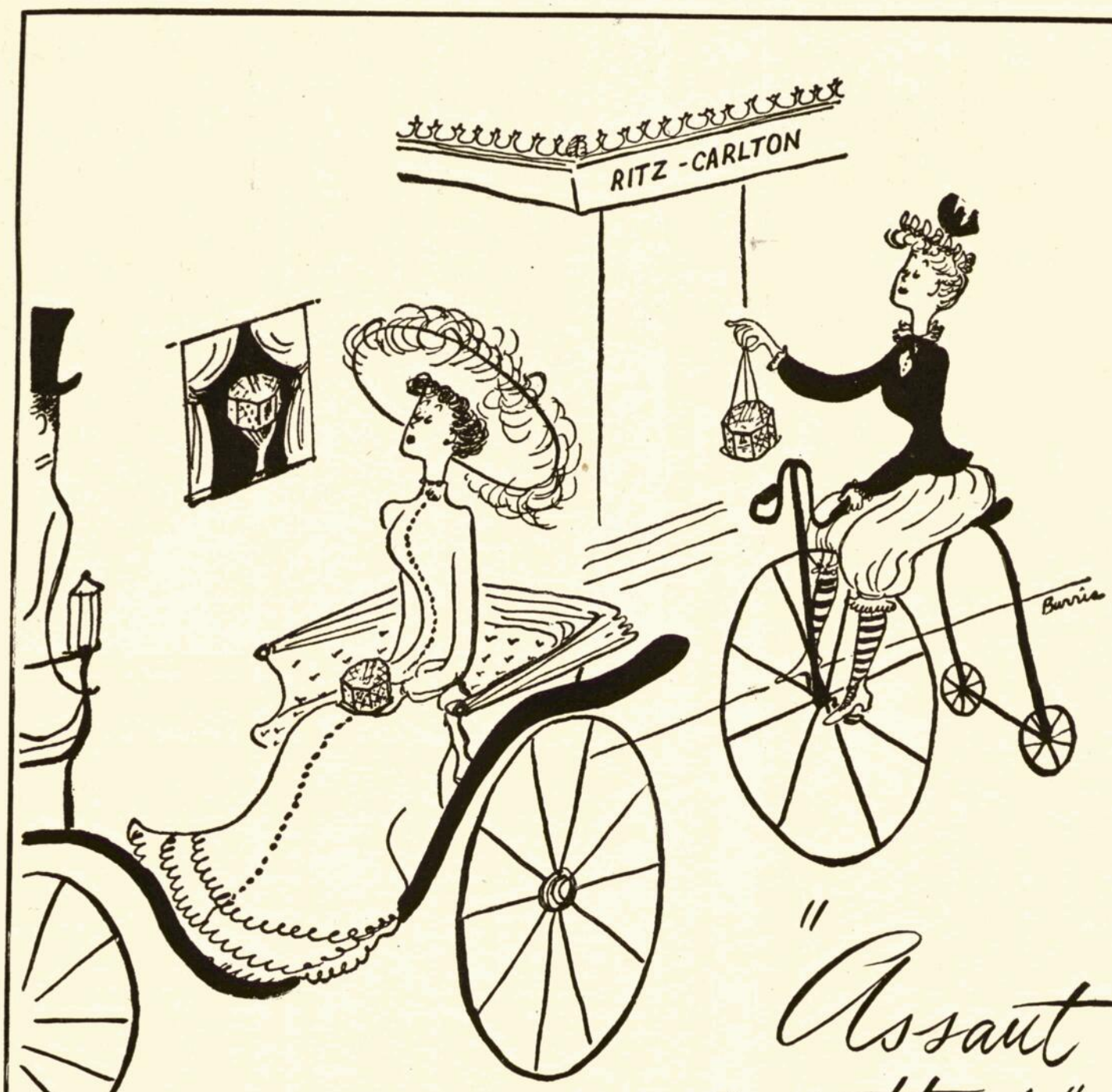
LA SOIREE DE GALA AU THEATRE MUNICIPAL

« La journée s'est terminée par une brillante soirée de gala, organisée par les soins du M.L.N. Un nombreux public a applaudi d'abord la Musique nationale de la Jeunesse, dirigée par le bon chef Pendoël.

« Le major Benoît vint ensuite, en quelques mots pleins d'une chaude cordialité, nous donner le salut de son pays ; et Mme Simard, de l'ambassade, retraça l'action des Français du Canada qu'elle représente à l'Assemblée consultative ; causerie très intéressante, mettant en lumière l'effort persévérant des comités canadiens.

« Notons que Mme Simard est la première femme siégeant au Parlement.

Après le film sur le voyage du général de Gaulle à Québec et Montréal, vinrent les Petits Chanteurs à la Croix de Bois ; vision charmante que tous ces enfants de blanc vêtus, chantant avec un ensemble parfait ; les voix bien timbrées s'unissent en pleine homogénéité ; la fameuse manécanterie a obtenu un très vif succès. »



"Assaut de coquetterie"—

Les Durand — remarquées partout pour leur élégance et leur chic — sont les adeptes fidèles de la poudre préparée sur commande . . . D'année en année, un plus grand nombre rivalisent de coquetterie avec elles — ayant appris cette leçon : qu'en matière de beauté, rien n'est aussi personnel, qu'une poudre du composé de votre choix !



Charles of the Ritz

Poudre mélangée à la main, cosmétiques exquis

45-3

La Revue
POPULAIRE

38e année, No 5 — Montréal, mai 1945

SOMMAIRE

Le Rocher Percé,
texte et photos d'Eugène Stucker 7

Ce dont on parle,
par Lucette Robert 8-9

Le Secret de son Chant,
par Manon Deland 10

Le mois littéraire,
par Guy Jasmin 11

•

NOTRE ROMAN D'AMOUR :

LA DAME AUX OEILLETS
par A. J. CRONIN 12-13

•

Votre potager,
par Marcelle Lepage-Thibaudeau 14

A la découverte du monde,
par Mme Rosario Lavallée 15

Un trésor du Foyer,
par Rex Desmarchais 16

Présentation d'un relieur canadien,
par Marcel Dugas 17

Un projet d'après-guerre,
par Eugène Stucker 18

Mes Recettes de Cuisine,
par Mme Rose Lacroix 37-75

Les Mots Croisés 46

La Broderie,
par Mme de Bellefeuille 59

Modes du mois 60-62

Le Coin du tapis,
par Mme de Bellefeuille 68

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada — Tél. : PLateau 9638★

LA DIRECTION:

Président ..... FRED POIRIER — *Vice-Président* ..... GEORGES POIRIER

Directeur ..... JEAN CHAUVIN

Secrétaire de la rédaction .. Gérald Danis
Chef de la Publicité ..... Charles Sauriol
Chef du Tirage ..... Odilon Riendeau
Directeur artistique ..... Hector Brault
Rédactrice ..... Mme Jules Fournier
Cuisine ..... Mme Rose Lacroix
Puériculture ..... Mme Rosario Lavallée
Sciences naturelles .. Mme M. L. Thibaudeau
Cinéma ..... Mme Gilbert-Sauvage
Broderie ..... Mme L. de Bellefeuille

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST, 20, 11e Ave., Lachine, (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, St-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

Québec et Lévis :
ADELARD PARE, 6, rue du Pont, Québec.

Aux Trois-Rivières :
PAUL LARIVIERE, 1710, rue St-Philippe.

•

TARIFS D'ABONNEMENTS:

Canada : Un an : $1.50 — 2 ans : $2.00

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.



Mme Athanase David. (Photo Blackstone, N.Y.)

Les Festivals de Montréal

par THERESE FOURNIER

En 1936, des musiciens et des amis de l'art se groupaient dans le but de faire de Montréal le centre musical du Canada artistique. Ce projet semblait alors audacieux, pour ne pas dire chimérique et, si tous étaient d'accord pour souhaiter sa réalisation, seuls, Mme Athanase David et M. Wilfrid Pelletier étaient animés d'une confiance qui devait, petit à petit, triompher de tous les obstacles.

Le premier comité fut formé sans retard et se mit à l'œuvre afin d'organiser chez nous un Festival annuel de musique symphonique qui rappellerait ceux de divers pays d'Europe et de nos voisins, les Américains.

La réponse du public canadien à cette audacieuse initiative ne tarda pas à dépasser les plus ambitieuses espérances des organisateurs. L'enthousiasme des auditoires, de plus en plus nombreux, força l'organisation à élargir ses cadres et à multiplier le nombre des représentations.

Tous ont encore en mémoire les inoubliables concerts d'oratorios en la Chapelle du Collège de St-Laurent, à l'église Notre-Dame ou à celle de St. Andrew et St. Paul ; les émouvantes représentations dramatisées de la Passion selon St-Mathieu ; la beauté des spectacles d'opéras tels que *Roméo et Juliette, Pelléas et Mélisande*, les *Noces de Figaro, Tristan et Iseult* et plusieurs autres ; l'éclat des concerts populaires du Forum et de la St. James United Church ; la perfection des concerts de musique de chambre.

Le programme artistique de cette année sera digne d'un si beau passé. Pour célébrer la dixième saison des Festivals de Montréal, on a préparé quinze grandes auditions d'une valeur remarquable et agréablement diversifiées : série de musique de chambre, oratorios, grand opéra, le tout sous la direction de maîtres et avec le concours d'artistes dont la compétence est depuis longtemps reconnue. C'est ainsi qu'à la fin mai, nous pourrons voir : *Carmen*, la *Bohême* et les *Noces de Figaro ;* à la mi-juin, il y aura des concerts d'oratorios : la *Croisade des Enfants*, la *Passion selon St-Mathieu* et *Parsifal*.



M. Wilfrid Pelletier. (Photo Henri Paul)



LE ROCHER PERCÉ

Texte et photos d'Eugène Stucker

LE ROCHER PERCÉ est une des plus étonnantes merveilles naturelles, non seulement de la Gaspésie, mais de toute la province. Il n'a pas sa contre-partie sur le continent et nous devrions de plus en plus capitaliser sa valeur touristique au profit de la région dont il est une des plus puissantes attractions. C'est le bijou de nos beautés naturelles ; c'est le "Régent" des joyaux de la Gaspésie.

Situation

Les monts Appalaches prolongent leur chaîne du Vermont et du New-Hampshire jusque dans le sud-est du Québec où leur nom devient celui des monts Notre-Dame. Quand ceux-ci atteignent la Gaspésie, on les nomme des Shickshocks. L'ancienne Table-à-Rolland, devenue le mont Sainte-Anne à Percé, appartient à ces montagnes. C'en est un des sommets les plus élevés, atteignant une hauteur de 1,500 pieds au-dessus de la mer qui baigne le paisible village.

•

Tombé du sommet du mont Ste-Anne

Les géologues nous apprennent que, dans le cours des siècles, la région de Percé fut sujette à de grands bouleversements. Le mont Sainte-Anne, que de loin on peut voir de tous côtés à cause de son élévation par-dessus tous les environs, fut tellement poussé vers le ciel, qu'à la fin du compte son sommet déboula. De ce phénomène de la nature il reste deux témoins ; ce sont sans doute les deux morceaux les plus gigantesques de ce sommet : l'île Bonaventure et le Rocher Percé.

Pour disposer ici un musée naturel aussi spectaculaire ; pour soulever le mont Sainte-Anne ; pour élever les "murailles" des Trois-Sœurs dominées par le Pic-de-l'Aurore ; pour y coucher l'île Bonaventure, et dresser le Rocher-Percé, il se fallait d'une puissance titanesque pour laquelle le temps est un vain mot. Dans le giron de cette immense draperie qui tombe du majestueux mont Sainte-Anne pour être relevée au Mont-Joli, repose le gracieux village de Percé auquel le Rocher sert de panneau-réclame.

•

Tire-l'œil de Percé

On a toujours fait remarquer que le mont Sainte-Anne est le point de mire naturel de toute la région qui s'étend entre la baie de Gaspé et la baie des Chaleurs. De même, pour la pointe que le mont Sainte-Anne découpe, le Rocher Percé constitue le tire-l'œil irrésistible.

De quelque direction que l'automobiliste se dirige sur Percé, sa vue ne peut manquer de le frapper. S'il vient de faire le tour de la "Bretagne canadienne" en suivant les cours du fleuve, il le découvre dans le lointain dès qu'il arrive sur les hauteurs de Barachois. Sa puissante masse se détache sur la mer inondée des reflets solaires, comme jouant le rôle de pierre d'arrêt des "murailles" constituées par les hautes falaises du Pic-de-l'Aurore, des Trois-Sœurs et du cap Barré.

Celui qui vient de la Baie-des-Chaleurs en longeant la côte, n'a pas plutôt franchi le contrefort du Cap-Blanc que le Rocher éclate devant lui. Il serait éclairé au Néon, il ne pourrait être plus luminescent, tellement le soleil en est réfléchi avec force.

Que ne faudrait-il dire sur sa puissance d'attraction pour les voyageurs par mer ? Surtout de la direction nord-est, il est visible de fort loin, sa masse, sa hauteur et sa longueur s'imposant à la vue. En direction sud-est sa vue est obstruée par l'île Bonaventure. Mais en direction sud-ouest il est d'autant plus visible que tout son flanc est comme mis en feu par les rayons directs du soleil.

•

Il fascina Cartier

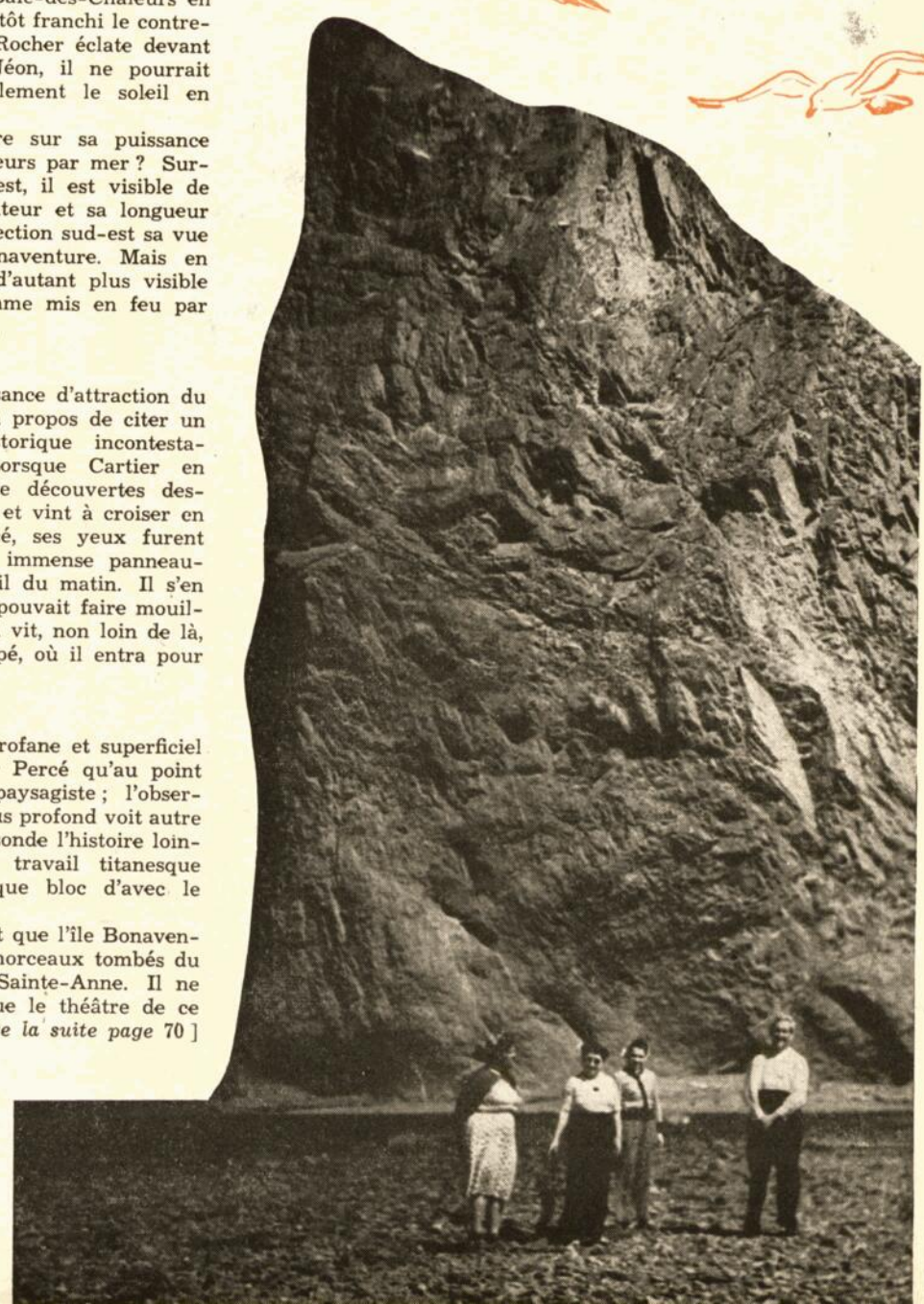
A l'appui de cette puissance d'attraction du Rocher Percé, n'est-il pas à propos de citer un fait historique incontestable ? Lorsque Cartier en quête de découvertes descendit le littoral atlantique, et vint à croiser en face de la pointe de Percé, ses yeux furent fascinés par l'éclat de cet immense panneau-réclame flamboyant au soleil du matin. Il s'en approcha, mais vit qu'il ne pouvait faire mouiller sa flotte à son ombre. Il vit, non loin de là, une baie sûre, celle de Gaspé, où il entra pour prendre possession du pays.

•

Isolé par le "sapeur éternel"

Passe pour le touriste profane et superficiel de ne considérer le Rocher Percé qu'au point de vue paysagiste ; l'observateur plus profond voit autre chose. Il sonde l'histoire lointaine du travail titanesque qui a éloigné ce gigantesque bloc d'avec le continent.

Nous avons dit plus haut que l'île Bonaventure et le Rocher sont des morceaux tombés du sommet surélevé du mont Sainte-Anne. Il ne faut pas penser toutefois que le théâtre de ce phénomène [*Lire la suite page* 70]



Ci-contre : M. Pierre Dupuy, ministre plénipotentiaire du Canada aux Pays-Bas. (Photo Albert Dumas). — Mlle Denyse Gadbois, peintre. (Photo Annette & Basil Zarov). — Le jury du Prix de Peinture de la province de Québec. De gauche à droite : Edwin H. Holgate, Jules Bazin, Jean Bruchési, sous-ministre, Fernand Léger, Gérard Morisset. Assis, le R.P. M.-A. Couturier, o.p., et Jean J. Seznec. (Photo Roger Bédard, Québec).







CE DONT ON PARLE

ON PARLE de Monsieur Pierre Dupuy, ministre du Canada aux Pays-Bas. Monsieur Dupuy commença sa carrière à Paris où il fut premier secrétaire du Commissariat canadien en 1920, puis deuxième secrétaire jusqu'en 1928 de la Légation du Canada à Paris. En 1940, il fut nommé chargé d'affaires du Canada auprès des gouvernements alliés à Londres. Poste délicat entre tous et qu'il remplit avec un tact et un doigté remarquables. Monsieur Dupuy fit de nombreux voyages entre Londres et Vichy, un voyage en Afrique du Nord et en Amérique du Nord en 1943 avec le Général Giraud. Sa Majesté le Roi lui accorda la décoration de Compagnon de l'Ordre de St-Michel et de St-Georges, la plus haute dignité décernée à un civil. Monsieur Dupuy, qui est l'auteur du roman "André Laurence", est président de la Société des écrivains étrangers de langue française. La dernière réunion de cette société se tint à Liège en 1939 et comptait parmi ses membres des Roumains, (Hélène Vacaresco, Panait Istrati), des Suisses (Ramuz, Robert de Traz, Guy de Pourtalès), des Belges (Maeterlinck), des Américains (Julien Green) et des Canadiens français (Simone Routier, Marcel Dugas) etc.

•

On parle de Mlle Denyse Gadbois, lauréate du concours de peinture de la province, honneur qu'elle partagea avec Irène Legendre, Maurice Raymond, Pierre de Ligny Boudreau et Jean Soucy. Denyse Gadbois est la fille de Louise Gadbois, peintre au talent intelligent, aigu et sensible, mais Denyse Gadbois reste elle-même. Même si les comparaisons sont odieuses je dirais que la pein-



Ci-dessus, M. Paul Rainville, conservateur du Musée Provincial, Mlle Irène Legendre, lauréate du Concours de Peinture, M. Gérard Morisset, secrétaire du jury, Mlle Denise Gadbois et M. Jean Soucy, lauréats. Assises, Mme Paul Rainville, et Mme de Ligny Boudreau, mère du lieutenant Pierre Boudreau, lauréat. Le cinquième lauréat, Maurice Raymond, n'apparaît pas sur cette photo. — Ci-contre : Mme H. de Munguia, M. Dorantes, du Bureau International du Travail, M. Martinez Trejo, consul général du Mexique, Mme Miguel de Prados, Mlle Weiller, le docteur Philippe Panneton et le docteur Miguel de Prados, éminent psychiâtre espagnol. Photos Bédard et Poirier.

Par Lucette Robert

ture de Denyse Gadbois fait penser à la poésie de Marie Noël. A part l'ambiance artistique qui fut le climat de la famille, et quelques leçons, Denyse Gadbois n'eut aucun maître et c'est là le secret du naturel et de la spontanéité de son œuvre. Encore presque inconnue du public ses tableaux sont déjà achetés par des connaisseurs comme Mrs. Huttleston Rogers de Washington (héritière du Standard Oil), Mr. Ross de Toronto, le docteur Jules Brahy de Montréal et la Légation du Brésil à Rio de Janeiro.

•

On parle de Monsieur Martinez Trejo, Consul du Mexique au Canada depuis avril 1944. Monsieur Trejo est avocat en droit de l'Université de Mexico et gradué du Collège militaire. Dès son arrivée ici, M. Trejo prêta son concours au voyage universitaire de l'été dernier dont le succès fut sans précédent, et qui fut le prélude à un va-et-vient entre le Mexique et le Canada. Une vingtaine d'étudiantes mexicaines passèrent l'hiver jarmi nous. Quelques membres de la Société des industriels du Québec visitent en ce moment les industries du Mexique afin d'y établir un contact pour l'exportation et l'importation d'après-guerre. Monsieur Trejo nous annonce pour l'automne prochain une exposition d'artisanat mexicain absolument unique. Les produits exposés seront de l'artisanat le plus pur, le plus authentique, celui des villages perdus et des procédés millénaires. Monsieur Trejo est touché de l'admiration et de l'intérêt que nous marquons à son pays et semble éprouver pour le nôtre une sympathie sincère et compréhensive.

•

On parle de Monsieur Jean Vallerand dont les brillants débuts comme chef d'orchestre nous ont fait connaître un autre talent de ce jeune musicien (moins de 30 ans) qui promet de devenir l'un de nos maîtres. A l'automne de 1944, il dirigea pour la première fois Hansel et Grethel de Humperdinck, donné par l'Opéra Guild de Montréal. En mars 1945, il fut le chef d'orchestre à une matinée des Concerts symphoniques de Montréal et en mai il dirigera deux opéras de Mozart, "La flûte enchantée" et "Cosi fan tutte", chantés par l'Opéra Guild de Montréal. M. Vallerand a fait ses études au Collège Ste-Marie et est licencié de la faculté des lettres de l'Université de Montréal. Cette préparation littéraire se fait sentir dans ses critiques musicales qui sont écrites dans un style élégant et clair. M. Vallerand étudia la composition avec Maître Claude Champagne, assistant-directeur du Conservatoire de musique. Il obtint le trophée Schumann en 1939 pour un lied, Les roses à la mer, qui fut joué par la Petite symphonie de Montréal sous la direction de Bernard Naylor. Son œuvre la plus importante, *Le diable dans le beffroi*, fut jouée en février 1942 par l'orchestre des Concerts symphoniques de Montréal sous la direction de Désiré Defauw. Monsieur Vallerand est secrétaire et chef d'orchestre du Conservatoire de musique ; titulaire de la classe d'orchestration et de l'histoire de la musique. Espérons que la saison prochaine nous entendrons une œuvre de Monsieur Vallerand dirigée par son auteur.

•

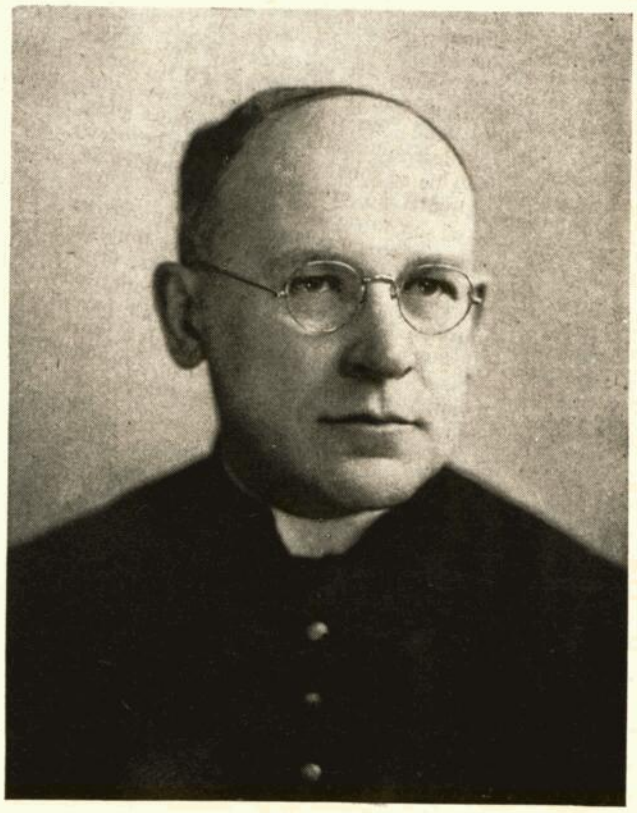
On parle de Gratien Gélinas dont la dernière Revue recueillit même les suffrages de nos confrères de langue anglaise. Le *Time* du 19 mars lui consacra deux colonnes, et *New World*, un grand reportage. Nous lui souhaitons de pouvoir réaliser son rêve d'écrire et de jouer un drame. Il a prouvé dans la scène du "conscrit" et dans celle du notaire Laframboise rendant ses comptes à Dieu qu'il pouvait nous émouvoir jusqu'aux larmes par la seule force de son talent.

•

On parle du R.P. Wilfrid Corbeil, c.s.v., du Séminaire de Joliette. Le Père Corbeil, qui est peintre et sculpteur, fait l'éducation artistique des élèves (... et des parents) par les expositions de peinture tenues dans le parloir du Séminaire et par la collection intéressante de tableaux dont le Séminaire peut s'enorgueillir et qui comprend des Henri Masson, des Faucher, Louise Gadbois, Borduas, Rita Mount et des tableaux du Père Corbeil. A Clermoutier, maison de campagne du Séminaire, le Père Corbeil a sculpté dans le bois deux madones dont l'une orne la façade de la chapelle champêtre et l'autre étend sa grâce et sa protection sur le lac. Joliette lui doit ce bijou d'art qu'est le noviciat et sa chapelle, dont les vitraux et le chemin de croix sont de Marius Plamondon, artiste de Québec. Le Père Corbeil est aussi le créateur des costumes et de la mise en scène des pièces de théâtre données dans la jolie salle du Séminaire. Quelques décors (comme celui de Madame Capet, l'an dernier) ont pu être plus somptueux et plus élaborés, mais un des plus parfaits fut celui d'Oedipe-Roi de Sophocle qui fut joué en mai 1940. Des draperies blanches et bleues, quatre colonnes et deux braseros de cuivre en haut des gradins ; un hémicycle pour que le chœur puisse évoluer et une musique de scène adaptée par le Père Marion et qui comprenait les trois Gymnopédies d'Erik Satie, l'Epithaphe et une Marche funèbre de Vierne. Ce fut réellement un spectacle inoubliable. On ne peut parler de la vie culturelle du Séminaire de Joliette sans parler des conférences données par le Père Marion sur l'Initiation à la musique et de l'orchestre sous la direction du Père Lucien Bellemare qui récompense ses musiciens en herbe en leur faisant entendre les meilleurs orchestres.



M. Jean Vallerand, compositeur et critique musical.
Photo Annette & Basil Zarov.



Le R.P. Wilfrid Corbeil, c.s.v., du Séminaire de Joliette.
Décor du Père Corbeil pour l'Oedipe-Roi de Sophocle.



LE SECRET DE SON CHANT

Par Manon Deland



CHANTER PLUS FORT que le vent et plus doucement que le ruisseau qui mire la peine et l'emporte, c'est tout le mystère de la poésie, mystère plus impénétrable que la caverne au trésor gardée par des hydres immortelles.

Et lorsqu'un soir j'ai osé demander à Cécile Chabot, ce peintre et ce poète qui a fait sourire pour vous l'amour des plaines et des cœurs, le secret de son chant, j'avais déjà posé ma réponse.

Car le don de poésie est une élection, un choix indéniable. Et Dieu qui voit le monde en un moment, et dans une tête d'enfant toute une vie d'amour, a fait descendre, une nuit, ses deux plus beaux anges. Et ils se sont penchés sur un berceau douillettement blotti au creux des Laurentides et ils y ont déposé son miracle.

"Parce que ton cœur saura refléter l'amour, tu auras dans les yeux un cristal si pur que toute la nature, et le cœur insondable des enfants, et la joie du laboureur, en s'y mirant, deviendront une musique qui saura pénétrer les âmes." "Et parce que tu sauras communier à la beauté des jours, depuis le levant rose au coucher du soleil qui adore en s'inclinant, tes doigts seront des fuseaux qui fixeront en lignes irisées leur souvenir et leur message."

Et Cécile Chabot, dès ce moment, n'a cessé de boire à la source . . . même si la margelle est dure et qu'on peut s'y blesser.

—Il y a partout tant de belles choses, me dit-elle, que nous n'avons qu'à nous pencher pour ramasser toute une gerbe que nous offrons pour en répandre toute la douceur.

—Encore faut-il savoir écouter le message caché dans chaque minute qui tombe, lourde comme le pas sur la neige. Et vous avez su le faire pour nous qui courons sans jamais prendre le temps de penser à ce que nos pieds soulèvent en passant.

—Si longuement le soir j'ai regardé la montagne que tout son peuple d'arbres, si droits, si fiers, je l'ai vu s'incliner pour le geste d'adoration ; et une myriade d'oiseaux, endormis dans sa paix, se sont envolés en chantant grâces. Et j'y ai vu, comme une *Légende Mystique*, la première messe sur le Mont-Royal. Et les nuits d'hiver où des millions d'étoiles lumineuses crevaient la noirceur comme des bouches d'enfants disant la prière du monde, j'ai vu avancer vers nous Marie et Joseph, nous apportant l'Enfant.

—Et vous avez, dans *Paysannerie* et *Imagerie*, fait naître et vivre Jésus parmi nous. Il fallait que vous aimiez beaucoup votre province pour lui confier un pareil trésor.

—Depuis que, toute enfant, j'essayais de crayonner ses beaux arbres, j'y ai puisé comme à un vin généreux. Comme le paysan exilé retrouve l'âme et la parole au moment où sa voiture cahotante enfile le petit chemin du toit paternel, une cadence s'éveille en moi quand je la sens tout près de moi. Et j'ai fait de la route blanche ma sœur et j'ai écouté parler les arbres.

—Dont vous avez pour nous traduit le message en nous laissant leur image dans un *Vitrail* magique.

—Afin qu'ils nous laissent consolés, comme la caresse de l'enfant dont les mots gentils n'ont pas encore oublié le ciel.

—Alors que pensez-vous des poètes qui ont enfermé leur message dans le symbole ? Car tous n'oseront briser le vase de marbre de Mallarmée, ni délayer l'arc-en-ciel de Rimbaud, moins encore pénétrer les figures apocalyptiques de Patrice de la Tour du Pin.

—Il ne faut pas refuser leur parole parce qu'ils l'ont cachée dans des vers d'un hermétisme parfois rebutant. Comme un jalon de lumière projeté dans l'avenir, ils nous éclairent la voie. Un amour persévérant soulèvera le voile et tous pourront pénétrer dans le monde merveilleux comme les fantastiques forêts où nous entraînent les peintres modernes, où des fleurs sauvages aux parfums étranges exhalent une âcre beauté.

—Mais nous aurons toujours besoin de la lumière douce qui brille près de nous et nous resterons attentifs à votre chant qui sait faire pénétrer jusqu'à nos cœurs le grand mystère d'amour de la création émerveillée.

Jeune écrivain d'un très grand talent, Manon Deland, de Saint-Jean-sur-Richelieu, présente ici à nos lecteurs Cécile Chabot, poète et peintre, et collaboratrice de nos magazines. Diplômée de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal et publiciste de la Société des "Amis de l'Art", Cécile Chabot a publié : *Vitrail* (1939), *Légende mystique* (1942), *Imagerie* (1943) et *Paysannerie* (1944). Elle illustre elle-même ses œuvres.



Photos Conrad Poirier.

LE MOIS LITTERAIRE

MARIA DE L'HOSPICE

par Madeleine Grandbois

Il est donné à très peu d'écrivains canadiens de réunir dans leurs premières tentatives les qualités principales qu'on attend d'eux : l'imagination créatrice, la cohérence, le style, la vigueur du récit et l'orthographe.

Ces qualités sont cependant toutes apparentes dans le recueil de sept contes que Madeleine Grandbois vient de publier chez l'éditeur Lucien Parizeau, de Montréal. A quelques détails anecdotiques, plus particulièrement lorsque l'auteur nous fait le récit dramatique d'un éboulis, on devine, malgré les noms fictifs de lieux, que la scène de ces contes est le comté de Portneuf, pays d'origine de Madeleine Grandbois. « Né à Saint-Casimir », écrivait un jour Marcel Dugas, de son ami Alain Grandbois qui est le frère de Madeleine Grandbois. Mais que Saint-Casimir soit ou non le Saint-Pancrace de « Maria de l'Hospice », il importe peu. Les personnages que le médecin de campagne nous présente là-dedans à tour de rôle s'imposent par leur existence insolite.

Le conte qui donne son titre au recueil ainsi que « Le lac au Ver » et « Le passage de l'abbé Léger à Saint-Pancrace » sont peut-être les plus émouvans. Il n'en est aucun des autres qui soit médiocre.

•

VICTOR HUGO

de l'éditeur Valiquette

Ce qui garde toute sa popularité à Victor Hugo, poète, ne se trouve pas en particulier dans l'un ou l'autre de ses recueils. Les pièces qu'on ne cesse de citer ou celles qu'on ne se lasse pas de découvrir pour les apprendre par cœur sont éparses sous vintg et un titres divers. Cela ne s'isole pas dans une anthologie.

L'éditeur Bernard Valiquette a recueilli dans un volume de 1228 pages de format impressionnant, néanmoins commode, l'œuvre poétique complète de ce très grand esprit, aujourd'hui discuté, mais dont l'éclat finit toujours par réapparaître sous la patine du temps, comme celle d'un monument grandiose. Julien Green nous dit dans son « Journal » : « Quand je vois un écrivain de nos jours attaquer Hugo, j'ai l'impression d'assister aux efforts d'un enfant qui voudrait démolir l'Arc de Triomphe avec sa pelle à sable. »

L'entreprise de publier au Canada toute la poésie de Hugo (à l'exception de son théâtre en vers) paraît présumer, à première vue, de notre goût du romantisme et de notre capacité de lecture. Il n'y a cependant pas un poète, dans toutes les littératures, qui rallie autant de suffrages chez nous que Victor Hugo. Rares sont ceux qui se satisferaient d'une bibliothèque où ne figureraient pas quelques livres de Hugo. Mais voici un livre où Hugo, le poète, est entier.

•

LES CRISES FRANÇAISES

par Robert Lacour-Gayet

La France sort d'un long martyre dont toutes les phases n'ont pas cessé de nous émouvoir. Il en est toujours ainsi chez nous. Faucher de Saint-Maurice notait, en 1870, les regards inquiets des ouvriers de Montréal, lisant en groupes silencieux, les bulletins des batailles franco-prussiennes à la devanture des journaux de l'époque. Nous avons un besoin atavique d'être rassurés à chaque fois qu'il arrive quelque malheur à nos cousins d'outre-mer.

M. Lacour-Gayet arrive à son heure avec une ample thèse pour nous démontrer, de façon optimiste, que la France a toujours survécu jusqu'ici aux pires convulsions. C'est déjà avoir foi dans le sursaut d'énergie dont son nouveau gouvernement donne à l'heure actuelle le spectacle au monde entier. L'auteur remonte aux époques les plus reculées. Aux temps anarchiques des invasions et du Moyen-âge, la France, constate-t-il, est le seul pays de l'univers à témoigner déjà d'un souci d'équilibre et de mesure.

Nous observions, récemment, ailleurs, que M. Lacour-Gayet n'a pas considéré comme « grandes crises françaises » les ruineuses aventures de Louis XIV et la guerre qui a enlevé le Canada à la France. L'auteur a eu l'amabilité de nous écrire de l'étranger, à ce sujet, pour nous dire ceci : « Puis-je vous faire remarquer que, si je n'ai pas mentionné les heures si graves du XVII[e] siècle, et notamment la perte tragique du Canada, c'est seulement parce qu'elles n'ont pas eu pour corollaire cette rupture de continuité du pouvoir qui représente, à mes yeux, une des caractéristiques essentielles de la crise. » Paru aux Editions Variétés, sous le titre « Les grandes crises de l'histoire de France »

•

L'HISTOIRE DU CANADA

de F.-X. Garneau

Il est à souhaiter, au moment où paraîtront ces lignes, qu'on aura à peu près terminé la mise en librairie de la huitième édition de l'Histoire du Canada, de F.-X. Garneau, préparée à l'occasion du centenaire, cette année, de la publication de ce monumental ouvrage. Considérablement modifiée par le petit-fils de l'historien, M. Hector Garneau, cette nouvelle entreprise comprend neuf volumes dont les six premiers sont sortis dans l'espace d'une année.

M. Hector Garneau, lui-même un historien distingué qui aurait pu utiliser ses talents de chercheur dans des tâches plus profitables à sa gloire personnelle, mais qui a filialement consacré sa vie à mettre à jour l'œuvre de son aïeul, aborde dans le sixième volume la liquidation des intérêts français et les débuts du régime britannique au Canada. Les causes de cette défaite de la France en Amérique n'ont jamais cessé de susciter le plus grand intérêt chez tous ceux qui sont fiers de leurs origines.

« Le roi de France a commencé à travailler très tôt en Amérique pour le roi d'Angleterre », disait le chanoine Groulx, dans « Notre maître le passé ». M. H. Garneau apporte de son côté ce témoignage de R. Waddington qui écrit : « La responsabilité de la perte de notre colonie incombe tout entière à l'incurie, à la négligence, disons le mot propre, à l'imbécilité de Louis XV et de ses conseillers. » L'absolutisme a de ces inconvénients qui finissent par coûter cher. Aux Editions de l'Arbre.

•

AVANT LE CHAOS

par Alain Grandbois

On voyage beaucoup et agréablement avec Alain Grandbois. Les quatre nouvelles que l'on trouve dans ce recueil évoquent des séjours asiatiques, africains et européens suffisamment prolongés pour qu'ils n'aient rien de factice. Les personnages mêmes sont réels. Et ceux que nous n'avons pas rencontrés en chemin, en temps de paix, sont venus nous retrouver à New-York et à Montréal en temps de guerre. Il y a trois ou quatre Anglais, actuellement en mission dans ce pays, dans lesquels on n'hésiterait à reconnaître Bill Carlton, l'amateur de poèmes rares et de bons alcools.

L'es pèce d'inflation littéraire qui s'est produite depuis 4 ans, à New-York, à Rio, à Buenos-Ayres et à Montréal, a fourni un certain nombre de fictions frelatées qui cherchaient artificiellement à recréer les « Erromango », les « Conquérants » et le « Plan de l'aiguille » de nos imaginations enflammées par Pierre Benoît, André Malraux, Blaise Cendrars et compagnie.

Alain Grandbois a le mérite d'avoir ignoré cette surenchère de guerre. Le monde qu'il fait surgir de l'ombre a plus de poésie et de nostalgie véritables. Mais il est d'abord indispensable de lire l'admirable avant-propos qui justifie, avec peut-être trop de fatalisme, ces jeux de lumière dans le sillage d'un cargo ou sur le cube de glace d'un cocktail. Aux Editions Modernes.

•

JESUS PASSAIT...

par E. Pallascio-Morin

Le Nouveau Testament a son mouvement en propre. Ernest Pallascio-Morin, le poète, paraît vouloir insuffler à ces textes un dynamisme moderne. Il faut lire non pas « Jésus passait... » mais « Jésus marchait... »

C'est l'Evangile à un rythme de radiophonie. La parabole est minutée. Si nous n'étions immédiatement rassurés sur les intentions de l'auteur, sur sa foi très visible et sur son respect évident de l'Ecriture, nous aurions été portés à parler d'une irrévérencieuse présomption de sa part dans une pareille entreprise.

Son livre est une œuvre de belle ferveur, émouvante de simplicité, épurée de l'inconscient pharisaïsme qui caractérise beaucoup d'ouvrages de ce genre, particulièrement au Canada. La synthèse est intelligente. Aux Editions du Lévrier.

•

SONDAGES

de Guy Sylvestre

Si M. Sylvestre avait daté chacune des onze études qui composent son recueil, nous pourrions savoir s'il s'éloigne ou se rapproche de certaines formes d'expression qui paraîtront insupportables à plusieurs. Son lecteur tombe sur des passages de ce genre :

« Mais tandis que le poète de Zarathustra était surtout un esprit, Montherlant est surtout un tempérament, ce qui explique sa santé robuste. Tous deux cependant refusent l'être, la polyvalence du vrai, la finalité et toute la hiérarchie des valeurs pour aboutir, comme Hegel, à l'indétermination de l'être. D'où suit le pouvoir destructeur de l'intelligence. En remplaçant l'esprit par la matière (entre Hegel et nous il y a Feuerbach et Marx), on en arrive à poser la primauté des sens et des appétits sensibles ; d'où l'axiome nietzschéen : « Il faut entendre l'univers comme une forme plus primitive du monde des passions. » C'est la source du pluralisme phénoméniste et, dans le roman, du triomphe de Dionysos sur Apollon. » Pour ajouter à la clarté de ceci, M. Sylvestre met en apostille, au mot finalité cette explication : « Finis-finitas-finalitas ».

D'autres essais sont moins alourdis par ce langage de petit-maître et aspirent à la cohérence. M. Sylvestre, qui est un jeune homme doué d'une remarquable compréhension à l'égard de plusieurs œuvres contemporaines, gagnerait à se dégager tout à fait du vocabulaire hirsute de l'élève de philosophie. Aux Editions Beauchemin.

PAR GUY JASMIN


SUZANNE
MARTEL
CHARTIER

LA DAME AUX OEILLETS

Par A.-J. Cronin

Il nous fait plaisir d'offrir à nos lecteurs et lectrices l'émouvant roman d'amour du grand écrivain A.-J. Cronin, auteur de* La Citadelle *et de plusieurs autres romans à succès qui ont tous été portés à l'écran par Hollywood. C'est avec l'autorisation de la Librairie J.-A. Pony, limitée, de Montréal, seuls concessionnaires de la permission de réimprimer au Canada, que nous publions ici* La Dame aux Oeillets. *Cette œuvre si attachante de l'illustre romancier est un des plus beaux romans d'amour qu'ait publiés notre revue.

SEULE, en cette humide journée de novembre, la miniature de Holbein avait pu attirer à la salle Vernon tant d'amateurs et de marchands. Car elle surpassait de beaucoup, en intérêt et en valeur, les autres objets mis en vente. Elle était du reste très connue sous le nom de « La dame aux œillets ». Que la famille Kneller, de Wroxon Abbey, eût accepté de s'en défaire, c'était là un événement tout à fait inattendu. Cette miniature représentait Mademoiselle de Quercy, fille d'un ambassadeur de France à la cour d'Henri VIII. Holbein l'avait peinte en 1532, peu après son retour de Bâle à Londres, et l'on y retrouvait la meilleure manière du maître, à l'époque la plus heureuse de sa féconde carrière.

La longue galerie était pleine à craquer lorsque, à quatre heures et demie précises, la miniature fut mise aux enchères. Les premières offres, lancées sur un ton de politesse cordiale et un peu narquoise, commencèrent à deux mille guinées, et montèrent très vite à cinq mille. Après une légère pause, elles atteignirent sept mille ; puis il y eut une nouvelle hésitation. Enfin la compétition se poursuivit sur une cadence alternée, signe que seuls deux concurrents sérieux s'affrontent encore. A neuf mille quatre cents un temps d'arrêt se produisit.

— Neuf mille quatre cents guinées !

Le commissaire-priseur, qui trônait sur son estrade rouge avec des airs d'obligeante attention, les cheveux bien peignés et une perle soigneusement piquée dans sa cravate, répéta le chiffre sur un ton d'adjuration en fixant son regard sur le visage impassible de Bernard Rubin. L'offre était dirigée contre Rubin ; mais celui-ci ne paraissait pas songer le moins du monde à relever le défi. D'un œil à peine visible sous l'aile du chapeau, il fit simplement, en passant, un petit signe rageur. Aussitôt le commissaire-priseur proclama :

— Neuf mille cinq cents !

Une riposte presque imperceptible jaillit de l'autre côté de la salle.

— Neuf mille six cents ! déclara le commissaire-priseur d'une voix engageante.

— Neuf mille sept cents !

Saisi d'une secrète colère, Rubin suivait le mouvement ; mais, de nouveau, en face, la réplique ne se fit pas attendre.

— Neuf mille huit cents ! dit le commissaire en se tournant vers Rubin.

Mais, cette fois, Rubin avait dit son dernier mot. La limite qu'il s'était fixée était dépassée, et sa figure prit une expression d'indifférence stoïque. Son succès dans le commerce des antiquités, le vieux Bernard Rubin l'avait dû justement à la faculté qu'il avait de savoir, à un centime près, quand il devait s'arrêter.

— Neuf mille huit cents, répéta le commissaire-priseur en jetant un regard interrogateur sur l'assistance.

Personne ne bougea.

— Neuf mille huit cents pour la première... pour la deuxième...

Silence. Fatidique et sonore, le marteau s'abattit.

— Neuf mille huit cents pour la troisième fois ! A miss Lorimer.

Catherine Lorimer se leva de sa chaise, derrière la longue table, et, traversant la grande salle à l'architecture pompeuse, se dirigea vers la porte ouverte. Sur son passage, quelques-uns des marchands marmottèrent des félicitations ; elle ne leur répondit que par un faible sourire, et ne leur accorda aucune attention. Elle n'aurait vraiment pas su, à cet instant, que leur dire.

En dépit d'une énergie acquise aux prix de dures expériences, ces dernières secondes lui avaient paru interminables, et après cette cruelle tension, le cœur lui faisait mal. Elle s'était juré d'avoir cette miniature et, si Rubin avait enchéri encore une fois, il l'aurait contrainte à se déclarer vaincue.

Comme elle descendait l'escalier, Bernard Rubin s'approcha d'elle et l'accompagna en silence. Il y avait en lui quelque chose d'énigmatique. Sa voiture, une limousine noire et argent, d'une dimension et d'un luxe extraordinaires — Rubin ne se refusait jamais le plaisir de confier à tout venant le prix qu'il l'avait payée — l'attendait au bord du trottoir. Sur le seuil, ils s'arrêtèrent un instant. Déjà, ils se sentaient repris par la fièvre et le bruit de la rue, par les lumières et le tumulte de Londres, et ils ne gardaient de la salle des ventes, là-haut, qu'une image irréelle et lointaine.

— Prenons-nous par hasard le même chemin, demanda Rubin ?

C'était sa manière d'offrir aux gens de les reconduire.

Cinq heures allaient sonner. Catherine décida brusquement de ne pas retourner à son bureau, et de rentrer à la maison. Elle fit signe qu'elle acceptait.

Une bourrasque de pluie la fit frissonner. D'un rapide élan, elle se jeta dans la voiture.

A King Street, on n'avançait presque pas, mais à Piccadilly, ce fut pis encore : un grouillement d'autobus et de taxis. A force de s'arrêter et de repartir, ils finirent pourtant par atteindre Curzon Street. Sous les sourcils épais et proéminents, les yeux de Rubin fixaient Catherine avec une expression de ruse et d'ironie.

— Vous êtes montée trop haut, miss Lorimer, murmura-t-il enfin.

— Vous voulez dire trop haut... pour vous, Rubin ?

Rubin sourit avec douceur.

— Peut-être, peut-être, concéda-t-il sur un ton nonchalant.

Il se tut un moment pour contempler le magnifique diamant qui miroitait au petit doigt de sa main gauche.

— Vos affaires doivent marcher admirablement, miss Lorimer, pour que vous puissiez payer un prix pareil ?

— C'est vrai, elles ne vont pas mal, répliqua Catherine de sa voix la plus naturelle.

— Parfait ! J'en suis très heureux ! Etonnant ! D'autant que nous autres, commerçants en œuvres d'art, nous nous trouvons dans une situation bien déprimante. Pas d'argent, pas de clients, pas de travail. Et vous, vous arrivez, et vous offrez tout simplement dix mille guinées pour un minuscule Holbein ! Mes compliments. C'est presque trop beau pour être vrai.

Les lèvres de Catherine s'entrouvraient déjà pour la riposte, mais elle préféra se taire. Elle sourit seulement, d'un sourire léger et contenu, qui créait autour d'elle comme une barrière de silence et, le regard au loin, elle se renversa dans son siège. L'expression résolue qui ne la quittait jamais s'affirmait ainsi de façon plus frappante. Sous son apparence de calme se devinait pourtant une nature singulièrement impulsive, toujours prête à l'élan, et dans ses yeux sombres passaient des éclairs fugaces qui trahissaient une vitalité sans cesse jaillissante. En même temps, son visage était empreint de mélancolie, et la ride qui coupait son haut front dénonçait de lourds soucis et de longue peines. Elle avait des traits fins, un teint clair, de beaux cheveux châtains, des yeux bruns et chauds, un visage ovale et pâle. Ses dents étaient si blanches qu'elles illuminaient de fraîcheur le plus furtif de ses sourires. Elle n'avait pas plus de trente-cinq ans. Ses attitudes tranquilles, sa gravité songeuse et la façon dont elle contrôlait tous ses gestes, trahissaient quelque chose d'impénétrable et de presque inquiétant.

Sa robe était de laine foncée, très simple, visiblement choisie à la hâte et sans soin. Son chapeau, qu'elle portait un peu rejeté en arrière, était sans élégance. Il était évident qu'elle n'attachait aucune importance à sa mise. Seuls, les souliers, faits sur mesure et d'un cuir très fin, révélaient la petite vanité qu'elle pouvait éprouver à considérer ses pieds, qu'elle avait fins et jolis.

— Naturellement, observa astucieusement Rubin, si vous pouvez compter sur un bénéfice sûr de, disons, dix pour cent, et surtout sur un paiement rapide, en bon argent comptant...

Catherine hocha brusquement la tête.

— Grand merci, Rubin ! Si je me suis acharnée sur ce Holbein, c'est que je compte en tirer un beau bénéfice.

— Un beau bénéfice ? Est-ce que ça se trouve encore ! Ici, en tout cas, difficilement. Non, pas ici, ricana-t-il en parodiant une chanson populaire :

Ici, tu ne le trouveras pas...

— Possible, avoua Catherine, mais écoutez-moi, Rubin, et cessez de me taquiner. Le mois prochain, j'emporte la miniature à New-York et je la vends à Brandt. Il est actuellement en Argentine, mais le 12 décembre, il sera de retour. Il m'achètera le Holbein et il m'en donnera cent mille dollars.

— Ah ! Ah ! c'est donc Brandt, observa Rubin avec une intonation respectueuse ? Vous êtes une femme de tête, mais, à vous parler franchement, ma chère, moi je n'aurais pas couru un pareil risque.

— Je puis me l'offrir, répliqua Catherine, sur un ton cordial.

— Tous mes respects.

Rubin fit une petite révérence.

— Bien entendu, vous connaissez vos possibilités mieux que moi.

Il la dévisagea de nouveau avec une insistance curieuse à laquelle se mêlait un sentiment d'involontaire déférence. Mais elle avait repris son expression sérieuse et tranquille, voulant sans doute indiquer par là que cette conversation avait assez duré. Ils se turent donc jusqu'au moment où Rubin, qui désirait évidemment ne pas la laisser sur le sentiment d'une indiscrétion, trouva un autre sujet de conversation :

— Comment va votre nièce, Nancy Sherwood, la petite actrice ?

Catherine changea aussitôt de visage, et ses traits exprimèrent la plus vive tendresse.

— Tout à fait bien ! Elle vient justement de se fiancer.

— Parfait. Et quel est l'heureux mortel ?

Catherine pinça les lèvres.

— Je l'apprendrai aujourd'hui. Je suis invitée à une soirée pour faire sa connaissance. Mais je vous demande un peu... Quelle drôle d'époque ! Dans ma jeunesse, les choses se passaient autrement...

— Mais, ma chère, vous êtes encore jeune ! interrompit Rubin avec chaleur.

— Merci beaucoup ! Vous savez ce que je veux dire... Voilà Nancy qui part pour deux semaines à Nice, afin de se reposer un peu avant de jouer son nouveau rôle, et elle nous ramène son futur époux comme s'il s'agissait d'un sac à main qu'elle vient d'acheter !

— Oui, oui, au jour d'aujourd'hui, ça va vite, dit Rubin en riant, mais au fond, c'est bien toujours la même chanson.

Lorsque la voiture tourna dans Curzon Street et s'arrêta devant la maison de Catherine, Rubin tenta une dernière petite ruse.

— Ainsi vous auriez un placement tout trouvé pour le Holbein ?

Il lui tapotait la main pendant qu'elle se levait.

— Si vous n'arriviez pas à vous en débarrasser, ajouta-t-il, cela ferait peut-être un superbe cadeau de noces ?

Ces paroles ironiques résonnaient encore aux oreilles de Catherine lorsqu'elle rentra chez elle. Elle habitait dans le voisinage un luxueux immeuble moderne. La splendeur froide de l'édifice offensait son goût, mais le quartier lui convenait pour ses affaires, et son métier exigeait une adresse flatteuse. Le portier lui ouvrit la porte et l'accompagna jusqu'à l'ascenseur. Un second domestique, tout aussi galonné que le premier, [*Lire la suite page* 21]

VOTRE POTAGER

par Marcelle Lepage-Thibaudeau

Nous sommes aux premiers jours de mai. La parcelle de terrain affectée à la culture des légumes est désormais prête. Le sol y a été profondément labouré à l'aide de la bêche, il a été engraissé par un bon fumier bien décomposé ou par un engrais chimique utilisé adéquatement et, enfin, il a été ratissé et divisé en plate-bandes régulières. La terre réchauffée par l'ardent soleil attend palpitante les précieuses semences. Que confier à ce sein fécond, afin que la récolte réalise pleinement tous les espoirs que l'on fonde aujourd'hui ? Les amateurs sont perplexes. Réussit-on aisément n'importe quelle culture ? Y a-t-il des lois à observer, ici, comme ailleurs ? Leur transgression plus ou moins grave conduit-elle à un échec total ?

Certes, il y a des cultures plus difficiles les unes que les autres et l'amateur doit limiter son choix, nous semble-t-il, doit limiter son ambition, au moins, dans ses premiers essais. Il faut savoir en outre que tel légume exigera plus de soin que tel autre et qu'il y a des lois aussi, basées sur l'observation, l'expérience et sur des recherches scientifiques. Mais, en général, chacun, moyennant de l'application, peut réussir très convenablement un potager assez varié.

Voyons donc d'abord comment nous pouvons diviser notre jardin de légumes. L'ordre est le plaisir de la raison et il facilite toujours le travail.

On classe les légumes en cinq catégories : 1° légumes foliacés, c'est-à-dire dont les feuilles sont comestibles, tels les choux, les laitues, les épinards, le céleri, le cresson, le persil et toutes les plantes aromatiques suivantes : ciboulette, cerfeuil, menthe, thym . . . ; 2° légumes-racines qui comprennent les betteraves, les carottes, salsifis, panais, navets, radis, etc. ; 3° légumes à bulbes : échalotes, oignons, pommes de terre ; 4° légumes à grains secs : pois, fèves, lentilles et, enfin, 5° légumes-fruits comme les tomates, les concombres, les courges de toutes sortes.

Comme les légumes bulbeux et les légumes à grains secs exigent les mêmes soins, nous les réunissons au même endroit et, alors, il nous faut, dans le potager, quatre divisions. Dans la première les légumes foliacés, dans la seconde, les légumes-racines, dans la troisième, ceux à bulbes et à grains secs et dans la quatrième les légumes-fruits.

Quel choix ferons-nous dans chacune de ces catégories ? Nous indiquerons les espèces qui nous semblent les plus faciles à cultiver et nous donnerons à leur endroit quelques conseils appropriés puisés dans de bons manuels d'horticulture.

Les légumes-feuilles nous offrent un choix abondant. La laitue se présente la première ; laitue frisée, laitue pommée. Si la dernière, qui se récolte à l'automne, est difficile sur le choix du sol, la première viendra à peu près partout pourvu que le terrain soit bien engraissé. Dans le cas contraire, au lieu d'avoir de belles feuilles bien croquantes, la plante montera à la graine. La laitue, prétend-on, dispose au sommeil et les Romains finissaient leur repas du soir par une salade de laitue. En ces époques où l'élément qui ruine le plus la santé est l'absence de sommeil ou le mauvais sommeil,

[*Lire la suite page* 73]

Quatre dessins de Germaine Bernier, de l'Université de Montréal, et quatre photos d'Eugène Stucker.









A LA DÉCOUVERTE DU MONDE AVEC *papa*

Par Mme Rosario Lavallée

LE SCULPTEUR s'était-il imaginé plus vive admiration que celle de ce jeune promeneur qui s'attarde au pied du monument ?

Il n'y a personne pour connaître exactement ce que recueillent les grands yeux de ce bambin et quelles impressions vont se fixer en lui...

Comme il le regarde, ce Dollard fier et jeune qui se cambre sous le ciel ! Puis il pense..., il interroge...; à leur tour, les têtes indiennes l'étonnent et le fascinent.

C'est sa première leçon d'histoire ; la seule qui lui convienne. On comprend qu'il en soit ému. A cette école en plein air où l'on entend les chansons du vent, peu importent à ce petit bout d'homme la date et le fait d'armes.

Ce matin, il est parti avec son papa à la découverte du monde qui l'entoure. Pour son fils, le père a secoué ses soucis, a rajeuni sa pensée ; il veut, lui aussi, voir toutes les choses avec des yeux d'enfant. Nul mieux que lui ne peut donner à son petit gars cet enseignement aimable qui satisfait sa curiosité sans le gaver.

Il est bien dégourdi le petit élève de papa. Il ne va pas les yeux baissés, incapable de voir la forme des nuages, les fleurs éclatantes et les bêtes aux yeux doux.

Le parc est un domaine enchanteur où ils sont venus tous les deux s'émerveiller et de l'écorce des arbres et de la terre qu'ils foulent et des surprises de la maison nouvelle. Dans ce jardin de tout le monde, ils reviendront encore répéter les leçons les plus belles.

Des flots de paroles ne pourront mieux fixer dans sa mémoire ce nom de "Dollard" qu'il apprit avec son papa, par un beau matin de promenade, alors que l'air pur piquait un fard à ses joues.

Puisse-t-il conserver toujours son âme qui admire et posséder toute la vie cette aptitude à jouir des choses belles !

Aujourd'hui, il imite maintes fois le geste de cet homme transfiguré par l'artiste ; plus tard, lorsqu'il évoquera ce souvenir, que lui suggérera-t-il ?

Ce marmot est la recrue qu'on entraîne pour le combat de la vie. Son papa ne doute pas un instant qu'il sera l'honneur de sa lignée.

En somme, tous les papas ne sont pas sans savoir que les premières influences sont décisives sur la vie de leurs petits enfants.

NOTRE COURRIER

Q. — Mon petit garçon, âgé de quatre ans et demi, urine encore au lit. Que me conseillez-vous ? — MAMAN DE PIERRE.

R. — Voici ce qu'on m'a enseigné à ce sujet, au cours de puériculture à la Clinique B C G de Montréal :

Traitement de l'incontinence urinaire nocturne

1. Examen médical sérieux. Analyse des urines.
2. Restriction des liquides à partir de 4 hrs p.m. Morceaux de glace à sucer, si soif.
3. Absorption d'aliments salés au souper ou quelques minutes avant le coucher. Le sel a la propriété de retenir l'eau dans l'organisme. Biscuits soda salés au coucher, sandwich au bacon, au saumon fumé ou au hareng salé.
4. Couvrir chaudement l'enfant. Il est bon de faire ainsi transpirer l'enfant. L'enfant peut éliminer une quantité appréciable d'eau par la sueur : ce qui diminue la quantité de liquide devant être évacuée par la vessie.
5. Faire lever l'enfant vers minuit.
6. Diminuer la tension émotionnelle. Faire une enquête pour s'assurer qu'il n'existe aucun conflit psychique dans la vie de l'enfant. Eviter d'humilier l'enfant avec son incontinence urinaire.
7. Récompenser l'enfant lorsqu'il n'urine pas au lit.
8. Plusieurs cas nécessiteront la prescription d'un médicament dans le genre de la Belladone. Dans certains cas il faudra faire des dilatations successives de l'urètre.

Ce qu'on apprend à l'Ecole des Parents du Québec

1. Un enfant en dessous du poids normal devrait avoir plus de sommeil.
2. Un dîner composé de viande, de pommes de terre, de pain et de beurre, d'une crème au chocolat, est un repas mal équilibré pour un enfant de dix ans, parce que ce repas manque de vitamines.
3. Entre cinq et onze ans, le gain en pesanteur est d'environ 10%.
4. Les parents devraient commencer à donner du jus d'orange et de tomate aux enfants de quatre (4) six (6) mois.
5. L'éducation sexuelle devrait commencer lorsque l'enfant commence à manifester de la curiosité à ce sujet.
6. Un enfant normal ne mouille plus son lit à trente mois.
7. Les premières molaires permanentes font leur apparition à six ans.
8. La quantité de sommeil requise pour un enfant de six ans est de onze heures.
9. On commence à entraîner l'enfant à contrôler sa vessie, quand il commence à s'y intéresser.
10. La majorité des enfants de douze ans, en santé, peuvent jouer après l'école, environ une heure.
11. Une famille qui se compose du père, de la mère et de trois enfants, ayant un revenu annuel de $3,000.00, peut s'attendre à dépenser pour la nourriture de 20% à 40% de ce revenu.
12. On peut aider les enfants à devenir charitables, en rendant la bonne action attrayante.
13. Si un enfant barbouille les murs, donnez-lui du papier.
14. Les jouets les plus appropriés pour un enfant de trois ans sont ceux qu'il peut employer de diverses façons.

[*Lire la suite page* 74]



Des flots de paroles ne pourront mieux fixer dans sa mémoire ce nom de « Dollard » qu'il apprit avec son papa, par un beau matin de promenade, alors que l'air pur piquait un fard à ses joues. (Le socle du Dollard des Ormeaux du sculpteur Laliberté, au Parc Lafontaine de Montréal.)



un trésor DU FOYER

CE N'EST PAS, qu'on se rassure, un trésor d'acquisition impossible et qui exige des déboursés onéreux, à la seule portée des riches. La possession de ce trésor authentique relève des bourses les plus ordinaires, ne demande aucun sacrifice d'argent trop lourd : il se constitue, s'accroît, se complète lentement, au fil des jours, des semaines, des années. Comme le foyer lui-même, le noyau initial du trésor qu'est la bibliothèque doit être formé par le père et la mère. Plus tard, les enfants, filles et garçons, contribuent à l'augmenter, à le parfaire. L'achat d'un livre ou deux par semaine ou par quinzaine ne représente sûrement pas une dépense plus forte que les autres plaisirs qu'on se paye, dont on ne regarde pas le coût, et qui s'évanouissent en quelques heures sans rien nous laisser entre les mains. Un siège au cinéma, au théâtre ou à une joute de hockey, de baseball, à une partie de lutte, une boîte de chocolats, trois paquets de cigarettes, chacun de ces plaisirs est aussi dispendieux que l'acquisition d'un beau et bon livre. Réfléchit-on à cela ? Il ne nous reste rien d'une soirée au cinéma, d'un repas dans un restaurant, des bonbons mangés, des cigarettes fumées, de l'alcool absorbé. Le livre, lui, demeure. Lu, nous le rangeons sur une tablette ou dans un rayon. D'autres membres de la famille, des amis, des connaissances éprouveront, à leur tour, de la joie et du profit à le lire. Nous-même qui l'avons lu, il est fort possible que, plus tard, nous soyons heureux de le reprendre, de le relire, deux, trois, quatre fois au cours de notre vie. Le dollar que nous l'aurons payé ne sera-t-il pas insignifiant en regard de l'agrément, du bénéfice que le livre nous aura rapporté ? Qu'il aura procuré à nos enfants, à notre famille ? ... Ce sont là des idées très simples, qui ne manqueront pas de frapper toute personne sensée, si elle se donne la peine de s'y arrêter quelque peu. Il y a des dépenses qui nous appauvrissent de toutes façons et d'autres qui nous enrichissent de diverses manières : l'achat des livres — fait avec prudence et discernement — compte parmi ces dernières. Si l'on achète moins de livres, c'est tout bonnement qu'on n'y pense pas, qu'on songe à autre chose, qu'on est pris dans l'engrenage compliqué de la vie moderne. Il existe des gens qui entrent, chaque jour, dans des magasins variés mais qui ne conçoivent pas qu'ils pourraient entrer dans une librairie qui, pourtant, est aussi un magasin. Ils achètent une foule de menus articles inutiles que lance la mode et ils n'imaginent qu'ils pourraient acheter un livre. Il y a dans leur conduite beaucoup de légèreté, de puérilité. Ils ne réfléchissent pas à quel ami précieux et fidèle ils ferment la porte de leur maison en négligeant, en dédaignant le livre. J'ai visité nombre de foyers bourgeois où il y avait de jolis mobiliers, un riche appareil de radio, d'agréables peintures, plusieurs bibelots et je me suis toujours étonné de n'y voir pas une bibliothèque, au moins une étagère contenant des volumes. Ce meuble était absent et, vraiment, il manquait dans ces maisons d'une évidente aisance. La même observation attristante, je l'ai faite à Montréal, en d'autres villes de la province, dans nos campagnes. La bibliothèque, meuble de grand luxe, meuble réservé à des initiés ! ... Parfois, j'ai vu des bibliothèques qui servaient de cabinets d'argenterie, d'armoires à linge. Des livres les eussent mieux ornées, certes ! Dans ces familles, on lit cependant : des journaux, des magazines, des revues, des livres loués à la bibliothèque publique, à la librairie circulante ou empruntés à des parents, à des amis. On lit, il arrive qu'on achète des livres mais on ne les conserve pas : on les prête, on les donne, on les vend, bref, on s'en désencombre. J'ai entendu une fois cette réflexion-ci : « Il y a trop de livres dans la maison, c'est un embarras ! » La notion du livre, ami précieux et sûr, de la bibliothèque, trésor du foyer, n'a pas pénétré dans toutes les familles. Toutefois, cette notion capitale tend à se répandre, à se diffuser, à grandir son rayon, à faire, chaque année, de nouvelles conquêtes chez les Canadiens français. Plusieurs foyers acquièrent une bibliothèque : graduellement, les livres s'y rangent, les rayons se remplissent. La réimpression au Canada, durant les années de guerre, aura fait vendre, je crois, beaucoup de livres, aura attiré les gens vers les librairies, leur aura inspiré l'initiative et le goût de se monter une petite bibliothèque personnelle, d'enrichir leur foyer de ce trésor. Il me semble donc qu'il serait opportun de donner ici quelques indications pour constituer une bonne et sérieuse bibliothèque, pour la fonder sur des bases solides. Acheter des livres, c'est bien, infiniment mieux que n'en pas acheter. Encore s'agit-il de ne pas gaspiller son argent et risquer d'être déçu en se procurant à la légère n'importe quel volume, le premier livre qui nous tombe sous les yeux ou qui nous a été vaguement recommandé. L'édition comporte fatalement un immense déchet et un nombre restreint d'ouvrages de tout genre qui méritent de retenir l'attention, de prendre une place définitive dans nos bibliothèques. Il s'agit de découvrir ces ouvrages-là dans le fatras de la production littéraire ; il s'agit d'établir notre bibliothèque sur des fondations qui résisteront.

* * *

Trois grandes divisions nous aideront à nous guider. Notre biblothèque se composera : 1°) de *livres français ;* 2°) de *livres étrangers* (traductions des ouvrages anglais, américains, russes, espagnols, italiens, allemands, etc.) ; 3°) de *livres canadiens-français* (qu'on pourra réunir commodément sous la rubrique « Canadiana »). Disons un mot de chacune de ces divisions de l'édition générale.

* * *

A tout seigneur, tout honneur. Sa majesté le livre français, d'abord. Notre cerveau, notre caractère, notre génie sont demeurés français en dépit du temps et des vicissitudes. Remontons aux sources, recherchons les nourritures qui nous conviennent le mieux.

Les bases sur lesquelles repose toute la littérature française, ce sont les classiques du XVII^e^ siècle et les pré-classiques du XVI^e^. Notre bibliothèque doit comprendre les principaux ouvrages de Rabelais, Montaigne, Corneille, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, Boileau, La Fontaine, La Bruyère : ces grands écrivains constituent le point de perfection de la littérature française, son heure d'incomparable splendeur. Nous pouvons n'avoir pas tous leurs ouvrages ; nous serions impardonnables de n'en pas avoir au moins quelques-uns : les *Fables* de La Fontaine, le théâtre de Racine et Corneille, *Les Caractères* de La Bruyère. Ces livres nous donneront une connaissance profonde du cœur humain et de vives lumières sur l'homme. Ils nous apprendront, par leur beauté et leur perfection, à être légitimement fiers de nos origines françaises. Depuis la guerre, nos maisons d'édition ont réimprimé un bon nombre d'ouvrages des grands classiques français.

Nous ne pouvons pas ignorer l'éclatante pléiade des romantiques français : Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, Baudelaire, ont renouvelé, au XIX^e^ siècle, la littérature française et lui ont insufflé un élan de vie magnifique. Entre les classiques et les romantiques brillent, au XVIII^e^ siècle, de célèbres écrivains français : Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Montesquieu. On réimprime actuellement, chez nous, plusieurs ouvrages des maîtres romantiques.

Si nous voulons avoir des notions plus ou moins détaillées sur l'histoire de France, nous nous procurerons des ouvrages de Michelet, de Vandal, de Fustel de Coulanges, de Pierre de La Gorce, de Louis Madelin, de Jacques Bainville. Si nos goûts vont à la critique littéraire, les livres de Sainte-Beuve, de Jules Lemaître, de Charles Du Bos, d'Edmond Jaloux, d'André Rousseaux nous enchanteront.

Il ne faudra pas oublier non plus de nous procurer quelques livres didactiques et de vulgarisation scientifique. Une bonne bibliothèque ne saurait se passer d'un ou de quelques dictionnaires (du *Petit Larousse* au *Grand Larousse* et au savant *Littré*, nous avons un riche choix). Une grammaire bien faite, telle *La Grammaire du XX^e^ siècle* de Larousse, est indispensable à la connaissance de la langue. Les Français excellent dans les livres de vulgarisation scientifiques de tout genre. Il suffit de rappeler l'ouvrage d'Alexis Carrel *L'homme, cet inconnu, L'Art de la médecine* de René Dumesnil, les ouvrages sur l'astronomie de l'abbé Thomas Moreux. Ils ont écrit également de solides et passionnantes histoires de la musique, de la peinture, de l'architecture, de chacun des arts, majeurs ou mineurs ; de biographies de tous les personnages illustres de l'humanité.

Le roman français, le roman psychologique en particulier, est sans doute un des plus riches et des plus profonds au monde. Depuis Madame de La Fayette, au XVII^e^ siècle, en passant par Constant, Stendhal, Balzac, Flaubert, les Goncourt, Alphonse Daudet, Bourget, France, jusquà Proust, Gide, Mauriac, Roger Martin du Gard, Duhamel, Montherlant, Green, il n'a cessé de produire des chefs-d'œuvre, de scruter passionnément le mystère de l'homme, d'y répandre des lumières. Aux grands romanciers de France, notre bibliothèque réservera une place d'honneur, une large place.

Le parcours que nous venons de faire à vol d'oiseau, en effleurant à peine quelques sommets, donne une faible idée

[*Lire la suite page* 74]

Par

Rex Desmarchais

La notion du livre, ami précieux et sûr, de la bibliothèque, trésor du foyer, n'a pas encore pénétré dans toutes les familles. Toutefois, cette notion capitale tend à se répandre, à se diffuser, à agrandir son rayon, à faire chaque année de nouvelles conquêtes chez les Canadiens français. La réimpression au Canada, pendant la guerre, aura fait vendre beaucoup de livres et inspiré le goût de la bibliothèque.

PRÉSENTATION D'UN RELIEUR CANADIEN

par Marcel Dugas

DOIT-IL ÊTRE PRÉSENTÉ ? Les livres qu'il a reliés constituent la plus belle des présentations. Une présentation qui n'est pas éphémère, mais qui recèle des prolongements, un mystérieux entretien avec les œuvres lues, le soir, sous une lumière voilée avec sous les doigts le frémissement des beaux cuirs ou l'effleurement des mosaïques dont il s'est plu à les orner.

Doit-il être présenté puisqu'il a pris soin de se présenter lui-même et qu'il offre une série d'ouvrages recouverts avec une attention qui touche à l'amour, tant ce relieur, adonné à choisir les peaux, sait les marier avec le goût le plus sûr et paraît décidé de frapper et d'émouvoir. Les livres qui lui sont confiés, il les fait, en quelque sorte, siens par le souci qu'il met à leur donner un caractère, à leur conférer une sorte de poésie. Il est très capable d'oublier l'heure et le moment pendant qu'il travaille, pour s'abîmer dans son labeur, ne laisser croire qu'il en puisse être distrait par une autre œuvre qui réclame une identique faveur. Et c'est pourquoi les volumes qui sortent de son atelier apportent une heure de délivrance du jour, un moment élu où s'abolissent les angoisses de l'heure. Il est un repos, et l'espérance nous est facile alors d'entrevoir que les âges d'or reviendront.

Comme il a su se créer un atelier à l'image de ses rêves ! Un atelier qui porte le reflet de ce qui a frappé son imagination, une réduction en petit de ces grands ateliers du travail où il a su vivre avec beaucoup d'intensité et tout à la joie d'apprendre et de connaître. Plus que cela, une salle de travail qui garde les images mobiles, scintillantes, de ces heures passées à scruter les secrets d'un métier qui l'enivre, en présence d'un volume richement vêtu de peau, de fers et de trouvailles. Il s'y sent roi d'un empire qui ne lui sera pas enlevé et qu'il a construit — suprême orgueil — de ses propres mains. Tous ses outils sont là, ses bonnes fortunes d'achat, des roses de bronze, des lys stylisés, des culs-de-lampe, des bandeaux d'or, des papillons qui semblent vouloir s'envoler tant ils ont quelque chose de parent avec les vrais, ceux qui sillonnent l'azur.

Cet atelier offre plus d'un trait de ressemblance avec ceux de Montparnasse. L'outillage est en bois de chêne, mais fort diffèrent des ateliers de reliure industrielle Il y brille une collection de petits fers qui appartint jadis à un relieur de France, le doreur Fache, du 7ième arrondissement de Paris. Les murs sont ornés de panneaux qui sont des réclames artistiques représentant le Mont Saint-Michel, la cathédrale de Reims, les châteaux de la Loire, le pays basque. Et sa bibliothèque renferme des livres canadiens et français qui rivalisent d'éclat dans leur toilette variée. La reliure est entièrement d'inspiration canadienne, tel qu'on le voit dans le volume de Maria Chapdelaine qui est un chef-d'œuvre de M. Louis Forest. Il a dépensé une attention singulière à traiter ce livre ; il a voulu épuiser son ingéniosité, en habiller cette œuvre géniale.

Je signale que M. Louis Forest a été, au début de sa carrière, employé aux librairies de Montréal. Il aime à avouer que le goût de la reliure, c'est chez M. Déom qu'il a commencé d'en prendre passion. Il parle avec émotion de son apprentissage chez M. Philippe Beaudoin de l'Ecole Technique, et de ce voyage à Paris, plein de péripéties et d'aventures, où il étudia chez M. Ambriel. Il a été également durant dix années professeur de reliure au pénitencier de Saint-Vincent de Paul. Il a été au nombre de ceux qui ont figuré à l'Exposition Universelle de France. Et il lui est arrivé de publier une plaquette sur la reliure au Canada, et quantité d'articles dans des revues françaises et canadiennes. Il est maintenant reconnu comme un maître de la reliure d'art. Il fait partie d'une équipe de relieurs où il est le plus averti et le plus avide d'éblouir et de charmer.

On peut conclure que, de plus en plus, sont constitués ces arts d'agrément qui manquaient hier au Canada. Le goût des belles reliures témoigne d'une civilisation qui est en train de se créer et qui ne veut pas demeurer en arrière de celles où s'épanouissaient tant de manières d'embellir la vie et de fournir de nouveaux moyens de la savourer plus finement, plus acheminés vers la plénitude de l'esprit.

Notre époque traversée de tant d'orages, agrandie par l'inquiétude, et désireuse d'une fin de guerre qui rétablisse la paix, a besoin de ces ors, de ces cuirs, de toute cette mécanique — opposée à l'autre — qui semblent des caresses du passé mort.











Légendes des photos, de haut en bas : Le relieur Louis Forest dans sa bibliothèque. — La mise en presse. — Coupe de la tranche d'un livre avec le fût. — Fabrication du papier marbré et, finalement, dorure sur cuir. Autant d'opérations du magnifique métier de relieur.

Un projet d'après-guerre

par Eugène Stucker

Nos compatriotes occupent une place toujours plus grande dans l'hôtellerie canadienne. Avec sa tour centrale, haute de vingt étages, l'hôtel Windsor de Montréal sera après la guerre l'un des plus vastes du Commonwealth. Notre collaborateur inaugure ici une série d'articles sur l'industrie de l'hôtellerie canadienne-française.

L'Hôtel Windsor de Montréal, entreprise canadienne-française, sera surmonté, la guerre finie, d'une énorme tour de vingt étages, dès qu'on pourra trouver la main-d'œuvre et les matériaux.

Ce n'est pas l'accomplissement d'un plan de dernière heure puisque le projet date de vingt ans. En 1929 on était sur le point de l'exécuter quand il fut soudainement et heureusement suspendu par les bruits avant-coureurs du krach. Pourtant les fondations sont posées ; eles seront consolidées encore selon les données des architectes qui ont découvert le roc à une profondeur de 25 pieds. La tour projetée sera élevée dans la cour d'honneur au centre du quadrilatère des constructions.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la direction de l'hôtel sent le besoin de l'agrandir. Lors du congrès mondial de l'UNRRA on eut de la peine à y accommoder tout son nombreux personnel. Le style de la tour s'apparentera naturellement avec celui de la construction existante. Les 400 chambres additionnelles feront entrer l'hôtel dans la classe de ceux de mille chambres. Quant à la grandeur, il supportera la comparaison avec les hôtels les plus vastes du Commonwealth.

Le Windsor de Montréal jouit, dans le monde de l'hôtellerie, du prestige attaché à la maison des Windsor dans le monde diplomatique. Il fut inauguré par une des filles de la Reine Victoria, la Princesse Louise, et son mari, le Marquis de Lorne, plus tard duc d'Argyll, alors gouverneur général du Canada. L'inauguration, faite à la Saint-André de 1878, réunit à l'hôtel l'élite de la société, de la milice et de l'Eglise canadiennes. Avec le couple vice-royal on remarqua Sir John Macdonald et Lady Macdonald.

Le Windsor fut la première grande entreprise à s'établir sur le plateau, au haut de la côte du Beaver Hall. Les sages du temps crièrent à l'« éléphant blanc ». Mais l'hôtel ne fontionnait que depuis dix ans quand on vit s'installer sur le même plateau, les premières grandes maisons de commerce de la rue Sainte-Catherine : Morgan, Birks, Ogilvy, etc. Puis, ce fut la gare Windsor, en 1898 ; la cathédrale, ouverte au culte en 1895 ; l'édifice du square Dominion, érigé vers 1922 ; et l'immeuble du « Sun Life ». L'hôtel Windsor a donc battu la marche vers la haute ville et attiré autour de lui l'élite du monde des affaires de la métropole.



Depuis sa fondation, depuis, surtout, la guerre actuelle, le Windsor est par excellence l'« hôtel des rois ». Aucun autre hôtel canadien n'a reçu autant de grands personnages.

C'est ainsi qu'il fut successivement visité par S.A.R. le Prince de Galles qui devint le roi Edouard VIII (maintenant duc de Windsor) ; S.A.R. le Prince George, mort duc de Kent ; le maréchal Foch ; le comte et la comtesse Besseborough ; Lord et Lady Tweedsmuir ; S.A.R. le Prince Eric, du Danemark ; S.A.R. la Princesse de Ligne ; Ramzay MacDonald, ancien premier ministre de Grande-Bretagne ; le Vicomte Robert Peel ; Sir Robert Horne, ancien chancelier de l'Echiquier ; Winston Churchill, premier ministre de Grande-Bretagne ; Lord Leverhulme ; Lord Thomson ; Sir John Maryn Harvey ; la Comtesse Ashburnham ; Lord et Lady Farnham ; Sir Frederic Davies ; Sir Norman Orr Ewing ; le Vicomte de Vesci ; le général Giraud, le général de Gaulle et une foule d'autres, ces dernières années, tels que le roi Pierre II de Yougoslavie ; le roi Georges II de Grèce ; la reine Wilhelmine des Pays-Bas ; Mme Chiang Kai-Chek, épouse du président de la République chinoise ; Mme Roosevelt, épouse du président des Etats-Unis ; la Princesse Alice, épouse du gouverneur général du Canada.

Pourtant l'honneur suprême devait être accordé à l'hôtel Windsor de Montréal en cette sombre année où les bruits de guerre commencèrent à retentir à travers le monde. En 1939, Leurs Majestés le Roi et la Reine d'Angleterre, vinrent en notre pays comme Souverains du Canada, et dans la métropole c'est le Windsor qu'ils honorèrent de leur présence. Dans sa vaste salle des banquets, 1,000 citoyens des plus éminents du Dominion s'assirent à la table royale autour de leurs augustes Souverains. Au balcon d'honneur donnant sur le square Dominion, le Roi et la Reine se présentèrent trois fois et furent acclamés frénétiquement par une foule immense.

De quelque point de vue qu'on l'envisage, le Windsor de Montréal donne l'impression d'un palais. Il est situé sur le square le plus central et le mieux bâti de la métropole. Son style est des plus purs et des plus grands genres propres à ces édifices. A l'intérieur, on ne sait quoi trop admirer : du spacieux « lobby » où les voyageurs peuvent se procurer une foule d'articles de premières nécessité ; de la rotonde, la plus vaste de tout hôtel du monde, avec ses bureaux de renseignements, ses bureaux d'affaires, de télégraphes et de téléphones ; de sa Salle des Banquets et sa Salle des Concerts qui ne mesurent pas moins de 140 pieds sur 60 ; de sa Salle de Danse dont le plafond voûté s'élève à 37 pieds.

De la rotonde, un escalier monumental conduit au premier étage où il aboutit à une pièce immense : le Grand Corridor. Long de 225 pieds, il est large de 30 pieds. Décoré avec art, il est aussi meublé avec luxe. Quand ses lustres de cristal sont allumés, le spectacle est féerique.

Le long de ce Grand Corridor sont situés les trois Salons pour Dames. Tous les trois sont décorés et meublés élégamment et artistement. Leurs fenêtres donnent sur le Square Dominion. La salle à manger peut accommoder 600 convives. Ses corniches et son dôme sont peints à la main ; les fresques ont été exécutées par des artistes éminents. Dans un article succinct, il est absolument impossible de donner justice à toutes les superbes salles publiques et aux 750 chambres privées pourvues de toutes les commodités modernes. Qu'il nous suffise de rappeler à ce propos le mot de Lord Stanley qui, comme diplomate de la Grande-Bretagne, avait eu l'occasion de représenter son gouvernement dans tous les pays et donc de visiter les hôtels les plus luxeux du monde. Après avoir parcouru le Windsor, il ne put s'empêcher de dire : « Ce m'est à la fois une surprise et un plaisir de trouver un hôtel aussi somptueux sur le continent américain ; je vous affirme qu'en bien des points il est supérieur à un bon nombre de ceux que j'ai vus en Europe. »

ON PEUT SERVIR DE LA SOUPE PRESQUE TOUS LES JOURS

Comment éviter le lunch triste du Lundi...

Préparez un repas débutant par des bols de Soupe aux Tomates Campbell's d'un beau rouge vif. De délicieuses tomates mûres et rouges, récoltées au soleil d'été et pleines de vitamines salutaires font que cette soupe vous éveille l'appétit et vous réchauffe le coeur. En réalité, elle est si bonne que c'est celle que la plupart des gens préfèrent.

SOUPE AUX TOMATES Campbell's



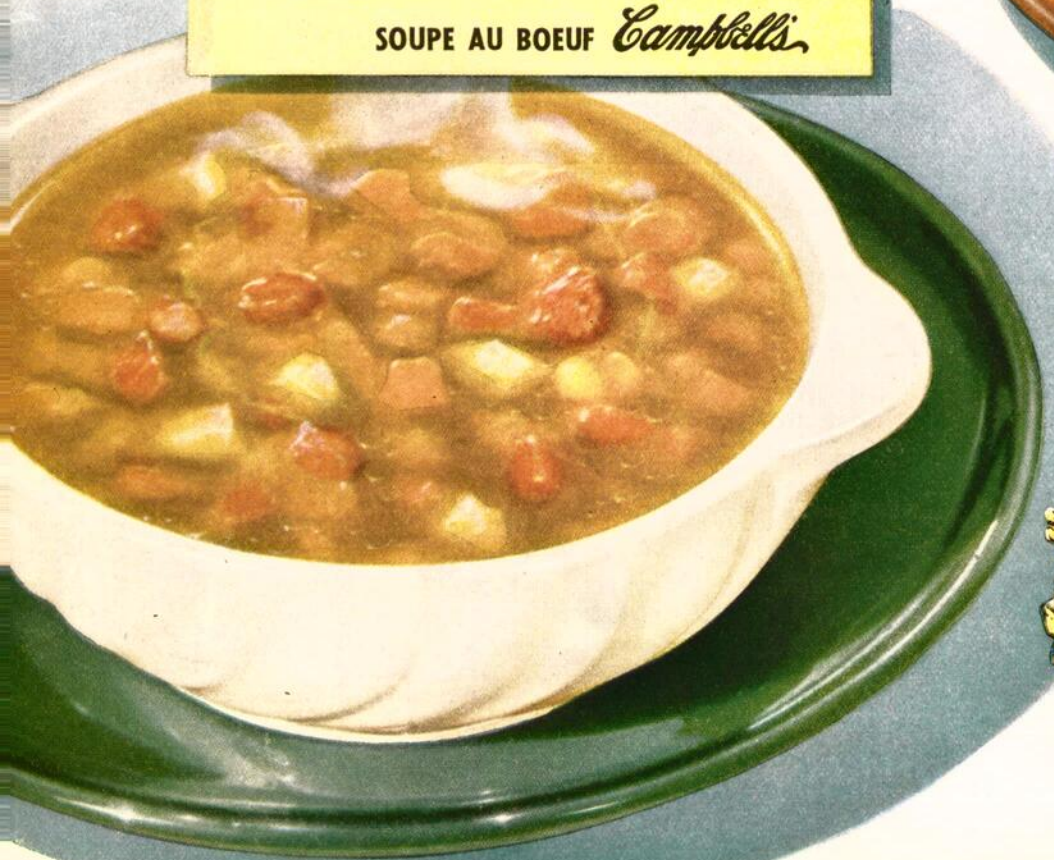


RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Comment préparer un souper copieux le Jeudi...

Quand les provisions baissent et qu'il faut attendre au lendemain pour aller faire les emplettes, qu'il est bon de prendre, sur l'étagère, une boîte de Soupe au Boeuf Campbell's! Vous savez que vous avez là quelque chose de substantiel pour commencer un repas. Votre famille aimera cette soupe appétissante et copieuse avec ses morceaux de boeuf tendre, ses légumes potagers et son orge — le tout dans un bouillon de boeuf maigre qui a mijoté lentement.

SOUPE AU BOEUF Campbell's



Et pour les "Repas à Toute Heure" du Samedi

Vous avez là un problème ou vous n'en avez pas. Vous n'en avez PAS si vous avez de la Soupe aux Légumes Campbell's sur le poêle et quelques sandwiches tout prêts. Car alors, chacun peut se servir soi-même et tout le monde se régale. Quinze légumes différents et un bon bouillon de boeuf font que cette soupe est délicieuse et nourrissante. C'est pourquoi tant de mères disent que "C'est presque un repas à elle seule."

SOUPE AUX LÉGUMES Campbell's



Au marché je vais faire un tour
Pour acheter de bonnes choses...
Soupes Campbell's et petits fours
Pour fair' des repas grandioses!

PRÉPARÉES PAR CAMPBELL'S AU CANADA

Au delà de l'horizon



Reproduction d'une peinture à l'huile de Fred H. Brigden, R.C.A., O.S.A.

D'ICI à ce que le vent emporte l'écho de la dernière note claire de la victoire, nos pensées, notre détermination et nos actes doivent se borner à la tâche vitale, à la tâche souverainement importante de produire . . . régulièrement . . . sans cesse . . . en abondance . . . les armes et le matériel mécanisé qu'exige une guerre mondiale.

Mais il est permis de songer à l'avenir . . . à un jour prochain où nous pourrons de nouveau consacrer nos énergies, nos années d'expérience et notre fonds de connaissances au service de votre confort et de vos désirs en temps de paix . . . alors que la General Motors reprendra la conception et la fabrication des *voitures de l'avenir* . . . pour votre agrément.

Des voitures dont l'économie et l'endurance, le rendement et la sûreté remarquables vous porteront, avec vos rêves, au delà de l'horizon de toute route qu'il vous plaira de prendre.

GM
GENERAL MOTORS

CHEVROLET · PONTIAC · OLDSMOBILE · BUICK · CADILLAC · CAMIONS CHEVROLET ET GMC

LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 13]

la conduisit ensuite au sixième étage, où il prit congé d'elle.

D'origine modeste, et menant une existence très simple, Catherine s'amusait encore de toute cette mise en scène, et elle éprouvait souvent une joie enfantine devant l'appareil pneumatique qui lui apportait son courrier et devant les bas blancs des valets de pied. Mais ce soir-là, elle était complètement absorbée par ses pensées. Les sourcils froncés, elle se remémorait les propos de Rubin et se demandait jusqu'à quel point le vieux renard était au courant de ses difficultés financières. Enfin, avec un soupir, elle s'avoua qu'il ne pouvait sans doute rien savoir de précis, mais qu'il avait lieu de lui prêter de graves difficultés.

A l'instant même où elle franchit le seuil de son appartement, ses traits se détendirent, et elle parut tout à coup triste et soucieuse. Elle songeait à la dure journée qu'elle venait de vivre. Après une laborieuse et stérile discussion avec un client, elle avait à peine trouvé le temps de déjeuner. Puis il y avait eu l'exaltation des enchères. Elle avait maintenant un violent mal de tête qui lui donnait le vertige, et un frisson secoua son corps surmené. D'un geste nerveux, elle arracha son chapeau et le jeta, avec les gants, sur le divan. Ensuite, elle gagna sa petite cuisine pour préparer du thé, et pour se faire cuire un œuf.

Un quart d'heure plus tard, devant la théière et le coquetier vides, elle mesura subitement le néant de son existence. Quatre cents livres par an, rien que pour le loyer de son appartement, puis six cents autres pour son local d'affaires. Elle venait encore d'en donner dix mille pour une simple miniature. Et son dîner ne lui avait pas coûté quatre pence. Brusquement elle éclata de rire, jusqu'au moment où ses yeux se remplirent de larmes. C'étaient des larmes amères, et si elle leur avait donné libre cours, elle se serait effondrée sur elle-même en sanglotant.

Elle rentra dans sa chambre. La pièce était tranquille et ne contenait que quelques meubles choisis avec goût. Retirant ses chaussures, elle se jeta dans un fauteuil et alluma une cigarette. Elle fumait rarement, seulement quand elle était très heureuse ou très triste ; et ce soir-là, elle se sentait totalement abandonnée. Ces derniers temps, ses affaires avaient très mal marché. Dans le commerce des antiquités, il se fait un mouvement incessant de flux et de reflux. Comme les autres, elle avait connu la prospérité ; maintenant elle se retrouvait au plus bas, et n'avait plus guère d'espoir. Certes, elle continuerait à lutter courageusement. Elle s'était déjà imposé toutes les restrictions possibles. Ne pouvant pas économiser sur ses deux loyers, elle avait renoncé à sa voiture et fait le sacrifice de tout ce qui n'était pas strictement indispensable. Cependant, la situation allait sans cesse en empirant.

Crânement, elle s'interdit de penser plus longtemps à ses embarras d'argent. Elle aurait tout le temps pour cela lundi, lorsqu'elle aurait son entrevue à la banque avec M. Farrer. Pour le moment, sa tristesse avait des causes plus profondes et plus intimes. Elle se sentait si affreusement seule ! Aux yeux de ses amis les plus proches et de ses parents, aux yeux de tout le monde, sa vie avait été un succès. Elle évoquait le temps de ses débuts, se revoyait, jeune fille de dix-sept ans, alors qu'elle venait de quitter l'école, dans la maison à moitié vide de Tulse Hill. Elle n'était alors qu'une timide petite dactylo chez Twiss et Wardrop, articles de fer en gros, Duck Court, High Holborn. Dans ce bazar de catégorie supérieure, on lui avait accordé une place d'apprentie, parce que son père connaissait l'un des propriétaires, comme lui fervent des choses de l'église. Mais malgré cette recommandation, chaque fois que M. Twiss lui adressait la parole ou que M. Wardrop fronçait le sourcil, elle était prise de tremblements.

Depuis lors, sa vie avait bien changé. Elle dirigeait maintenant la maison *Antica*, de King Street, St. James, et de Park Avenue à New-York, et elle était réputée pour son goût et sa compétence. On la considérait comme spécialiste dans les installations de styles anciens, dans toutes les questions intéressant les arts décoratifs et la peinture. Peut-être bien était-elle, de toutes les femmes du monde entier qui font commerce d'antiquités, la plus connue ? Tout cela, pourtant, n'éveillait en elle que de sombres pensées. Si elle avait réussi, c'est qu'elle était douée d'une volonté de fer, qu'elle avait serré les dents, et résolument tout sacrifié. Pour faire sa carrière, elle avait imposé à son jeune cœur craintif la discipline la plus sévère et les plus dures privations. A tout prix elle avait voulu arriver, devenir quelqu'un. Elle avait maintenant atteint son but et son orgueil était satisfait. Mais hélas ! comme tout, en fin de compte, lui semblait creux et vain...

A ses côtés, le téléphone sonna. D'un geste vain... las — car l'un des tourments de sa vie était bien d'être ainsi sans cesse à la merci de cet instrument — elle décrocha l'écouteur. C'était sa mère qui l'appelait, de la confortable petite villa que Catherine lui avait installée cinq ans auparavant à Wimbledon.

— Te voilà enfin, Catherine !...

Même au bout du fil, la vieille Madame Lorimer prenait aussitôt le ton de reproche d'une femme abandonnée.

— Par quel miracle ai-je le bonheur de te trouver ? Toute la journée, j'ai cherché à t'atteindre. Tu sembles n'avoir jamais le temps d'échanger quelques mots avec ta vieille maman. Jamais !

— Mais ne t'ai-je pas appelée hier soir encore, demanda Catherine avec indulgence ?

— Oui, et quand même... répliqua la vieille dame d'un ton chagrin. Allo ! Allo ! M'entends-tu ?

— Oui, mère, je t'entends.

— Bon, mais ne t'en va pas ! j'ai une quantité de choses à te dire. Attends un instant. J'avais tout noté. Où sont mes lunettes ? Ah, je les ai sur le nez ! Donc, pour commencer, tu viens ici pour le *week-end* avec Nancy et son fiancé ?

— Oui, probablement...

— Bien, ma chère. Maintenant, écoute. Je voudrais que tu m'apportes quelques bagatelles, de la laine, des amandes pralinées, des gâteaux au chocolat et un joli roman nouveau. Pense surtout aux amandes pralinées, Catherine ! Oui, et pendant que nous y sommes, achète-moi aussi de la pâte d'anchois. J'aime tant ça sur du *toast !* C'est si bon, les soirs d'hiver, avec du thé, au coin de la cheminée. Ecoute encore, Catherine... Tu m'entends ? La laine triple dont j'ai besoin pour mon nouveau châle, j'ai failli l'oublier...

Catherine qui prêtait l'oreille avec patience, sourit légèrement.

— Très bien, maman, tes ordres seront exécutés.

— Des ordres ! Voyez-vous ça !



Aussitôt la voix reprit son ton pleurnichard.

— Je te demande quelques babioles et, tout de suite, tu te rebiffes. Vraiment, Catherine, la façon dont tu traites ta vieille mère dépasse les bornes. Si ton pauvre père vivait encore ! ...

L'habituelle allusion au tombeau paternel fit sursauter Catherine.

— Allons, mère, interrompit-elle vivement, tu m'as mal comprise.

Il y eut une pause.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Mais non, maman.

— Bien.

Un petit soupir de soulagement passa par le fil.

— C'est d'ailleurs normal. M'entends-tu ? ... Allo, cette sotte demoiselle du Central nous coupe toujours ! Bonne nuit, donc. Que Dieu te garde, ma chérie ! Et n'oublie pas les amandes pralinées ...

Catherine reposa l'écouteur avec un hochement de tête. Bien que sa mère fût devenue plus traitable depuis qu'elle avait sa maison à elle et tout ce dont elle pouvait avoir besoin, elle souffrait d'une idée fixe, celle d'être une perpétuelle victime. Elle aimait à se plaindre, et à force de jérémiades, elle atteignait souvent la limite du supportable.

Mais, jetant un coup d'œil rapide sur sa montre, Catherine bannit résolument de son esprit toutes ses préoccupations. Rassemblant son énergie, elle passa dans la salle de bains et tourna les robinets. Bien qu'elle n'eût pas du tout le désir de sortir, elle ne voulait pour rien au monde décevoir Nancy. Prestement elle retira ses vêtements, et se plongea dans l'eau. Tandis que son corps revivait dans la claire chaleur du bain, elle songeait à sa nièce, et insensiblement, les rides s'effaçaient de son front pendant qu'un sourire de tendresse s'épanouissait sur ses lèvres. Elle adorait Nancy, la fille de sa sœur aînée Grâce qui s'était mariée, contre la volonté de leur mère, avec Joe Sherwood. Grâce avait connu avec Joe quinze années de bonheur. Mais, conformément à une sombre prédiction depuis longtemps oubliée, tous deux avaient trouvé une mort obscure et soudaine dans un accident d'automobile, sur une route de campagne. Depuis ce triste jour, Catherine s'était chargée de Nancy qui n'était alors qu'une faible créature de quatorze ans. Catherine l'avait comblée de sa sollicitude, lui avait fait suivre une école d'art dramatique, et, cédant à ses instantes prières, lui avait enfin permis, douze mois auparavant, de monter sur les planches. Dans son débordement d'affection, Catherine en voulait à tous ceux qui se permettaient de laisser entendre qu'elle gâtait sa nièce par excès d'indulgence. Pour elle, Nancy était la plus gentille et la meilleure jeune fille du monde, et rien n'était assez beau.

Il était étrange de penser qu'elle était maintenant une grande personne, et qu'elle revenait de la Côte d'Azur pour annoncer froidement qu'elle était fiancée. C'était pourtant ce qui pouvait lui arriver de mieux, justement, de se marier, de se créer aussi vite que possible un foyer, et de passer les meilleures années de la vie entre un époux et des enfants. Il n'y avait rien que Catherine lui souhaitât plus ardemment, et elle le lui souhaitait ce soir-là avec plus de ferveur que jamais.

En sortant de la baignoire, elle frictionna vigoureusement sa belle peau blanche. Elle était reconnaissante envers ce corps plein de santé, auquel elle devait d'avoir supporté les fatigues et les épreuves des dernières années.

Elle s'habilla plus lentement que de coutume, choisissant une robe qu'elle avait achetée lors de son dernier voyage à Paris. En général, elle ne se souciait guère de sa toilette. Elle estimait qu'elle n'avait pas le temps ni de raison spéciale de se mettre en frais d'élégance ; et parfois même elle adoptait une tenue négligée qui faisait sourire, car on voulait y voir une manifestation d'originalité de la part d'une femme riche et comblée de succès. Elle voulait être belle pour Nancy.

A huit heures et demie, elle était prête, et devant l'étroit miroir de Vauxhall qui surmontait sa table de toilette, elle constata que, malgré les traces de fatigue qui marquaient son visage, elle n'était vraiment pas déplaisante à regarder. Quelques petites ombres soulignaient ses yeux, mais son teint, que ne rehaussait aucun fard, était clair et frais. La belle couleur de ses lèvres, qui tranchait sur l'éclatante blancheur des dents, révélait un sang pur et vigoureux.

Dehors, la pluie avait cessé de tomber. L'asphalte, séché par une légère brise, invitait à la marche. Il n'y avait rien que Catherine n'aimât autant que de s'en aller à pied par les rues tranquilles, mais, songeant à ses souliers de soirée, elle résista à la tentation. Elle prit donc un taxi pour se rendre à Adelphi, où Nancy habitait au dernier étage d'une vieille maison, dans le voisinage de John Street.

Il n'y avait pas d'ascenseur dans cet immeuble qui abritait surtout des bureaux et, tandis qu'elle gravissait l'escalier, Catherine percevait déjà la rumeur des voix. Lorsque la jolie femme de chambre de Nancy l'eut introduite, et que le valet spécialement engagé pour la circonstance l'eut débarrassée de son manteau, les deux pièces en enfilade étaient déjà pleines de monde et tout envahies par la fumée et le bruit.

A peine Catherine avait-elle fait quelques pas, que Nancy se précipita à sa rencontre, et l'embrassa avec beaucoup d'effusion.

— Oh, Catherine, s'écria-t-elle, que je suis heureuse de te revoir ! Tous ces jours-ci, je me suis tellement ennuyée de toi !

Catherine sourit.

— Mais, pourquoi alors ne m'as-tu pas fait une petite visite ? Tu es pourtant de retour depuis mercredi ?

— Je serais volontiers venue, chérie, mais tu ne peux pas t'imaginer combien je suis prise par les répétitions et les essayages, et par Chris, et par tout le reste !

— Je m'en rends compte.

Catherine examina tendrement Nancy. Comme elle était ravissante ce soir ! Bien qu'elle eût à peine vingt-quatre ans, sa beauté svelte et racée avait déjà atteint son parfait épanouissement. Son visage était gracieux, mais précis, avec des hautes pommettes, des yeux bleus et obliques et de minces sourcils relevés. Ses cheveux, décolorés à la dernière mode, chatoyaient comme l'or filé. Sa bouche étroite était écarlate, car elle n'avait pas épargné le fard. Sous une apparence de nonchalance, une vivacité électrisante animait son corps délicat.

— Sais-tu, dit Catherine avec une sévérité jouée, que j'avais toujours cru que ton art te tenait lieu de mari ?

Nancy éclata de rire.

— C'est bien vrai, mais cela ne m'empêchera pas d'épouser Chris.

— Voyez-vous ça, riposta Catherine dans un sourire, et en jetant un regard autour d'elle. Mais où est Chris ?

— Quelle bonne farce ! Tu te perds toujours parmi mes amis. Je parie, chérie, que tu ne le reconnaîtras pas !

— Si c'est un gentleman, observa Catherine d'un ton amusé, ce serait à lui, il me semble, de me distinguer !

Au même instant, plusieurs visiteurs firent leur entrée. Après une espièglerie à l'adresse de Catherine, Nancy s'empressa au devant d'eux. Catherine se dirigea vers le buffet et s'installa dans un fauteuil près d'un plat de tartines au caviar. Elle était trop avisée pour se mêler tout de suite à l'assistance, et préférait d'abord s'attarder dans la compagnie d'un sandwich. Elle avait une extraordinaire assurance, qu'elle devait moins à la fréquentation du monde — dont elle avait pourtant l'habitude — qu'à sa parfaite simplicité naturelle. Elle aimait la compagnie, mais la remarque de Nancy était juste ; et la plupart des amis que sa nièce avait réunis, ce soir, lui étaient totalement étrangers. Elle crut en reconnaître un ou deux, le jeune acteur David Almoner, qui jouait des rôles de Shakespeare, et sa femme, Nina George, la pianiste, le photographe Arnold Rigby, John Harris, le directeur dramatique de la Radio de Londres, puis Tony Ulrick, dont les poèmes comiques, illustrés par lui-même, avaient un grand succès, bien que Catherine pour sa part les trouvât assez fades. Mais la majorité des visages ne lui disait absolument rien. Elle but un verre de champagne et grignota un sandwich. Le buffet était excellent. Sans se le dire, elle appréciait d'autant plus ces friandises qu'en général, elle ne pouvait se les offrir.

Les nouveaux arrivants se succédaient sans arrêt. David Chesham, l'auteur de la pièce *Nuit de lune en Arcadie*, dans laquelle Nancy devait paraître, fit son entrée, suivi de près par Sam Bertram, le célèbre Bertie qui éclipsait tous les autres entrepreneurs de spectacles. Tous deux furent accueillis par Nancy avec des explosions de joie. Bertram fit à Catherine un petit signe où se lisait une profonde amitié, et qui signifiait qu'il ne tarderait pas à aller lui tenir compagnie. Elle lui répondit par un sourire. Elle connaissait Bertie depuis quelques années, lui fournissait souvent la décoration nécessaire à une mise en scène, et appréciait sa robuste nature et sa jovialité de bon Ecossais.

Le bruit allait grandissant. Au milieu du tumulte, Ulrick récita l'un de ses poèmes, tandis que Nina George improvisait sur le piano un accompagnement humoristique. Catherine commençait à être excédée lorsque soudain une voix s'éleva à ses côtés, qui se détachait sur toutes les autres par son ton calme et, aussi, par son accent américain.

— Il me semble que nous sommes ici les deux seuls êtres raisonnables.

Elle se retourna, surprise. Un homme mince et un peu pâle se tenait debout près d'elle, dans une attitude nonchalante, les mains dans les poches, et répondait à son regard curieux par un sourire plein de malice.

Il était brun et bien bâti et pouvait avoir trente-cinq ans. Une fine cicatrice blanche coupait la lèvre supérieure un peu longue, et donnait à son visage étroit une expression d'entêtement et de froideur. La tranquille assurance que révélaient ses paroles déplut à Catherine.

— Voulez-vous dire que je sois du nombre, demanda-t-elle en haussant légèrement les sourcils ?

— A moins, répliqua-t-il, que cela ne vous convienne pas ...

— Alors vous seriez ici l'unique et dernier représentant d'une humanité sage et souffrante ...

Il se mit à rire, et une discrète gaieté apparut dans les petites rides qu'il avait tout autour des yeux.

— Je suis cloué, miss Lorimer. Il me semble que vous avez encore plus d'esprit que Nancy ne le raconte. Et à l'entendre, vous en avez beaucoup.

Catherine fut stupéfaite.

— Vous ne voulez pas dire que vous ...

— Eh oui ! dit-il avec une inclinaison de tête et un petit rire sec. Je suis Chris Madden. Voyons, ne faites pas cette mine renfrognée ! Je sais bien que je ne suis guère digne de Nancy, mais je ferai d'immenses efforts pour l'être.

D'un geste mécanique, Catherine prit la main qui se tendait vers elle, et chercha à se ressaisir.

— Que je suis sotte ! s'écria-t-elle. Mais je ne me serais pas attendue à ce que Nancy épousât un Américain ...

— Oui, et moi, ajouta-t-il toujours de la même voix tranquille, je n'aurais jamais pensé que je finirais par prendre pour femme une Anglaise.

Catherine dut s'avouer que la leçon n'était pas tout à fait imméritée. Elle rougit et l'examina à la dérobée. Avec beaucoup d'aisance et de flegme, il poursuivit :

— Oui, voyez-vous, tout arrive autrement qu'on ne l'avait prévu. Lorsque j'ai rencontré Nancy à Nice — mon Dieu ! je n'oublierai jamais cet instant. Il faisait un beau soleil, rien qui ressemblât à votre brouillard d'ici, miss Lorimer — j'en perdis le souffle.

Il hésita et retrouva son calme.

— Oui, dit-il encore, cela s'est passé pour nous comme cela s'est régulièrement passé depuis Adam et Eve.

— C'est donc une vraie idylle ...

Le ton sur lequel il avait prononcé ces paroles, qui avaient l'air d'être une sorte de déclaration, était si peu convaincant que Catherine avait mis dans sa réponse une pointe de doute et presque d'hostilité. Peut-être était-elle un peu jalouse de Madden. Elle pinça un peu les lèvres, et ses regards le toisèrent de nouveau. C'est un second examen, plus sévère encore que le premier, et elle observa son costume, qui ne rappelait en rien les élégances du West-End, puis son linge, qui, de toute évidence, était loin d'être neuf. Ses yeux s'amincirent. Toute sa sollicitude pour Nancy se réveilla.

— Et que faisiez-vous à Nice, monsieur Madden ?

— Hé bien, je prenais quelques vacances. C'était la première fois depuis longtemps. J'avais visité Rome, Florence et Venise, et brusquement j'ai eu la nostalgie de la France. Je ne l'avais pas revue depuis vingt-deux ans, depuis la guerre. Cela fait bien des années, et pourtant lorsqu'on y pense, elles ont fui si vite !

— Certes, dit Catherine avec indifférence, le temps trompe toujours. Pensez-vous passer ici beaucoup du vôtre, monsieur Madden ?

— Cela dépend de Nancy, miss Lorimer. J'aimerais que nous puissions nous marier le plus vite possible. Mais elle a tant à faire avec son théâtre ! Son rôle dans la nouvelle pièce la tracasse beaucoup. La première représentation doit avoir lieu dans deux semaines à Manchester, et elle passe ses journées en répétitions et en préparatifs. Tant que cela durera, je resterai près d'elle, puis je tâcherai de la persuader de venir avec moi en Amérique.

— Tout cela me paraît un peu précipité, monsieur Madden, ne trouvez-vous pas ?

Catherine eut un sourire glacé.

— Nous aimons tous Nancy, et, quant à moi, je lui suis profondément attachée ...

— Oh, je le sais ! répliqua-t-il en lui coupant la parole. Nancy m'a tant parlé de vous. Vous avez été tout simplement admirable pour elle.

— Appelez ça comme il vous plaira ; le bonheur de Nancy, pour moi, c'est tout. Vous comprendrez donc que je désire savoir un peu qui est l'homme qu'elle va épouser.

Il parut se replier sur lui-même, et son visage prit une expression dure.

— Je suis à votre disposition, répondit-il avec un regard de côté.

Il y eut un silence. Catherine détourna les yeux car elle sentait que sa vivacité avait dû froisser Madden, et elle se reprochait en même temps son

[*Suite à la page* 24]


CHANEL
LA MARQUE LA PLUS RECHERCHÉE EN PARFUMERIE
CHANEL
45-1

L'AVENIR APPARTIENT À CEUX QUI S'Y PRÉPARENT



UNE GROSSE RESPONSABILITÉ...

Votre fils et héritier—prêt à aller chez lui pour la première fois pour y commencer à vivre sous votre protection.

Pour vous et sa mère qui l'adorez—c'est ce qu'il y a de plus merveilleux—ce dont vous pouvez être le plus fiers. Rien n'est trop bon pour lui. Vous rêvez pour lui d'une jeunesse heureuse, d'une bonne éducation, et d'un fond d'expérience qui lui assureront une bonne vie. Vous pouvez aider à ce que ces rêves se réalisent en assurant votre vie dès maintenant. Cette précaution que vous prendrez aujourd'hui signifiera peut-être beaucoup pour lui plus tard—quand vous ne serez plus là pour pourvoir à ses besoins.

Quand ce jour viendra, il vous remerciera en tenant la promesse que vous rendez maintenant possible. Par l'intermédiaire d'une assurance Prudential, vous lui donnerez la sécurité—alors qu'il en aura peut-être grand besoin—tout comme vous le faites maintenant quand vous le recevez dans vos bras et le surveillez tendrement tous les jours. La Prudential jouit de soixante-neuf ans de réputation pour son intégrité qui est basée sur quatre principes invariables: Un commerce conduit avec prudence et jugement sain; assurance au plus bas prix offrant la sûreté et la sécurité; un grand choix de polices et de plans de paiement; un personnel de représentant entraînés toujours prêts à vous servir d'une façon compétente.

Pour savoir comment vous pouvez le mieux pourvoir à l'avenir de votre famille, faites venir le représentant Prudential et demandez-lui de vous montrer un plan Prudential convenant aux besoins particuliers de votre famille.



THE PRUDENTIAL
INSURANCE COMPANY OF AMERICA
Une compagnie mutuelle d'assurance-vie
SIÈGE SOCIAL : NEWARK, NEW JERSEY

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES CANADIENNES

LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 22]

impatience. Mais, se demandait-elle avec énervement, comment aurait-elle pu agir autrement ? Elle en voulait un peu à Nancy de l'avoir tenue ainsi dans l'ignorance. Elle s'était attendue à trouver un homme tout différent, un homme dont elle n'aurait pas eu de peine à déchiffrer les pensées et la vie. Cet étranger, cet Américain débraillé, qui s'imposait à elle avec tant de sans-gêne, il lui inspirait, non pas de l'antipathie, mais une sorte de méfiance que, pour l'amour de Nancy, elle devait approfondir. Plongée dans ces méditations, elle se sentait assez mal à l'aise auprès de lui, lorsque Nancy elle-même s'approcha d'eux et leur adressa un sourire rayonnant.

— Je suis contente de voir que vous avez déjà fait connaissance. Maintenant que tu sais le pis, Catherine, que penses-tu de lui ? N'est-il pas affreux ?

Madden regarda Nancy, et son visage retrouva son animation.

— Je crains, en effet, qu'elle ne me trouve affreux. Ce qu'il y a de plus bête, c'est que je n'étais pas préparé à découvrir une miss Lorimer si jeune et si jolie, et qu'elle, de son côté, ne s'attendait pas à avoir affaire à un personnage aussi mal dégrossi. Je dois t'avouer que nous n'avons pas encore fini de nous disputer.

— Elle est terriblement hautaine, dit Nancy, mais quand on la connaît mieux, elle n'est pas si terrible.

Catherine eut un sourire forcé. Elle se sentait à bout de nerfs.

— Sérieusement, chérie, poursuivit Nancy, j'aimerais que tu t'entendes bien avec Chris. Tu ne le croiras pas, mais il gagne à être vu de plus près. Tu t'en rendras compte si nous allons samedi à Wimbledon.

— Très bien, alors, je suis prête à tout, répliqua Catherine avec une nuance de sarcasme assez surprenante chez elle.

— En tout cas, tu es avertie, conclut Nancy d'un air de confiance heureuse. Et maintenant, venez, tous les deux, et amusons-nous !

Mais, bien qu'elle se donnât beaucoup de peine pour se dominer, Catherine n'arrivait pas à se mettre à l'unisson. Une heure plus tard, elle rentra chez elle. Elle éprouvait une étrange sensation d'insécurité et de malaise.

CHAPITRE II

Le samedi arriva. Un vent humide et froid soufflait en bourrasque au coin des rues. Le temps, depuis quelques jours, était très mauvais, et Nancy s'était enrhumée. Elle gardait le lit, et il lui était interdit de se lever tant que la fièvre ne serait pas tombée. Elle insista cependant pour que Madden fût exact au rendez-vous et allât passer une soirée au moins à Wimbledon. Ainsi il ne perdrait pas son temps à errer, chez sa fiancée, d'un siège à l'autre. Il n'avait d'ailleurs rien à faire à Londres.

Catherine, qui n'était pas très contente de la tournure prise par les événements, retarda le plus possible l'heure du départ. Il était déjà presque quatre heures lorsque, de son bureau, elle téléphona à Madden pour lui dire qu'elle était prête. Sans doute avait-il attendu qu'elle lui fît signe, car, quelques minutes plus tard, il arrivait à King Street. Catherine avait loué là les deux premiers étages d'un étroit immeuble dont la façade se déployait en arce de cercle, et qui donnait par derrière sur une cour au pavé raboteux, où l'on pénétrait par une vieille ruelle jalonnée de boutes-roues et de vénérables becs de gaz. C'était un cadre idéal pour une activité comme la sienne et elle s'était appliquée avec une véritable tendresse à le mettre en valeur. La décoration extérieure, d'un goût très sûr, évoquait l'époque des George. On y aurait vainement cherché une réclame ou une pancarte, et l'étroite plaque de cuivre fixée sur le soubassement de couleur rouge portait cette simple inscription : *Antica Ltd.*

A travers les vitres aux tons opalins, on distinguait une vaste pièce à boiseries, harmonieusement ordonnée, où la sombre patine des meubles de noyer et de style Reine Anne tempérait le lourd éclat des brocarts du XVIIIe siècle.

A l'étage supérieur, où l'on accédait par un large escalier dont la rampe sculptée était d'une courbe très belle, Catherine avait installé son bureau particulier. C'était un long local clair, avec une cheminée, et, au milieu, un gros secrétaire carré. Dans un coin, un coffre-fort. Par terre, un précieux tapis de Perse, et çà et là, pendues aux murs dans des cadres, quelques esquisses aux tons vifs. L'une des spécialités de Catherine était en effet l'établissement de projets pour la restauration de vieilles maisons. Elle s'était fait ainsi une réputation particulière. A maintes reprises, elle avait procédé à la transformation intérieure de vastes demeures seigneuriales anglaises, et elle en avait tiré de beaux profits. D'autre part, elle n'était pas une marchande de meubles et évitait de s'encombrer de pièces hétéroclites. Elle n'en conservait en dépôt qu'un petit nombre, choisies avec soin. Elle n'achetait qu'après mûre réflexion, et dans un but bien défini. La sûreté de son goût constituait son meilleur capital. C'est ce flair particulier qu'elle avait de pressentir l'utilisation d'une œuvre d'art qui l'avait incitée à acquérir la miniature de Holbein, qu'elle comptait vendre à la fameuse galerie Brandt à New-York.

Quatre heures sonnaient à la vieille pendule de laque lorsque Madden entra dans le bureau. Catherine alla aussitôt au-devant de lui et lui tendit la main. Depuis leur rencontre chez Nancy, elle avait réfléchi, et obéissant à sa loyauté native, elle avait résolu de surmonter ses préventions à l'égard de Madden et de lui accorder au moins une chance.

— Comment va Nancy, demanda-t-elle ?

— Pas trop bien, répondit-il. Elle doit garder le lit et la fièvre n'est pas tombée. Mais elle a quand même tenu à ce que je vienne.

Catherine fit signe qu'elle était au courant.

— Elle m'avait avertie par téléphone. Je regrette de vous avoir fait attendre.

— Sans importance, miss Lorimer. J'ai si souvent attendu Nancy au théâtre que j'en ai pris l'habitude. C'est pour moi aussi un changement, d'avoir le temps, et de n'avoir pas à économiser les secondes. Je parie qu'à la fin, j'y prendrai plaisir !

Tandis que Catherine enfilait ses gants, il détailla l'installation du bureau d'un long regard tranquille où se lisait la curiosité d'un connaisseur.

— Bien joli, tout cela. Laissez-moi vous dire que ces choses me plaisent énormément, et surtout ce merveilleux tapis.

— Oui, répliqua Catherine.

D'un ton prévenant, elle ajouta :

— C'est un persan du XVIIIe siècle. L'ouvrier qui en a noué les fils y a, paraît-il, travaillé dix ans. Et toutes

[*Lire la suite page* 26]



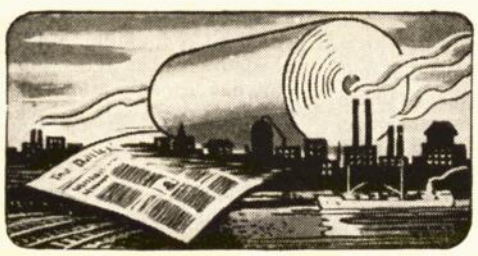
C-I-L grandit parce que le Canada a besoin de produits chimiques

Entre 1915 et 1939, l'industrie canadienne traversa une dure période de croissance. Ce quart de siècle actif, C-I-L le consacra à ériger sa structure industrielle et à acquérir les connaissances voulues dans la fabrication de produits d'utilité nationale.

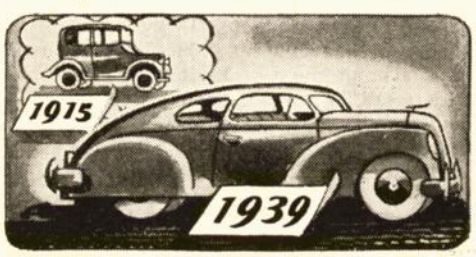
"EH BIEN," dites-vous, "que vient faire la chimie là-dedans?" Voici : N'oublions pas que la chimie produit des corps tels le chlore, l'acide sulfurique et l'ammoniaque synthétique — éléments absolument indispensables aux autres industries.



2. *Autre exemple :* — La production de matières textiles au Canada avait atteint, en 1939, environ 12% du volume total des produits manufacturés au pays. C-I-L contribua à ce progrès en produisant le chlore pour les procédés de blanchiment, des teintures de qualité pour donner des coloris attrayants aux étoffes et la soude caustique pour la fabrication de la rayonne.



Par exemple : — Entre 1915 et 1939, la valeur du papier-journal, fabriqué au Canada, a plus que triplé. La fabrication du papier-journal — une des principales industries du Canada — exigeait du chlore pour blanchir la pâte qui donne un papier blanc. Ce chlore, C-I-L le tire de la saumure.



3. *Et vient l'automobile !* — Il existait 89,944 voitures automobiles au Canada en 1915 ; en 1939 le pays en comptait 1,439,245. C'est à C-I-L que revient le mérite d'avoir mis sur le marché les finis "Duco" et "Dulux" qui contribuèrent à abaisser le prix des voitures en réduisant le temps de séchage de la peinture à 4 heures — au lieu de 24 jours.

La chimie est le serviteur infatigable de l'industrie ; sa tâche consiste à favoriser l'expansion industrielle du pays et à créer plus d'emplois ; elle aide à enrichir la nation ; elle produit des articles qui rehaussent le niveau de vie de chacun.

La Chimie CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED *au Service du Canada*

Dans tous les domaines la chimie facilite votre tâche



Oh ! quelles mains sales ! — Supposons que vous puissiez revêtir un "gant invisible" avant de commencer un travail salissant — un gant qui pourrait se dissoudre avec la saleté quand vous vous lavez les mains. Ce gant, C-I-L vous l'offre sous forme d'un enduit protecteur appelé "PROTEX". Demandez-le chez votre marchand de peintures C-I-L.



Construire des routes sur un terrain marécageux ? — Oui, avec l'aide des explosifs C-I-L la chose est possible. On commence par mettre le remblai en place. Ensuite des charges explosives bien placées délogent latéralement le sol spongieux de dessous le remblai. Et voilà, la chaussée est prête !



Pour que le mineur respire mieux. Loin sous terre, les mineurs canadiens respirent un air frais et pur qui leur vient de la surface par des buses d'aérage presque sans fin appelées "VENTUBE". Ces tuyaux d'air sont fabriqués de toile traitée par un procédé chimique spécial. Un produit de la chimie moderne, ces buses diminuent le risque d'accidents et rendent le travail du mineur plus agréable.

I.M./45-2F

ces couleurs, ce sont de vieilles teintures végétales...

— Naturellement, acquiesça-t-il, c'est un Kirman de Laver, n'est-ce pas ?

Catherine le considéra, un peu étonnée. Il fallait une réelle compétence pour reconnaître non seulement la province, mais le lieu d'origine du tapis, qui venait précisément de Laver.

— Vous vous y connaissez en antiquités, demanda-t-elle curieusement ?

Il répondit avec beaucoup de sérieux.

— Non, pas le moins du monde, ou du moins pas ainsi que vous l'entendez. Mais je m'y intéresse et je tâche de m'y retrouver un peu. J'ai lu pas mal de choses, et, en Europe, j'ai couru bien des musées. Il y a ainsi des domaines que notre civilisation américaine ignore, comme les tapis de Perse et les vieux meubles italiens. Oui, et puis naturelement, si cela ne vous contrarie pas, la salade à la française...

Il éclata de rire.

— Pour ce qui est de la préparation de la salade à la française, je suis un spécialiste...

— Voyez-vous ça ! dit Catherine.

Elle se sentait de plus en plus décontenancée devant les aspects imprévus de cette personnalité, dont elle ne pouvait pas ne pas reconnaître l'originalité. Les pensées les plus contradictoires lui passaient par l'esprit, et tandis qu'elle descendait l'escalier, elle se sentait envahie par une sensation d'amertume qui n'était pourtant pas sans agrément.

Dans la rue, un cabriolet bleu les attendait.

— J'espère, expliqua-t-il rapidement, que cela vous convient. Nancy m'a dit que vous aviez renoncé à votre voiture et j'ai amené celle-ci.

— Est-ce la vôtre ?

— Mais non, répondit-il tout surpris. Je l'ai louée.

Malgré elle, Catherine serra les lèvres.

— Elle n'en a pas moins un petit air de richesse... murmura-t-elle avec une pointe de moquerie.

Au moment même où elle les prononçait, elle regretta ses paroles, mais il ne réagit pas et fit comme s'il n'avait rien entendu.

L'auto roulait doucement, le conducteur connaissait bien sa route. Il traversa le parc St. James, puis suivit les quais de la Tamise, sur les flots de laquelle le soleil couchant répandait une douce brume dorée. Madden se penchait un peu en avant, son chapeau mou écrasé entre ses genoux, et contemplait avec une attention soutenue le paysage qui défilait devant leurs yeux.

— C'est si attachant pour moi, remarqua-t-il enfin. Ce spectacle est si différent de celui de Cleveland, et je suis complètement fasciné.

— Il y a bien des choses qui vous fascinent, monsieur Madden.

Il hésita à répondre.

— Certes. Je vois que je vous fais l'effet d'un mal dégrossi, mais que voulez-vous, depuis quinze ans, j'ai tant travaillé que je n'ai pas pu penser à souffler. Après la mort de mon père, à l'époque de la guerre, j'ai traversé une période très dure. Puis j'ai commencé à remonter la pente et j'ai dû me cramponner pour ne pas tomber. Vous ne pouvez pas vous imaginer, miss Lorimer, la situation d'un homme que le travail prend à la gorge, qui en vient à ne plus pouvoir admirer un coucher de soleil et qui n'a jamais le temps, si j'ose dire, de faire la connaissance d'une jeune fille comme Nancy.

— Si, je comprends très bien.

Une lueur de sympathie passa dans les yeux de Catherine, mais elle se ressaisit aussitôt et ajouta :

— J'espère que vous ne serez pas déçu de ce que vous verrez pendant ce *week-end*.

LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 24]

— J'aime à faire de nouvelles connaissances. Et puis, il s'agit des parents de Nancy et des vôtres.

Il prononça ces derniers mots sur un ton de parfaite aisance. Catherine, au contraire, eut un sourire embarrassé.

— C'est pourquoi je me vois dans l'obligation de vous prévenir. Peut-être nous trouverez-vous un peu simples, ma mère et moi. Nous appartenons à la classe moyenne, monsieur Madden, et nous sommes désespérément petits bourgeois. Ne vous laissez pas induire en erreur par le luxe de mon installation. Je suis parfois en relations d'affaires avec les grands de ce monde, mais je n'oublie pas que j'ai commencé ma carrière comme dactylo, à quinze shillings par semaine. J'emportais mon déjeuner dans un sac de papier. Et, croyez-moi, je n'ai pas beaucoup changé.

— Vrai ?

Se tournant vers elle, il vit qu'elle parlait très sérieusement.

— Eh bien ! déclara-t-il, vous commencez à monter dans mon estime.

Elle ne put s'empêcher de rire à cette réponse proférée sur un ton d'extrême dignité. Au moins, pensa-t-elle, il a le don de l'humour, ce qui arrange bien des choses. Pourtant sa méfiance n'avait pas désarmé. Avec l'intuition qui lui était propre, il s'en rendit compte ; après une pause, il poursuivit avec calme :

— Cela vous gêne, n'est-ce pas, miss Lorimer, de ne rien savoir de moi ?

Pour des raisons qui lui échappaient à elle-même, elle rougit.

— Je vous en prie, dit-elle en reprenant son sérieux, comprenez-moi bien. Je ne pense pas aux choses extérieures. Je pense à l'homme lui-même, à l'homme qui veut épouser Nancy.

Il y eut un silence. Etrangement touché par la sympathie qu'il croyait discerner dans ses paroles, et bien qu'il lui en coûtât, éprouva la tentation de lui parler de quelques-unes au moins de ces choses extérieures auxquelles elle avait fait allusion.

Il avait remarqué que, dès le début, elle s'était méprise sur son compte. Avec son absence de prétentions et la négligence de sa mise, c'était un cas dans lequel il se mettait souvent, et il en ressentait plus d'amusement que de contrariété. Il détestait la pose et l'avait toujours détestée. Il dédaignait l'élégance moderne, les restaurants chics, les hôtels de luxe, l'agitation de la vie mondaine. C'est ainsi qu'il avait fait le voyage d'Europe sur un bateau d'émigrants, qu'il parcourait le continent comme un petit touriste modeste, qu'il descendait dans des auberges médiocres, qu'il voyageait en troisième classe pour le plaisir de fréquenter des gens simples et qu'il se contentait le plus souvent, pour son déjeuner, d'un sandwich et d'un verre de vin.

Peut-être avait-il hérité cette sobriété de ses ascendants et en particulier de sa mère, une femme de Vermont, du nom de Suzanne Emmet, qui alliait à une grande douceur un sens inflexible du devoir. Son père, Seth Madden, qui était originaire de Virginie, avait aussi toute l'amabilité des gens du Sud des Etats-Unis, mais non leur indolence. C'était un petit homme frêle, osseux et barbu, avec des yeux enfoncés dans l'orbite et un humour de pince-sans-rire. Il s'était fixé à Cleveland et, en boutiquier laborieux, il s'était mis à fabriquer une colle spéciale pour laquelle il avait pris un brevet, et qu'il avait dénommée *Fixfast*. Sa modeste usine n'avait jamais marché bien fort, mais, après sa mort en 1917, alors que Chris se battait sur le front d'Europe, ce fut la dégringolade et le gâchis. Lorsque le jeune Madden, après son retour, reprit la direction de l'affaire, il eut beaucoup de peine à s'y retrouver. Cependant, il était décidé à la remonter et à la développer, et il se jeta à corps perdu dans le travail.

Il y avait de cela quinze ans, et ceux qui avaient alors vu la maison ne l'auraient pas reconnue. Madden ne faisait ni bruit, ni phrases, mais sous ses attitudes tranquilles se dissimulait une énergie méthodique et réfléchie. Il lança sur le marché une nouvelle colle, de couleur rouge cerise, et qui séchait très vite. Son commerce s'élargit progressivement. Avec beaucoup de prudence, il commença par racheter les petites fabriques de colles de la région, ainsi que leurs brevets, et par fermer les ateliers qui travaillaient selon des méthodes surannées ; puis il concentra sa fabrication à Cleveland. Son capital doubla, quadrupla, se multiplia, et se chiffra finalement par millions. Madden était plus riche qu'il ne l'avait jamais rêvé au temps de ses imaginations enfantines. A vrai dire, il se souciait peu de l'argent, sauf lorsqu'il s'agissait de gâter sa vieille mère qu'il aimait tendrement. En 1929, il lui avait acheté à Graysville, dans l'Etat de Vermont, car elle était attachée à son pays natal, une confortable petite villa en style colonial.

Président des *Fabriques de colle réunies*, Madden était l'une des personnalités les plus connues de Cleveland. Mais il avait conservé sa simplicité d'allures et s'exprimait par phrases brèves, avec une tranquille modestie. Il avait maintenant trente-cinq ans, et il avait travaillé cinq années comme un forçat. Ayant atteint le but qu'il s'était fixé, il s'était dit que le moment était arrivé de s'arrêter un peu. Le printemps précédent, il avait donc fermé son bureau pour prendre des vacances en Europe.

Ces images du passé lui revenaient à l'esprit tandis qu'il roulait en auto aux côtés de Catherine, et il était harcelé par la tentation de les faire revivre pour elle.

Mais il ne pouvait se décider, et il hésitait encore lorsqu'ils débouchèrent devant Beechwood, ainsi que la vieille Mrs. Lorimer avait baptisé sa demeure. Il était presque cinq heures, et la façade de la maisonnette, joliment pomponnée, s'estompait déjà dans les ombres du soir. Madden gara la voiture, prit son sac, les paquets de Catherine et suivit la jeune femme le long de l'étroit sentier qui conduisait à la porte d'entrée. Ils pénétrèrent dans le salon où Mrs. Lorimer, près de la cheminée, se balançait impatiemment dans un fauteuil à bascule.

— Que vous vous faites donc attendre ! s'écria-t-elle avec énervement et sans même songer à saluer les arrivants. Encore une minute et le thé était imbuvable.

C'était une petite personne de soixante-dix ans, rebondie et courte sur jambes, dont les yeux clignaient sans cesse comme ceux des oiseaux, et qui secouait la tête d'une façon agressive. Elle était vêtue de soie noire, car elle n'avait plus quitté le deuil depuis la mort de son mari, survenue neuf ans auparavant. Sur ses cheveux, où l'on aurait vainement cherché des fils gris, elle portait un petit bonnet de dentelle blanche ; et cette coiffure, jointe à son âge, à toute son apparence — et particulièrement à ses petites bajoues — lui conférait une curieuse ressemblance avec la vieille reine Victoria. Ressemblance dont elle était parfaitement consciente et dont, en son for intérieur, elle n'était pas peu fière.

Pour l'instant, il est vrai, elle n'avait rien d'une « gracieuse Majesté » et semblait animée, au contraire, d'intentions franchement belliqueuses. Sans se soucier beaucoup de Madden, qu'elle avait simplement gratifié en passant d'un hochement de tête, elle soumit sa fille à un bombardement de questions relatives aux petites commissions dont elle l'avait chargée, et à la santé de Nancy. Puis, lorsque Catherine eut enfin satisfait sa curiosité, elle se leva, et passa tout droit dans la salle à manger.

La table était couverte de mets abondants et imprévus. Ce n'était ni un déjeuner, ni un goûter, ni un dîner, mais une bizarre combinaison des trois. Il y avait du pain blanc et du pain noir, grillé et en tartines, deux sortes de gâteaux, des tranches de fromage garni de céleri, et des biscuits dans un plat d'argent. Au centre, sous le lustre, un pudding à la crème fouettée voisinait avec un compotier de pruneaux cuits. Peggy, la petite servante, apporta ensuite un imposant pâté de poisson tout fumant, et, sur un vaste plateau, apparut enfin une majestueuse théière.

La vieille dame versa le thé et servit le pâté. Elle s'assura adroitement le meilleur morceau, le goûta, pencha la tête d'un air critique, et donna à entendre par une légère grimace qu'il était à son goût. Alors seulement, elle prit le temps de considérer Madden. Bien que tardif, l'examen s'avéra fort sévère. Sa conclusion fut plus sévère encore.

— Ainsi, vous voulez épouser Nancy ? Je puis seulement vous dire, jeune homme, que la noix sera dure à croquer !

— Nancy et moi, répondit-il d'un ton égal, nous nous accorderons toujours, Madame Lorimer.

— Peut-être, déclara la vieille dame avec hauteur. Mais il vous faudra du temps et de la peine pour y arriver. Et que Dieu vous garde, jeune homme, si vous ne réussissez pas !

Ce fut là le début de toute une série de remarques, de questions, de proverbes et de citations bibliques que la vieille dame jeta à la tête de Madden. Par la rigueur toute puritaine qu'elle tenait de son éducation, et grâce à un égoïsme profondément enraciné, elle était redoutable. Mais, stimulée par plusieurs tasses d'un thé très fort et par des considérations de haute morale, elle paraissait, ce soir-là, dans une forme écrasante.

Catherine connaissait sa mère, et avait appris à supporter ses pires sautes d'humeur. Tout en avalant avec peine le terrible pâté de poisson, qu'elle détestait depuis sa tendre enfance, elle observait Madden et la façon dont il affrontait le feu roulant de sa mère. Malgré elle, elle admira son esprit et sa bonne contenance. Naturellement, il jouait la comédie, car, avec le tour impossible que la conversation avait prise, il devait se sentir comme un poisson échoué sur la table d'une grève. Cependant, il écoutait avec intérêt ce qui se disait, et il mangeait de bon appétit.

Peu à peu, et comme on en était aux pruneaux, Catherine découvrit que Madden, qu'il s'y fût appliqué ou non, était en train de faire la conquête de sa mère. A leur retour au salon, où flambait un bon feu qui projetait une chaude clarté sur la peau d'ours étendue devant la cheminée, sur la garniture de style Victoria, les pièces de porcelaine et les bibelots qui en décoraient la tablette, Mrs. Lorimer poussa un soupir de satisfaction.

[*Lire la suite page* 28]

"L'argent $ est le nerf de la guerre . . ."

Cicéron (60 av. J.-C.)

$ L'argent a presque toujours décidé des guerres que le monde a subies.

$ L'argent achète les uniformes des combattants, les canons, les obus et les tanks dont ils se servent.

$ L'argent permet de construire les navires et les avions qui transportent nos soldats et leurs fourniments.

$ L'argent procure les fournitures médicales qui sauvent des vies humaines.

et

$ l'argent est aussi important à l'arrière qu'au front. Car, si l'argent est le nerf de la guerre, il est aussi une garantie de sécurité pour les années de transition et de paix qui suivront la guerre.

$ L'argent que vous engagerez dans les Obligations du 8e Emprunt contribuera à la Victoire . . . il hâtera le retour de nos combattants et augmentera votre réserve contre l'insécurité.

FAITES LE MEILLEUR PLACEMENT

ACHETEZ DES

OBLIGATIONS de la VICTOIRE

. . . plus que jamais

GRACIEUSETÉ DE
Bright's Wines
LIMITED



UNE DÉBUTANTE WOODBURY

Epouse un Diplomate

LE MONDE CHIC INTERNATIONAL vient au mariage d'une Débutante d'Ottawa — Débutante Woodbury, naturellement ! L'adorable Mary Elizabeth Graham de « Greenacres », Aylmer. L'heureux époux est Gustave Eduardo Lequizamon, Chancelier à l'Ambassade d'Argentine.



Pris pendant la lune de miel à Victoria, C.-B. La fine Elizabeth admirant l'apparat des dahlias . . . Eduardo s'extasiant sur le teint de pétale de fleur de *sa* Débutante Woodbury !



"Pour conserver la douceur et l'éclat de mon teint", dit-elle, "je fais un Cocktail Woodbury journalier. Un riche savonnage de mousse Woodbury. Rinçage chaud, puis froid."



Uniquement pour la peau ! Le Savon Woodbury vient seulement en pains et contient un ingrédient spécial pour sa douceur. Essayez-le ; appréciez un teint lisse, plus doux-au-toucher.

SECONDEZ VOTRE GUERRIER—ACHETEZ CERTIFICATS D'EPARGNES ET TIMBRES DE GUERRE

★ FABRICATION CANADIENNE

LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 26]

— Prenez place sur ce siège, monsieur Madden, dit-elle. Vous verrez qu'il est très confortable. Il appartenait à mon cher mari et je ne permets pas à chacun de s'y asseoir. Vous pourrez suivre notre jeu de patience, à Catherine et à moi.

Le jeu de patience à deux auquel elle pensait, et qui constituait une surprenante infraction à ses principes puritains, était, avec la radio dont elle raffolait, sa principale passion. A chaque *week-end*, elle obligeait impitoyablement Catherine à lui servir de partenaire. Madden jeta un regard interrogateur à Catherine et sans aucun doute lut-il dans son visage, car il prit un ton suppliant.

— Votre fille, dit-il, paraît un peu fatiguée. Que penseriez-vous d'une partie avec moi ?

— Mon Dieu ! Catherine est toujours fatiguée quand il s'agit de faire plaisir à sa vieille mère.

— Mais non. C'est moi qui ai grande envie de jouer, répliqua Madden, et soyez convaincue que je ne suis pas un adversaire négligeable.

— Vraiment, s'écria Mrs. Lorimer en se préparant au combat ? Pas un adversaire négligeable ? Très bien. Nous allons voir.

Elle regarda la pendule.

— Nous avons une bonne demi-heure. A huit heures, il y a une belle émission, *La Perle Noire*. Il faut que nous l'écoutions.

Ils s'assirent près du feu devant la table recouverte d'un tapis vert pendant que Catherine, heureuse d'avoir échappé à la corvée, s'installait sur le divan et suivait le jeu avec une attention croissante. Elle savait, par une longue expérience que si Madden ne cédait pas sur toute la ligne, il y aurait discussion et dispute.

Mrs. Lorimer partit bien. Elle eut la main, et tira de bonnes cartes. Les lunettes sur le nez, et gardant à sa portée les fameuses amandes pralinées, elle se renversa sur le dossier de son fauteuil d'un air satisfait. Elle avait de la chance et menait le jeu. Mais, au bout d'un moment, Madden, qui se tenait sur ses gardes, le mena à son tour.

Comme Catherine l'avait prévu, sa mère se mit à tricher. La vieille dame avait un vilain défaut : elle ne pouvait pas supporter de perdre. Cela, jamais ! Quoiqu'il advînt, et à tout prix, elle voulait gagner. Qu'elle s'en fît ou non un cas de conscience, peu importait. Plutôt que de supporter la honte d'une défaite, la vieille dame se résignait à tromper son prochain, et cela sans ménagement aucun.

Naturellement, Madden s'en aperçut tout de suite. Catherine, dont les yeux sombres demeuraient fixés sur les joueurs, s'attendait à voir la coupable démasquée. S'il protestait, ce serait une scène ; s'il ne disait rien, c'est qu'il manquait totalement d'énergie. Mais Madden adopta une autre tactique. Le plus sérieusement du monde, il se mit à aider la vieille dame dans ses tricheries, d'abord discrètement, puis avec toujours plus d'ostentation. Au lieu de la mauvaise carte à laquelle elle avait droit, il lui en passait une bonne, et s'obstinait à ne pas profiter de ses propres chances. De plus en plus, il entrait ainsi dans ses ruses. D'abord Mrs. Lorimer pouffa de rire avec un air d'intime contentement et accepta les cadeaux qu'il lui faisait ; puis, peu à peu, son expression changea. Elle lui jeta un ou deux regards méfiants, et enfin, après une série de coups heureux, elle s'arrêta, hésita et rougit.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, demanda-t-elle avec emportement ?

— Je vous admire, Madame Lorimer, dit Madden gravement. J'ai couru le monde entier, et je n'ai jamais rencontré joueur qui vous vaille !

— Que dites-vous, s'écria-t-elle ?

— Non vraiment, chère Madame.

Sa voix prenait ces inflexions traînantes qui sont propres aux gens du sud des Etats-Unis.

— Vous êtes le plus grand champion aux cartes auquel je me sois jamais frotté !

Jamais peut-être cette petite chambre ennuyeuse n'avait retenti de pareils éclats de rire. Enfin la vieille dame retrouva sa dignité.

— Ciel ! s'exclama-t-elle, en essuyant ses larmes, nous avons failli laisser passer l'émission !

Avec une prestesse dont on ne l'aurait pas crue capable, elle se précipita vers l'appareil de radio et le mit en marche.

Un instant, le haut-parleur fit entendre des grognements confus, puis il retrouva sa voix. La pièce avait effectivement commencé. C'était une jeune fille qui parlait.

Madden considéra fixement Catherine, et vit qu'elle le regardait également. Les yeux de la vieille dame s'ouvrirent aussi tout grands et errèrent de l'un à l'autre. La jeune fille parlait toujours.

— C'est impossible ! dit Madden.

Non, ce n'était pas possible. Nancy était au lit avec de la fièvre, elle n'avait averti de rien. Nancy était malade et hors d'état de se lever.

— Que se passe-t-il, s'écria la vieille dame au comble de l'ahurissement ?

— Ce doit être une erreur, dit Catherine, consternée et perplexe.

Mais ce n'était pas une erreur. La voix qui leur parvenait, claire et nette, à travers l'espace, était bien celle de Nancy.

CHAPITRE III

NANCY était restée couchée toute la journée. La tête lui faisait mal et elle se sentait les membres lourds. Mais elle détestait demeurer au lit, et elle était de plus en plus agitée. Ce n'était pas qu'elle se fît beaucoup de souci pour la *Nuit de lune en Arcadie* . . . L'étude en était déjà très avancée, et aucune répétition n'était prévue pendant ce *week-end* ; mais ce contre-temps imprévu qui était venu troubler la minutieuse ordonnance de sa petite vie la mettait de mauvaise humeur. Quand tout ne marchait pas selon ses désirs, il lui arrivait d'avoir des déchaînements d'égoïsme qui la rendaient insupportable. Bien que Catherine se refusât à le reconnaître, elle l'avait un peu gâtée à force de gentillesses. Pour excuser sa nièce, elle se disait qu'elle n'était qu'une enfant. Et Nancy considérait un peu que tout ce qu'on faisait pour elle lui était dû.

Ce jour-là, par exemple, Catherine n'eût pas admis qu'on pût reprocher à la jeune fille de manquer de docilité. Elle avait sagement pris sa médecine toutes les quatres heures, et avait absorbé sans protester les boissons chaudes que sa femme de ménage, Mrs. Baxter, lui apportait toutes fumantes. Dans la matinée, elle s'était installée dans ses oreillers pour écrire quelques lettres qui attendaient depuis longtemps. Ce devoir rempli, elle avait passé une heure confortable à rêver de Madden. Puis elle avait pris un livre qu'elle s'efforçait de lire.

On aurait pu supposer qu'une malade aussi capricieuse aurait cherché refuge dans un roman policier ou dans une petite histoire d'amour. Mais

le volume sur lequel elle était tombée appartenait à une tout autre catégorie. C'était le Théâtre de Shakespeare. La bibliothèque, qui était bien garnie, contenait du reste presqu'exclusivement des ouvrages de théâtre et surtout des classiques : Molière, Ibsen, Sheridan, Shaw, tous y avaient leur place. Dans le nombre figuraient également les biographies d'acteurs célèbres. Une bibliothèque bien surprenante pour une jeune artiste apparemment frivole.

L'arrangement de la chambre de Nancy avait également de quoi étonner. Rien du bric-à-brac qu'on aurait pu s'attendre à découvrir chez elle. Ni coffret exotique pour cacher l'appareil du téléphone, ni poupées excentriques. La pièce était austère et nue, et l'ordre minutieux qui y régnait faisait songer à une cellule de couvent. Sur la commode, deux photographies seulement, celle de Madden et celle de Catherine. Aux parois simplement badigeonnées en blanc, un seul tableau : un grand et beau dessin de la Duse. Ce portrait de l'une des plus grandes actrices de tous les temps éclairait le mystère de cette chambre, et le mystère beaucoup plus grand encore de la personnalité de Nancy.

Jusqu'au plus profond d'elle-même, elle était éprise de théâtre. Ce n'était pas l'élan irréfléchi qui pousse habituellement les femmes sur les planches, mais un ardent et profond besoin de s'exprimer par la création de belles images pleines de passion et de vie. D'où ce besoin lui était venu, il eût été difficile de le discerner. Sans doute existait-il déjà à l'état latent chez son père, qui était de nature expansive. En tout cas, il s'était manifesté chez elle dès la plus tendre enfance. A son vif chagrin, elle n'avait pas pu lui donner libre cours. Seules, quelques-unes de ses amies les plus intimes avaient pu mesurer la sincérité de son ambition et de son amour pour la scène, mais elles n'avaient pas cru qu'elle parviendrait jamais à s'imposer. Les êtres qui lui tenaient le plus à cœur, Catherine et maintenant Madden, avaient plutôt tendance à sourire de sa ferveur. Ils ne pouvaient ou ne voulaient la prendre au sérieux. Dans un certain sens, Nancy en était elle-même responsable. Elle était encore vraiment très jeune et avait toutes les hésitations et les maladresses d'une très jeune fille. Ses sautes d'humeur, qui trahissaient une grande vivacité et une nature fantasque, pouvaient faire douter de la constance de ses aspirations. Souvent, elle manifestait de l'étourderie et, en société, elle usait de ce ton facile et libre qui passe pour élégant. Somme toute, c'était une créature plutôt compliquée. Tour à tour exaltée et déprimée, elle oscillait sans cesse d'un extrême à l'autre et il était bien difficile de prévoir la voie qu'elle prendrait, le jour où elle aurait enfin trouvé son équilibre.

Cette description de son caractère, si elle était venue à ses oreilles, lui eût fait pousser de hauts cris. Au fond, elle était sérieuse et sensible, et personne n'avait jamais songé à l'éclairer sur elle-même. Il y avait peu de chances aussi, ce jour-là, qu'elle procédât à un examen de conscience. Elle était par trop prise par son cher Shakespeare et, malgré sa migraine, elle s'était plongée dans l'étude du *Roi Lear*. Elle se vit d'abord dans le rôle de Goneril, puis dans celui de Regan, et enfin dans celui de la douce Cordelia.

Lorsqu'elle eut terminé sa lecture, elle laissa échapper son livre. Elle se sentait mal en point. Le temps s'écoulait et, insensiblement, le soir tombait. La femme de ménage prit congé, mais promit de repasser à neuf heures pour voir si tout allait bien. Nancy se mit à rêver, et l'image de Madden était celle qui revenait le plus souvent dans ses pensées. Elle comparait les heures grises qu'elle était en train de vivre à l'avenir de bonheur qui l'attendait.

Soudain, la grêle sonnerie du téléphone interrompit ses songeries. Elle prit l'écouteur, et reconnut la voix de John Harris avant même qu'il se fût nommé (elle avait le don de reconnaître les voix). Harris parut soulagé d'avoir pu l'atteindre.

— C'est toi, Nancy, s'écria-t-il avec un soupir de joie ? Je remercie le Créateur de te trouver. Oui, je suis à la radio et même dans un vilain pétrin. Tu sais que nous donnons ce soir *La Perle Noire* ? C'est une émission assez importante, qui passe à huit heures du soir. Or, tu m'entends, Nancy, Sylvia Burke me fait faux-bond. Elle est malade. Tu te rends compte ! La vedette ! Et nous commençons dans quatre heures ! Il faut que tu m'aides, Nancy, il faut que tu prennes le rôle. Sois gentille et viens tout de suite ! Nous pouvons encore vite parcourir le manuscrit ensemble.

— Mais John ! protesta Nancy, je ne sais vraiment pas si je puis venir.

— Tu perds la tête ? Comprends-tu ce que cela signifie pour toi ? Remplacer Sylvia Burke ! Avec quelques millions d'auditeurs pour t'entendre !

Perplexe, Nancy passa sa main sur ses tempes brûlantes. Harris avait parfaitement raison. Sylvia Burke était probablement la comédienne la plus célèbre du moment. Il y avait là une occasion unique de se pousser, de se faire connaître des innombrables amateurs qui seraient ce soir à l'écoute.

— Qu'a donc Sylvia, demanda-t-elle toujours plus perplexe ?

— Refroidissement, s'exclama Harris. Trente-huit de fièvre. Interdiction absolue de se lever.

A tout autre instant, Nancy aurait ri.

— Le rôle ne te fait pourtant pas peur, insista Harris ? Nous n'avons qu'à lire le manuscrit ensemble.

— Non, non, ce n'est pas ça, répliqua Nancy.

Saisissant le thermomètre qu'elle avait à portée de la main, elle ajouta :

— Reste une minute à l'appareil.

Elle mit le thermomètre dans sa bouche. Soixante secondes d'attente énervante. Puis elle regarda. Le mercure marquait trente-neuf. Son cœur se serra. Impossible d'accepter ; sortir eût été une pure folie.

— Voyons, qu'est-ce qui se passe, demanda Harris sur un ton d'agacement ? Est-ce que tu vas me faire droguer ici toute la nuit ? Qu'as-tu donc, Nancy ? J'avais toujours cru que tu avais la tête solidement vissée sur les épaules. Viens-tu ou ne viens-tu pas ?

Les lèvres de Nancy s'entrouvrirent pour dire non, lorsque par une sorte d'inspiration son regard se tourna vers le portrait de la Duse. La grande artiste à laquelle allait toute sa ferveur et qu'elle s'était donnée comme modèle avait préféré jouer malgré des névralgies, qui la rendaient à moitié folle, plutôt que de manquer au public. Nancy sentit sa gorge qui se serrait.

— Naturellement que je viens, John !

Elle avait l'impression que c'était une autre qui parlait.

— Je ne me sens pas tout à fait d'aplomb, mais dans une demi-heure, je serai là.

Elle coupa court à toute effusion de joie en raccrochant l'écouteur. Ce qu'elle faisait était complètement fou. En sortant ce soir, elle risquait sa vie. Catherine lui en voudrait terriblement ; et Chris... Ne lui avait-elle pas dit qu'elle se sentait trop peu bien pour l'accompagner à Wimbledon ? La peur la saisit, mais elle se maîtrisa. Chris l'aimait ; il ne lui garderait pas rancune et il la comprendrait.

Rassemblant toute son énergie, elle se leva. Elle tremblait de tout son corps et il lui fallut faire un très grand effort

LANA TURNER, VEDETTE DE "KEEP YOUR POWDER DRY" (M.G.M.)

Autre Vedette de Hollywood ...au Teint Enchanteur Woodbury



Irrésistible Lana ! Irrésistible *vous* . . . si vous avivez la beauté de votre teint par la Crème Intégrale Woodbury. Elle fait *tout* ce que font la crème ordinaire et la crème à nettoyer . . . et tellement *plus* encore !

Crème unique qui sous vos yeux nettoie, adoucit, lisse magiquement ! Servez-vous-en comme *crème de nuit* et comme *base de poudre*. Seule Woodbury contient "Stericin" qui purifie la crème en pot et aide à protéger contre le contact de germes enlaidissants.

Essayez-la aujourd'hui ! Et vous l'entendrez murmurer : "Irrésistible Vous ! " 50¢ et 25¢.



La Crème Intégrale Woodbury

...vous suffit

(FABRICATION CANADIENNE)

Bébé EXIGE UN SAVON DOUX



"BABY'S OWN est le seul savon qui puisse convenir à l'épiderme délicat du bébé—le seul savon qui contienne les ingrédients les plus purs et les plus doux. Baby's Own est un savon renommé. Il est doux, mousseux et contient aussi de la lanoline."

Le savon Baby's Own est garanti par 75 années de recherches scientifiques. Le contrôle rigoureux du laboratoire lui conserve sa pureté et sa douceur.

Voilà pourquoi les mamans prudentes emploient le savon Baby's Own . . . et que médecins et gardes-malades le recommandent depuis plus de 75 ans.



(CONTIENT DE LA LANOLINE)

Baby's Own

SAVON · HUILE · TALC

The J. B. WILLIAMS CO., (CANADA) Limited

pour s'habiller. Elle choisit les vêtements les plus chauds qu'elle possédât, enfila son manteau de fourrure, et se noua encore une écharpe autour du cou.

Puis elle avala une bonne gorgée de sa médecine et téléphona pour un taxi. Jetant enfin un dernier regard dans le miroir, elle secoua lentement la tête, fit une petite mimique mélodramatique, et éteignit la lumière.

CHAPITRE IV

POUR RESTER dans la tradition, l'auteur aurait dû introduire ici une scène sensationnelle, dont l'effet eût été irrésistible.

Au grand effroi de millions d'auditeurs, Nancy serait tombée sans connaissance devant le microphone et aurait été transportée chez elle sous une tempête de neige ; à la suite de quoi elle aurait contracté une double pneumonie et serait morte, avec accompagnement de violons, dans l'espace de vingt-quatre heures.

En fait, malgré le peu de temps dont elle disposait pour étudier son rôle, et malgré sa migraine, Nancy se tira très brillamment d'affaire. En rentrant à son domicile, elle pensait à Beechwood, et s'attendait à subir une grêle de reproches. Madden était alors déjà en route pour la rejoindre.

Le lendemain matin, la vie reprit son cours régulier. Non seulement Nancy échappa au tragique destin que nous venons d'évoquer, mais elle se sentait beaucoup mieux. Sa température était de nouveau normale, et, le lundi, elle était en état de reprendre les répétitions de *Nuit de lune en Arcadie*.

Entre temps, Catherine, elle aussi, était retournée à son travail. Assise dans son bureau, et la tête entre les mains, elle contemplait d'un air soucieux la miniature de Holbein qui reposait dans un écrin de velours vert, M. Sugden, l'un des directeurs de la galerie Vernon, avait tenu à la lui apporter lui-même. Le regard de Catherine, à la fois scrutateur et grave, s'attardait longuement sur le petit portrait.

C'était un chef-d'œuvre de délicatesse, et il en émanait une impression de subtile mélancolie. Lucie de Quercy se tenait debout à côté d'une table à deux plateaux, dont l'un, celui de dessus, était couvert d'un tapis de brocart rouge, tandis que celui de dessous supportait une mandoline et quelques livres. Elle était vêtue d'une robe d'un brun marron, rehaussée d'hermine ; et sa main, négligemment posée sur le brocart, tenait un bouquet d'œillets. Elle était très belle, d'une beauté pâle, frêle et pensive, d'où se dégageait un charme étrange, presque énigmatique. Ses yeux surtout, d'un brun foncé et profond, exprimaient une compréhension infinie. Elle semblait fixer Catherine avec l'insistance d'une personne vivante. Il y avait quelque chose de si intime et de si éloquent dans son regard que Catherine avait l'impression d'y lire une confidence qui, depuis des siècles, lui était spécialement destinée, et qui l'entraînait dans un lointain passé. Et elle se surprit en train de répondre au regard de Lucie de Quercy, comme si elle s'abandonnait à l'influence de cette femme, si mystérieusement belle dans sa songerie.

L'histoire de cette dame aux œillets, inséparable de la miniature et basée sur des données historiques, Catherine la connaissait bien. La jeune Française était venue à la cour d'Henri VIII avec son père, le comte de Quercy, pour s'initier à la vie mondaine, mais surtout pour faire faire son portrait par Holbein. Après de nombreux et graves ennuis d'argent, l'artiste avait depuis peu quitté la Suisse pour aller s'établir à Londres. A Paris, Lucie avait laissé son fiancé, Pierre de Noailles. Elle n'était pas liée à lui par un sentiment superficiel, mais par un amour brûlant, sincère et pur. Le portrait fut exécuté (il figure aujourd'hui à la Galerie royale de La Haye), et Lucie pria le maître d'en faire une copie en miniature pour son fiancé. Holbein acquiesça, et la miniature fut plus parfaite encore que le tableau. Au printemps de la même année, Lucie la rapporta à Paris, mais, à son arrivée, elle apprit que deux jours auparavant Noailles avait été tué en duel. La miniature lui resta, tragique témoignage de son incurable chagrin. Elle ne se maria jamais. Le cœur brisé, elle supporta son destin. Se consacrant aux œuvres de charité, elle mourut dans un couvent, à l'âge de trente-sept ans.

Un bruit, à la porte, rappela Catherine à la réalité. Un instant encore, elle demeura immobile ; puis, d'une voix légèrement frémissante :

— Entrez, dit-elle.

C'était son fondé de pouvoirs, M. Walters. Il s'arrêta près de la table, un long paquet brun à la main, et regarda gravement la miniature par dessus l'épaule de Catherine.

— Très beau, miss Lorimer, murmura-t-il d'un ton bas et déférent, vraiment très beau !

M. Walters était toujours extrêmement digne et respectueux. C'était un vieux monsieur d'aspect paternel et très soigné. Avec son haut col empesé et sa mise quasi sacerdotale, il faisait penser à un dignitaire ecclésiastique. Sa démarche aussi était d'église et, à chaque pas, son pied avait l'air de caresser le tapis. Depuis de longues années déjà, il était employé chez Catherine, et elle connaissait par cœur toutes ses petites faiblesses ; les principales étaient une passion excessive pour le thé très fort et sa dévotion à l'art gothique. Il était si imperturbablement ancré dans ses habitudes qu'il incarnait, à lui seul, une véritable institution ; et son amour pour la profession d'antiquaire, sentiment qui le mettait en perpétuel conflit avec les marchands dont la brutalité l'exaspérait, était réellement touchant. Il arrivait parfois que, par taquinerie, Catherine le bousculât en l'interpellant du haut de l'escalier, « Vite, vite, M. Walters ! » mais au fond, elle le tenait en très haute estime.

— Un petit chef-d'œuvre, poursuivit M. Walters avec admiration. Il est remarquable que tous ces détails ne nuisent en rien à l'impression d'ensemble.

— Remarquable, en effet, dit Catherine avec une sèche approbation, comme si elle devait faire un effort pour parler.

— Et si caractéristique de ce pauvre Holbein. Vous trouvez peut-être drôle que je l'appelle « pauvre ». Mais je pense toujours avec sympathie à la terrible maladie dont il est mort. Il n'était âgé que de quarante-six ans. Il avait connu de mauvais moments à Bâle, et perdu par surcroît tout son argent. Pourtant il a dû ressentir une grande joie à peindre cette miniature. Quelle femme ravissante ! Savez-vous aussi, miss Lorimer, — pardonnez-moi cette observation — qu'elle vous ressemble ?

— Vous plaisantez !

— Certainement, elle vous ressemble, miss Lorimer. La ressemblance est même frappante. Ces yeux-là, ce sont exactement les vôtres.

Il fit une pause.

— Je suppose que vous connaissez son histoire . . .

— Bien sûr, répliqua froidement Catherine. Chaque marchand d'antiquités la connaît, et nous n'allons pas la ressasser. Pauvre créature !

Il parut surpris du ton de la réponse.

— Soit, soit ! miss Lorimer. Je me disais simplement, en moi-même, que cette histoire pouvait vous intéresser.

Catherine se détourna avec un sourire forcé.

— Ce qui m'intéresserait plus encore, ce serait de vendre la miniature. Nous avons besoin d'argent, M. Walters ; vous le savez. Où en sommes-nous avec Lady Ansen ?

Walters hésita.

— Lady Ansen a téléphoné ce matin.

Sa voix prit une intonation soucieuse.

— Elle a décidé de ne pas entreprendre la restauration envisagée.

— Comment ! s'écria Catherine d'un air contrarié. Vendredi encore, elle nous annonçait qu'elle allait commencer !

— Je sais, miss Lorimer, dit Walters en baissant la tête. Mais elle a changé d'avis. Elle dit que les temps sont trop durs.

— Durs ! répéta Catherine avec amertume.

Elle se contint. Il lui arrivait à l'occasion de céder à l'énervement, mais à quoi bon s'abandonner . . .

— Je regrette beaucoup, reprit Walters. J'ai tout fait pour essayer de la convaincre.

— Je sais, je sais. Evidemment, ce n'est pas votre faute. Je ne vous blâme pas. Et Lady Ansen a tout à fait raison. Les temps sont vraiment difficiles. Pour tout le monde, et pour nous aussi, ajouta-t-elle en soupirant.

Ses yeux se fixèrent de nouveau sur la miniature.

— Il nous faut vendre ce Holbein aux meilleures conditions possibles, et vite !

— Vous pensez à M. Brandt, de New-York, n'est-ce pas ?

— Oui, à M. Brandt. Il peut l'utiliser pour son exposition, j'en suis certaine. S'il n'était pas parti pour l'Argentine, il n'aurait sûrement pas manqué cette vente. Il serait sans aucun doute monté à vingt mille livres, monsieur Walters. Et c'est le prix qu'il doit m'en donner.

— D'accord, miss Lorimer.

Sa voix baissa.

— Vous avez eu l'occasion de faire une très bonne affaire avec lui, l'autre fois, Il a un goût excellent et une énorme fortune.

— Une énorme fortune ? Dieu sait ! répliqua Catherine, d'un air abattu.

— Vous ferez vous-même la traversée, miss Lorimer ?

— Oui. Informez-vous des départs pour le début du mois prochain. Je crois que le *Pindaric* doit partir vers le sept ; c'est un bon bateau. Et surtout, j'aurai une cabine à très bon compte.

Walters gardait les yeux fixés sur le sol.

— Est-ce que ça va donc si mal, miss Lorimer ? Je pensais . . . bien sûr, je suis au courant . . . Mais pas à ce point ?

Il se tut et poursuivit en élevant la voix dans un petit crescendo dramatique :

— Si je puis faire quelque chose, miss Lorimer, vous aider n'importe comment . . .

La figure de Catherine s'éclaira. Elle sourit d'un sourire gracieux et sincère.

— Ce serait complet, Walters ! Le vieux serviteur à cheveux blancs sacrifiant les économies de toute une existence pour sauver son maître de la faillite ! Non, nous en sommes toujours tirés, et nous nous en tirerons aussi cette fois encore. Et maintenant, ne restez pas planté devant moi avec des yeux tout ronds, comme si l'huissier attendait déjà derrière la porte. Allons, au travail !

— Certainement, miss Lorimer, balbutia-t-il en se retirant.

Sur le seuil, il se souvint du paquet qu'il tenait à la main.

— Ah ! . . . j'avais presque oublié. Voici, miss Lorimer, ce qu'on a apporté pour vous.

[*Lire la suite page* 32]

L'Action Laxative Seule ne Suffit Pas!



Sal Hepatica aide aussi à combattre l'excès d'acidité gastrique...

Voilà pourquoi il soulage si rapidement les effets de la constipation.

Les rhumes, les maux de tête et la lassitude disparaissent plus rapidement si vous employez Sal Hepatica.

Pourquoi Sal Hepatica est un laxatif efficace :

1. Il agit rapidement, ordinairement en moins d'une heure.
2. Il n'entraîne pas de coliques ou d'effets désagréables.
3. Il agit doucement et intégralement en attirant dans les voies intestinales la quantité voulue de liquide.
4. Il aide à combattre l'excès d'acidité gastrique.
5. Agréable et facile à prendre, il est d'emploi économique.



Grâce à son action rapide, douce et intégrale, Sal Hepatica —

1. Dégage les voies intestinales.

2. Aide à combattre l'excès d'acidité gastrique.

Les malaises ordinaires qui minent votre énergie et diminuent votre rendement sont très souvent attribuables à deux conditions : la constipation et l'excès d'acidité gastrique. Et, avant de pouvoir vous remettre d'aplomb, il vous faut les combattre toutes les *deux*.

Voilà pourquoi Sal Hepatica est si efficace : il les combat toutes deux simultanément. Rapidement (généralement en moins d'une heure), l'action laxative de Sal Hepatica dégage doucement les voies intestinales sans entraîner de coliques ou effets désagréables. En même temps, sa *double* action aide à combattre l'excès d'acidité gastrique.

La prochaine fois que vous vous lèverez mal-entrain, déprimé ou que vous sentirez l'approche d'un rhume, prenez 2 cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau. Vous constaterez que Sal Hepatica vous remet sur pieds plus rapidement parce qu'il s'attaque aux deux conditions qui minent votre énergie naturelle.

Procurez-vous aujourd'hui, chez votre pharmacien, une bouteille économique de Sal Hepatica.

Quand vous éprouvez le besoin d'un laxatif, le cas est urgent : prenez le rapide Sal Hepatica.

Sal Hepatica

Un produit Bristol-Myers — Fabriqué au Canada.

FAUSSES DENTS?



EVITEZ CE RISQUE DE L'HALEINE DE DENTIER

Attention Grand-père ! Vous gênez Nicole. Serait-ce... votre Haleine de Dentier ? Gare à cela ! No brossez pas à l'aide de nettoyeurs ordinaires qui égratignent les dentiers. Ces égratignures permettent aux particules de nourriture et au tartre de mieux s'accumuler, d'adhérer plus fermement et de causer ainsi la gênante Haleine de Dentier.



De plus... le brossage à l'aide des pâtes, poudres dentifrices ordinaires, de savon, use souvent les fragiles ajustements alvéolaires de votre dentier. Evidemment, l'usure de ces alvéoles désajuste le dentier. Pas de brossage — par conséquent, ce danger disparaît avec Polident — faire tremper est si facile, si sûr.



Plus tard : — Maintenant, Grand-père ne craint plus l'Haleine de Dentier. Comme des millions d'autres, il a découvert Polident, le moyen nouveau et sûr de conserver ponts et dentiers ultra-propres et inodores. Si *vous* portez pont mobile, dentier ou "partiel", *pas de risque !* Utilisez Polident tous les jours pour mieux conserver à vos fausses-dents leur apparence naturelle. Coûte moins de 1¢ par jour. Aux pharmacies : formats 40¢, 75¢.

Faites usage de

POLIDENT

quotidiennement

POUR LA CONSERVATION DES PONTS ET DENTIERS PROPRES . . . ET INODORES

Stafford-Miller (of Canada), Limited
172 John Street, Toronto 2, Canada

LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 30]

Il revint, déposa le paquet sur le secrétaire et sortit dignement sur la pointe des pieds, refermant la porte sans bruit.

Demeurée seule, — car jamais elle n'aurait laissé transparaître devant Walters la gravité de sa situation — Catherine reprit son expression soucieuse. D'un geste las, elle saisit le paquet. Elle s'appliqua un instant à défaire le nœud, car jamais elle ne pouvait se décider à couper brutalement une ficelle, et surtout pas une jolie ficelle tricolore comme celle-là. Enfin, elle arriva au bout de ses peines, et le papier se déploya. Ses yeux s'élargirent et trahirent un ravissement joyeux : la boîte débordait de magnifiques œillets. Avant même d'avoir aperçu la carte qui les accompagnait, elle savait que les fleurs venaient de Madden, car elle se rappelait avoir dit, alors qu'ils longeaient un jardin, sur le chemin de Bechwood, que les œillets étaient ses fleurs préférées. Elle prit la carte : elle n'était pas imprimée et portait, tracés d'une écriture soignée, les mots : « Chris Madden, Cleveland, Ohio. » Au revers, elle lut cette brève phrase : « En reconnaissance pour le *week-end* interrompu — et pour Nancy. »

Elle ne put retenir un rire amusé à l'idée que ses droits de propriété sur Nancy étaient ainsi reconnus et proclamés. Mais quelle joie d'avoir à soi ces fleurs merveilleuses ! Il y avait des éternités que personne n'avait songé à lui en offrir, et que c'était gentil à lui de s'être souvenu de cette remarque faite ainsi en passant ! Après avoir disposé le bouquet dans un vieux vase de Worcester, dont le ton, d'un brun mat et doré, s'accordait bien à la nuance des œillets, elle se dit avec un petit accès de gaieté intérieure : « Il ne faut pourtant pas que je lui en laisse prendre l'habitude... »

Un parfum intense et doux remplit aussitôt la pièce. Elle choisit une place pour le vase sur son secrétaire. Apaisée, elle enferma la miniature dans son coffre-fort, puis elle se replongea dans son travail, qui n'avait rien d'agréable. Saisissant un crayon et un bloc-notes, elle commença à faire le compte des sommes qu'elle devait.

Elle avait dû emprunter six mille guinées pour payer la miniature, car la somme liquide dont elle disposait s'élevait tout au plus à quatre mille livres. Heureusement, les banques lui faisaient volontiers crédit, et M. Farrer, de la Banque St. James, avait poussé la complaisance jusqu'à l'extrême limite en lui avançant les six mille livres nécessaires, sur la réputation de sa maison. Ce prêt, elle le devait moins en effet à l'actif qu'elle possédait qu'à sa réputation personnelle.

Jusque-là, tout était en ordre, mais les engagements qui l'accablaient en cette fin d'année étaient si écrasants qu'elle n'osait y penser : dépenses et impôts, des impôts vertigineux, amer souvenir des années de vaches grasses, et se montant en tout à deux mille livres. Les notes impayées pour le matériel et la main-d'œuvre représentaient en outre huit cents livres. Sans entrer dans le détail, elle avait fait l'addition. Les versements qu'elle aurait à effectuer en janvier s'élevaient à environ cinq mille livres. C'était cette dette inéluctable et menaçante qui l'avait poussée à se lancer dans l'aventure désespérée qu'était l'achat de la miniature. Elle ne savait que trop bien qu'elle était acculée à l'amère nécessité de réussir cette affaire avec Brandt. Ensuite seulement, elle pourrait faire face à ses obligations, combler son déficit à la banque et, grâce au bénéfice qui lui resterait, attendre des temps qui seraient peut-être meilleurs. De toute façon, il lui fallait absolument revendre la miniature.

Aussitôt qu'elle eut pris cette décision, elle put considérer avec plus de sérénité la longue colonne de chiffres. Puis elle se mit à écrire à Breuget, son représentant à New-York, pour lui annoncer son arrivée, et pour lui dire de se mettre déjà en rapport avec Brandt. C'était une lettre importante, et bien qu'elle eût à portée de main la machine inoccupée de miss Miller, Catherine l'écrivit elle-même de cette écriture allongée et claire qui était la sienne.

Elle venait de terminer, lorsqu'on frappa à la porte. C'était miss Miller. Sur son visage maigre s'esquissa un sourire gêné et pudique, qui révéla tout de suite à Catherine l'identité du visiteur qu'on lui annonçait.

— M. Upton est là, murmura miss Miller. Il dit qu'il a pris rendez-vous avec vous, miss Lorimer...

— Je suppose que c'est pour le déjeuner ?

— Il me semble, miss Lorimer.

Catherine dévisagea la rougissante miss Miller avec une curiosité amusée. Charley Upton avait du charme, c'était entendu ; mais il faisait sur miss Miller une impression profonde, et la discrète exaltation, toute féminine, que sa venue provoquait toujours en elle plongeait chaque fois Catherine dans un nouvel étonnement. « Ainsi, songeait-elle avec stupeur, un homme représente encore quelque chose dans la vie rétrécie et désséchée de notre pauvre miss Miller ! »

— Très bien, répondit-elle. Faites-le entrer.

Un instant plus tard, Charley Upton entrait dans la pièce.

— Tu sais, Charley, lui déclara Catherine avant qu'il pût ouvrir la bouche — et elle avait dû se hâter pour parler la première — j'enverrai un jour miss Miller déjeuner avec toi. De joie, elle en aura peut-être un arrêt de cœur ; mais je crois qu'elle trouverait que ce ne serait pas payé trop cher.

Le rire léger que laissa échapper Charley Upton s'accordait très bien avec le gardénia qu'il portait à la boutonnière.

— Les meules du Seigneur tournent lentement, répliqua-t-il sur un ton dégagé, mais elles font du bon ouvrage. Elle ne serait donc pas la triste vieille fille qu'elle paraît ?

— Ciel, s'écria Catherine, elle n'est pas vieille ! Elle est usée par l'application qu'elle met à son travail, par la fréquentation de son stupide club de femmes, par l'abus du lait et des gâteaux, par ses courses à la poursuite du Métropolitain et par les préoccupations que lui procure sa bouillotte d'eau chaude. Si elle n'avait pas chaque semaine sa dose de cinéma, Clark Gable et toi-même, Charley, elle dépérirait lentement. Elle est le type classique de la pauvre demoiselle de bureau et de la femme qui gagne sa vie ; c'est moi qui te le dis, Charley, et je m'y connais.

Charley continua à rire.

— Il me semble que tu me cherches querelle aujourd'hui. D'habitude, tu as tant à faire que je n'arrive pas à me faire entendre de toi.

Catherine l'observa avec gravité. Qu'il était bien égal à lui-même ! Un homme encore jeune, primesautier et généreux, pas trop encombré de cervelle, un peu trop pomponné et astiqué, mais, à tout prendre, parfaitement agréable et gentil. Sa principale qualité était de ne jamais se faire passer pour ce qu'il n'était pas, et de ne pas essayer d'en imposer. Il avait quarante-cinq ans, mais ne les paraissait pas ; et de sa vie, il n'avait mis la main à un travail quelconque. Son père avait débuté dans une petite étude d'avocat à Birmingham, s'était élevé à force de diplômes et de routine, et était finalement devenu co-propriétaire d'une petite feuille de province qu'il avait dirigée cinq années durant. Concentrant toute son ambition sur les entreprises de presse, il avait développé son affaire, cherché des appuis financiers, racheté des actions, puis liquidé avec l'intention de poursuivre sa carrière à Londres. De succès en succès, il était devenu l'unique propriétaire du *Sunday Searchlight*, une extraordinaire feuille dominicale spécialisée dans les histoires de crimes et de divorces, qui tirait à cinq millions et demi d'exemplaires.

A la mort du vieux monsieur, Charley se trouva à la tête d'une fortune trop considérable pour qu'il ne pût jamais espérer la dépenser ; bien qu'il fût, à ce point de vue, assez doué. Il avait un siège à la direction du journal, mais il ne l'occupait que rarement ; par contre, il était toujours le premier au banquet annuel de la maison et au bal qui suivait. Au demeurant, il ne faisait rigoureusement rien. Toutefois il s'acquittait de son rôle de la façon la plus élégante. Il appartenait à une demi-douzaine de clubs, avait d'innombrables amis, montait à cheval et chassait un peu, savait apprécier un dîner et une bonne anecdote, tapait sur l'épaule d'une quantité de gais compagnons, veillait à sa forme en bon sportif, passait de longues heures chez son tailleur, son chemisier et son bottier, allait l'après-midi au bain de vapeur, prêtait de l'argent à tout le monde et ne se laissait pourtant jamais rouler. Bref, impossible de lui découvrir le moindre défaut.

Huit ans auparavant, il avait fait la connaissance de Catherine Lorimer à un bal de bienfaisance, et, comme il l'avouait, il en avait perdu complètement la tête. La semaine suivante, il lui offrit de l'épouser et depuis lors, il la mettait à intervalles réguliers dans la pénible obligation de lui refuser chaque fois sa main. Entre temps, il se consolait avec de jolies demoiselles de ballet, mais ce n'était là que de fugitives aventures dont il ne faisait du reste aucun mystère ; ce qui plaidait en sa faveur. Parmi ces amourettes, son amour pour Catherine s'épanouissait comme une fleur précieuse dans un jardin plutôt piteux. Il y avait dans son attachement tant de fidélité, et son espérance de parvenir tout de même un jour à ses fins trahissait une obstination si touchante, que Catherine s'en serait voulu de le blesser.

Force lui était de se rendre à l'évidence qu'elle n'aimait pas Charley. En se lançant dans la carrière qu'elle avait choisie, elle avait renoncé à toute idée de mariage. Dans le tréfonds de sa conscience sommeillait néanmoins comme un soupçon que l'inébranlable constance de Charley, jointe à la solidité d'une fortune tout aussi inébranlable, pourrait l'inciter, en une heure de faiblesse, à se jeter dans ses bras pour y chercher un refuge contre les fatigues et les peines où s'usait sa vie. L'idée qu'elle, Catherine Lorimer, « qui s'était faite elle-même », pourrait se trouver un jour, pour échapper à sa détresse, dans l'absurde situation d'appartenir à un homme qui lui était inférieur par l'intelligence, lui apparaissait comme un cauchemar. Mais elle n'arrivait pas à se libérer entièrement de l'inquiétude que ce cauchemar lui causait, surtout quand Charley était assis près d'elle et lui prenait la main. Elle le regardait alors en fronçant les

sourcils, comme pour le forcer à reculer. C'était ainsi qu'elle le considérait à ce moment-là.

— Tu ne m'as pas encore expliqué pourquoi tu me déranges dans mon travail à cette heure inaccoutumée, demanda-t-elle ?

— Mais c'est justement la bonne heure. Je viens te prendre pour déjeuner.

Elle eut un geste d'énergique dénégation.

— Je suis trop occupée.

— Tu es toujours occupée, Catherine. Mais il faut que tu viennes.

— Non, je ne viendrai pas.

— Si, tu viendras. J'ai retenu une table à *l'Ambassade.*

— Ecoute, Charley, je t'ai pourtant déclaré que j'avais à travailler. Comment veux-tu que je me débrouille honorablement dans la vie si tu me déranges de la sorte ?

Il se mit à rire.

— Mais ce n'est pas ma faute si tu es la femme la plus célèbre du West-End... Ton nom est dans tous les journaux à propos de la miniature de Holbein.

— Tu ne vas pas m'annoncer aussi que le *Sunday Searchlight* parle de moi ?

— Pas encore, mais ça viendra. Pour nous en tenir à la question capitale, tu sais que j'ai commandé le déjeuner.

— Qu'as-tu donc commandé ?

— Je commence tout de même à connaître un peu tes goûts : sole bonne femme, salade Florida, soufflé au fromage.

Comment aurait-elle pu résister ? Malgré elle, son visage s'éclaira.

— Magnifique ! déclara-t-elle en se levant d'un bond, je viens. Mais sache que, dans une heure, je dois être de retour, assise devant mon secrétaire ! Compris ? A deux heures précises. Et je ne viens pas pour toi, mais pour la sole !

Charley rit de nouveau et lui enveloppa les épaules dans sa courte cape de fourrure.

— Il me suffit que tu viennes !

Et comme ils descendaient l'escalier, il ajouta :

— Soit dit en passant, j'ai aussi une question à te poser au dessert. Car il est décidément temps que je te pose à nouveau une question.

CHAPITRE V

Le samedi, dernier jour de novembre, Nancy se rendit avec toute la troupe à Manchester pour y jouer *Nuit de lune en Arcadie*, et comme il avait été convenu, Madden l'accompagna. La première devait avoir lieu le lundi au Théâtre Royal, et une première de Chesham était toujours un grand événement. Aussi une nombreuse compagnie se pressait-elle, au départ, à la gare de St-Pancrace. Nancy était d'excellente humeur. Les bras chargés de fleurs, elle avait été photographiée au centre du groupe par les reporters, qui lui firent ensuite la faveur de la prendre seule aux côtés de Chesham lui-même. Catherine, qui connaissait le penchant de Nancy pour la publicité, avait arrangé la chose à l'avance avec une agence.

Madden, elle dut le reconnaître, se comporta de façon parfaite. A son habitude, il se tenait constamment auprès de Nancy, mais sans jamais être importun. Il l'entourait de prévenance adroites et discrètes. Avant que le train se mît en branle, Catherine put simplement échanger avec lui quelques phrases conventionnelles, et lui recommander encore de prendre soin de sa nièce. En rentrant chez elle, elle avait l'impression d'être mieux disposée à son égard.

Le mardi matin, elle se jeta avec curiosité sur les journaux. Ainsi qu'il était à prévoir, ceux de Londres ne disaient pas grand'chose et se bornaient à faire l'éloge de la pièce. Au contraire, les feuilles de Manchester donnaient des comptes-rendus détaillés ; et en général, le ton des commentaires était chaleureux. Catherine tomba ainsi sur un passage où un critique louait le jeu de Nancy, et elle en ressentit de la fierté. Jusqu'ici, elle avait assisté à toutes les représentations où paraissait Nancy, et elle ne doutait pas de son talent. La jeune fille avait beaucoup de dispositions, et excellait surtout dans les rôles de jeunes femmes modernes. Elle les jouait avec un art sans apprêt, et juvénile ; elle y apportait un charme acide, plein de vérité et d'ironie. Elle ne rendait pas seulement le caractère de ses personnages, elle en faisait aussi la satire. Néanmoins, et bien qu'elle fût fière de Nancy et ravie de la voir s'affirmer, Catherine ne se départait pas à son égard d'une affectueuse réserve. Elle ne pouvait prendre tout à fait au sérieux ses explosions d'enthousiasme lorsqu'elle parlait de sa profession et de sa vocation théâtrale. Le drame, se disait-elle en son for intérieur, est un domaine immense et obscur ; et Nancy, avec sa grâce, sa légèreté, et cette soif de bonheur qui était en elle, paraissait vivre dans un tout autre monde. Cela ne l'empêchait pas de se réjouir du succès de la jeune fille. Elle souhaitait que la pièce fît salle comble à Londres, pendant quelque temps ; et d'ici là, se disait-elle, l'aventure avec Madden suivrait son cours normal ou tournerait court.

Les deux jours d'après, elle fut entièrement accaparée par ses préparatifs de départ. Elle avait en tête des choses plus sérieuses que cette pièce de théâtre. Mais celle-ci lui fut remise en mémoire, le vendredi, de façon absolument inattendue. C'était dans le courant de l'après-midi. Le téléphone sonna et la voix de Madden retentit à son oreille.

— Etes-vous encore à Manchester ? fut la première question de Catherine.

— Non, répondit-il, je suis à mon hôtel. Je suis rentré à Londres, hier, pour une affaire urgente. Je l'ai regretté, mais c'était indispensable.

— Comment va la pièce ?

— Oh ! bien, très bien, répliqua-t-il avec un peu de hâte, Nancy remporte un succès incontestable. Je vous donnerai les détails de vive voix. Cela vous ferait-il plaisir, miss Lorimer, de venir déjeuner avec moi ?

Elle réfléchit. Elle était libre ; mais elle ne voulait rien devoir à Madden.

— Non, dit-elle. C'est vous qui serez mon invité.

— Comme vous voudrez. Venez me prendre et conduisez-moi dans un endroit tranquille. Peut-être dans l'un de ces restaurants de Fleet Street dont j'ai tant entendu parler ?

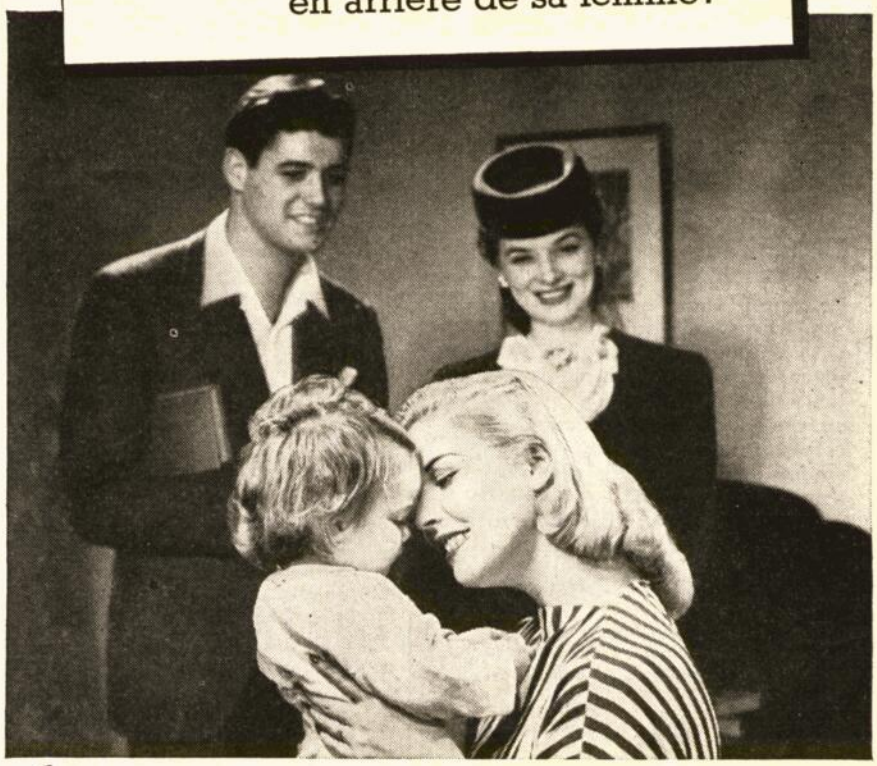
Une heure plus tard, ils étaient assis en face l'un de l'autre au *Fromage de Cheshire.* Une vive animation régnait autour d'eux. Madden dut raconter les journées passées à Manchester. Il s'exprimait avec chaleur. La répétition générale avait bien marché, la salle était comble et Nancy avait été tout à fait remarquable. Cependant, Catherine, qui l'écoutait sans l'interrompre et sans quitter des yeux son visage bronzé et mobile, pouvait discerner dans ses paroles une légère réticence. Quelque chose en lui ne s'accordait pas avec les mots qu'il prononçait.

— Ils vont raccourcir quelques scènes, conclut-il, et la fin du second acte sera un peu modifiée. Cela n'en vaudra que mieux pour les représentations qui seront données ici.

— Vous n'appréciez pas beaucoup cette pièce, lança Catherine ?

— Non, reconnut-il franchement. Ou du moins, je ne la trouve pas assez bonne pour Nancy.

"Ce que Paul me dit en arrière de sa femme!"



1. Un samedi après-midi, mon amie Lucile m'invita à prendre le thé chez elle. Nous avions la charge d'un kiosque pour la vente d'obligations de la Victoire, un travail de guerre que nous acceptons avec plaisir chaque fois qu'il y a un Emprunt.



2. Pendant que nous causions, Paul, le mari de Lucile, vint lui dire que le bébé s'était réveillé. Elle se hâta de se rendre auprès de l'enfant et, durant son absence, Paul me dit: "Vous savez . .



3. "Lucile gâte trop cet enfant . . . elle a pour lui toutes sortes de choses *spéciales* . . . jusqu'à un laxatif *spécial*"! Lucile, qui l'avait entendu, s'empressa de solliciter mon approbation! "Est-ce que je ne fais pas bien de lui donner du Castoria ?"



4. "Certainement!" répondis-je en souriant. "Les laxatifs pour adultes sont trop violents pour les petits. Le Castoria est préparé spécialement pour les enfants . . . il est efficace tout en étant bénin et inoffensif".



5. Et, quelques jours plus tard, comme je me trouvais de nouveau chez mes amis, je vis Paul qui donnait lui-même du Castoria à petit Pierre. Il est surtout épaté de voir comme l'enfant aime le goût de ce laxatif. C'est ce qui a *fini* de le *convaincre!*



Comme le savent bien les membres de la Faculté, le séné—le principal ingrédient dans le Castoria—jouit d'une excellente réputation dans la littérature médicale.

L'expérience a démontré que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin, de sorte qu'il dérange rarement l'appétit ou la digestion. Bien dosé, le séné favorise l'élimination et n'occasionne presque jamais de coliques ou d'irritation.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants



Pourquoi vous astreindre à une telle besogne, quand la Lessive Gillett peut l'accomplir à votre place? Saupoudrez simplement de la Gillett pure dans le bol et tirez la chaine . . . c'est pas plus malin que cela ! Les taches s'en vont comme par enchantement et le bol redevient impeccablement blanc et inodore.

La Gillett sert aussi à toutes sortes de nettoyages dans la maison—dissout la graisse, dégage les renvois d'eau.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.





Souffrez-vous le martyre à cause d'un cor atrocement douloureux? Appliquez-y immédiatement un emplâtre anticors Blue-Jay et sentez le soulagement! Blue-Jay médicamenté calme la douleur, s'attaque à la racine du cor qui s'enlève ensuite entièrement. Agit pendant que vous marchez . . . à l'aise...et ne coûte que quelques sous par cor. Achetez Blue-Jay aujourd'hui à la pharmacie!

BLUE JAY POUR LES *CORS*

SIROP GRAY



gomme d'épinette rouge

Recommandé pour enfants et adultes. Aide à calmer l'irritation de la gorge et à soulager la toux. Prévenez les complications. Prenez le sirop GRAY aujourd'hui.

LES EMPLATRES LARIVIÈRE aident à soulager les maux et douleurs musculaires. Exigez-les chez votre pharmacien.

Quoiqu'il ne s'en doutât pas, et bien que Catherine n'eût rien laissé paraître de son sentiment, c'était la réponse qu'elle souhaitait. La simplicité et la franchise de Madden la touchèrent et firent tomber ses dernières préventions. Dès cet instant, elle comprit qu'elle avait de la sympathie pour lui et qu'elle le rencontrerait désormais sans déplaisir.

— Vous aimez beaucoup Nancy, n'est-ce pas, demanda-t-elle ?

— Oui, miss Lorimer, et je voudrais bien, aujourd'hui, parler de tout cela avec vous.

Ils se turent. Catherine émiettait son pain. Puis elle reprit :

— Vous avez dû penser que vous auriez de la peine à vous entendre avec moi. Peut-être n'avez-vous pas confiance en moi ; mais dites-vous bien que j'aime infiniment Nancy. Elle est tout au monde pour moi.

Elle leva rapidement ses yeux vers lui comme pour s'excuser, et une légère rougeur lui monta aux joues.

— Je le regrette, je vous parais peut-être sentimentale et démodée, mais j'essaie seulement de vous expliquer mon attitude. Je souhaite si ardemment que Nancy soit heureuse, et je sais bien, malgré tout le cynisme moderne, que l'unique chemin du bonheur pour elle, c'est qu'elle trouve l'homme qui lui convienne, l'homme qui l'aimera réellement, qui l'arrachera à cette sotte existence de théâtre et qui lui créera un vrai foyer . . . Mon Dieu oui ! s'interrompit-elle, c'est l'éternelle chanson . . . Mais qu'elle soit passée de mode ou non, c'est exactement ce que je souhaite à Nancy !

— Croyez-moi, répondit-il avec un profond sérieux, c'est justement aussi ce que je voulais dire. Je suis très heureux de voir que, sur ce point, vous pensez exactement comme moi. Nancy est une charmante petite actrice, mais hélas, je déteste la voir se galvauder ainsi dans des pièces stupides et l'entendre chanter ces niaiseries. A mes yeux, c'est du temps perdu. Si au moins elle pouvait jouer du Shakespeare ! N'est-ce pas là le rêve de toutes les jeunes actrices ? Et pour parler franchement, si je l'épouse, j'aimerais bien, même si je ne suis pas un Roméo, qu'elle joue Juliette à domicile . . .

Ce langage qui cadrait si parfaitement avec les sentiments qu'elle éprouvait la fit rire.

— Alors, nous nous comprenons. Nous sommes amis, n'est-ce pas ? Et vous serez pour Nancy l'homme qu'il faut !

— C'est une grande joie pour moi, miss Lorimer. Et puisque nous sommes en train de conclure un pacte d'amitié, je voudrais bien, si vous êtes d'accord, vous appeler Catherine.

— Entendu, Chris. Mais à la condition que tu ne me prennes pas pour un dragon !

— Si tu es un dragon, répliqua-t-il gaiement, tu es en tout cas le plus charmant de tous ceux que j'aie jamais rencontrés.

Ils éclatèrent de rire, et la tension qui jusque là paralysait leurs rapports disparut d'un seul coup. Il y eut un silence. Madden, qui devait trouver que cette explication sur des sujets délicats avait assez duré, n'essaya pas de la reprendre. Il regardait curieusement la vieille salle dont les parois patinées par les siècles portaient de nombreuses marques de ce lointain passé.

— J'avais toujours souhaité de venir une fois ici, dit-il. Peut-être ce souhait te paraît-il très banal et très américain ; mais c'est ainsi. Et cela me fera toujours une certaine impression de penser que j'ai mangé au *Fromage de Cheshire*.

— La cuisine y est très bonne, dit-elle . . .

Il se mit à rire.

— Oh ! vous savez très bien, miss Lorimer . . . pardon, Catherine ! Tu sais très bien ce que je veux dire. En tout cas, la tarte est excellente. Mais ce qui me frappe surtout, c'est de penser que le docteur Johnson, Boswell et Goldsmith sont venus ici, qu'ils se sont assis sous ce même vieux plafond à caissons, qu'ils y ont bavardé et écrit. Et rien n'a changé. Les garçons en tablier vont et viennent, et hurlent leurs commandes à travers le guichet de la cuisine, exactement comme au temps des diligences. Oui, tu vas me trouver naïf, mais je ne puis m'en empêcher ; j'aime ces choses du vieux temps, et je crois bien que je ne m'en rassasierai jamais.

Son enthousiasme était communicatif.

— Il y a une quantité de ces choses à voir à Londres, dit-elle.

Il fit de la tête un signe affirmatif et se servit de céleri.

— Je sais. J'étais jusqu'ici trop occupé avec Nancy pour trouver le temps de les voir. Je ne voudrais pas lui demander de courir les musées en ma compagnie.

Il sourit de nouveau et redevint sérieux.

— Mais j'aimerais leur consacrer cet après-midi. Il y a bien des découvertes à faire, ici, dans la Cité . . . si je ne me perds pas.

Il y avait quelque chose de si touchant dans sa ferveur que Catherine en fut émue. Elle songea qu'il ne connaissait sans doute pas âme qui vive, à Londres, sauf elle-même, et elle se le représenta demandant son chemin aux *policemen* et s'en allant tout perplexe et solitaire, à travers le crépuscule, pour s'égarer dans les cours des vieilles maisons. Elle s'écria vivement :

— Ecoute ? Si je te servais de guide ? Si quelqu'un s'y connaît, c'est bien moi.

Le visage de Madden s'illumina de telle façon qu'elle en fut attendrie.

— Vraiment, tu ferais cela ? Mais je t'ennuierais, et tu as tant de choses plus importantes à faire !

— Oh ! le temps, je le prendrai. Puis je ne m'ennuie pas aussi facilement que tu le crois.

Il était une heure et demie lorsqu'ils quittèrent Fleet Street et s'éloignèrent dans la direction du Strand. La haute coupole de Saint-Paul se profilait sur le ciel bleu. Depuis des années, Catherine n'était pas retournée dans ce quartier du centre de la ville, et elle éprouvait une étrange sensation à fouler ce même pavé qui avait été dans sa jeunesse le témoin de ses premières courses. Tandis qu'ils longeaient les Law Courts, elle revit ces lieux chers à son cœur : Saint-Clement Danes, avec sa station du Métropolitain, la crémerie où elle déjeunait d'habitude de deux petites saucisses et d'une tasse de cacao. En voyant se dérouler le panorama des jours anciens, elle éprouva une rapide et douce nostalgie. Malgré le progrès, combien tout cela avait peu changé !

Elle conduisit Madden à travers les Inns of Courts, pour lui montrer la maison où travailla Ben Johnson et la chapelle dont le carillon sonne aujourd'hui encore tous les soirs. Ils visitèrent ensuite l'église St-Mary-the-Strand, où elle s'était si souvent rendue durant son heure libre de midi. Madden se découvrit une prédilection pour cette église. Mais Catherine le pressait. Ses pas et ses pensées l'entraînaient irrésistiblement vers Holborn, et c'est le cœur battant qu'elle prit le chemin conduisant à Staple Inn Courtyard. Quelques secondes auparavant, ils étaient encore plongés dans le vacarme et le tumulte de la rue. Soudain, le silence se fit autour d'eux, et ils se trouvèrent devant la vénérable façade, dont la sévérité était adoucie par le pépiement des moineaux dans les grands ormes.

— Que c'est merveilleux ! dit Madden comme ils s'asseyaient sur un banc. En plein cœur de Londres ! Je n'en ai trouvé la description nulle part . . . Quel lieu prédestiné pour la rêverie !

— C'est là que je venais rêver, répondit Catherine.

Il la regarda avec attention, ému par le timbre étrange de sa voix. Après une minute de silence, il reprit avec une insistance qui ne lui était pas habituelle :

— Je suis convaincu que tous ces lieux ont une grande signification pour toi. Raconte-moi donc un peu.

— Il n'y a réellement pas grand'chose à raconter . . .

Se forçant à rire, elle reprit :

— J'avais alors dix-sept ou dix-huit ans, et je travaillais ici, tout près. Alors, à mes moments de liberté, je venais parfois ici et je m'asseyais sur un banc . . . Tu vois, c'est toujours la vieille rengaine sentimentale. Pourquoi t'en rabattre les oreilles ?

— J'aimerais bien savoir, dit-il en insistant . . . Je voudrais bien connaître l'histoire de tes débuts. Je crois que je te comprendrai. Moi aussi, au commencement, j'ai eu des jours difficiles.

Elle était tout étonnée de l'émotion qui l'avait étreinte à revoir ces lieux, mais, avant qu'elle se fût ressaisie, elle avait commencé, aussi bien pour elle-même que pour lui, à évoquer les souvenirs de sa vie de jeune fille. Au-dessus de leurs têtes, le ciel resplendissait d'une lumière dense, chaude et tranquille. C'était un après-midi d'une douceur très rare. A leurs pieds, des pigeons picoraient et se pavanaient. Le bruit étouffé de la ville parvenait jusqu'à eux comme celui des vagues sur une plage lointaine.

Tout d'abord, Catherine eut de la peine à trouver ses mots, mais la sympathie avec laquelle Madden l'observait l'aida à rassembler ces lointaines images. Elle dit ses débuts de petite dactylo, à la maison Twiss & Wardrop. Dans sa famille, la vie n'était pas gaie, car sous le mince vernis de respectabilité bourgeoise transperçait la nudité de la pauvreté. Son père, qui conciliait sa profession de petit courtier sans clients avec une activité d'évangéliste fanatique, avait choisi pour elle cette situation. C'était un homme sévère, au front de pierre et au sourire glacial. Il ne la comprenait guère et n'avait aucun espoir de faire d'elle quelqu'un. Twiss, étant de la même secte que le vieux Sherwood, n'avait pris Catherine chez lui que par complaisance.

Ces médiocres circonstances expliquaient sa précoce ambition, et que son âme sensible se fût renfermée et durcie. Elle voulait montrer, à son père et à tous les siens, ce dont elle était capable. De vastes projets germaient dans son esprit. Avec ses bas de coton noir et sa pauvre robe, elle était alors une petite personne marquée par les privations, mais adroite et active, toujours pressée de reprendre le travail. La fièvre de la vie londonienne était pour elle le plus efficace des stimulants. De ses grands yeux étonnés, elle regardait défiler devant elle la richesse et le luxe. Lorsqu'elle sortait, tard, de son bureau étouffant, elle attendait sous la pluie, devant l'Opéra de Covent Garden, pour assister à l'arrivée des personnalités. Entre temps, elle achevait d'apprendre la dactylographie, la sténographie et la comptabilité. Elle se concilia de la sorte l'estime de M. Twiss, et même celle du grincheux M. Wardrop. Par deux fois, ses appointements furent augmentés, jusqu'à ce qu'ils atteignissent la somme vertigineuse de deux livres et cinq shillings par semaine. Lorsqu'elle annonça cette grande

nouvelle à son père, il ne manifesta qu'une incrédulité railleuse.

Au bout de quatre ans, alors qu'elle en avait à peine vingt-deux, elle eut enfin sa chance. Le vieux Eugène Hart, dont la boutique d'antiquités se trouvait tout près d'Oxford Street, l'interpella un jour au bureau, et lui demanda si elle accepterait de devenir sa secrétaire privée, aux gages de deux cents livres par an. Eugène Hart était un Juif, noir de poil et brun de peau, à l'air bon enfant, et connu pour son habileté. Il venait fréquemment chez Twiss & Wardrop, pour faire réparer des objets anciens, mais plus souvent pour les faire fabriquer de toutes pièces. De son œil aigu, il avait maintes fois observé Catherine, et, avec l'instinct infaillible de sa race, il avait deviné ses qualités.

Pour elle, ce fut un déchirement de quitter la maison Twiss & Wardrop, mais l'offre de Hart ouvrait des perspectives pleines de promesses. Comme elle n'était pas clouée à sa table de travail, elle s'initia aux finesses du métier. Elle se familiarisa avec les styles et sut bientôt les reconnaître au premier coup d'œil. En compagnie de Hart, elle assista à toutes sortes de transactions, dans les demeures seigneuriales d'Ecosse. Ayant pu apprécier ses talents, et affligé d'une santé chancelante, Hart la laissa bientôt travailler seule.

C'était pour elle une grande responsabilité que de faire des achats pour Hart ; et elle n'oublia jamais le jour où, d'une voix tremblante, elle lança sa première offre dans une vente aux enchères, au milieu d'une foule de marchands aux idées rigides comme leurs chapeaux haut de forme ! Elle y gagna leur considération. Ce n'était pas encore la notoriété, mais lorsqu'elle apparaissait, on commençait à s'intéresser à elle. Elle mettait aussi de l'argent de côté, car, en dehors de ses appointements, Hart lui versait une commission et, quand elle avait réussi des affaires fructueuses, cela faisait au bout du mois une jolie somme. Surtout, elle s'attacha passionnément à son métier ; elle en aimait l'atmosphère, les vastes et multiples possibilités.

Eugène Hart mourut trois ans plus tard. Catherine, pour laquelle il avait été un admirable ami, demeura seule. Lorsque tout le fonds eut été vendu et que le liquidateur de la succession ferma la boutique, il lui sembla que sa vie était finie. Elle se trouvait complètement désemparée, quand un événement inattendu la remit en selle.

Elle avait fait la connaissance d'un avocat du nom de Cooper, dont le cabinet était en plein essor. George Cooper était un jeune homme laborieux et sympathique. Sa vie était parfaitement digne. Par son origine et son éducation, il appartenait comme Catherine à la petite bourgeoisie. Il s'était juré, par amour-propre, de ne jamais renier le milieu dans lequel il était né. Ils se rencontraient assez fréquemment et Catherine prenait plaisir à le voir. Tout naturellement, il s'éprit d'elle et lui demanda de l'épouser.

Pour Catherine, la tentation était grande. Elle avait vingt-cinq ans, un sang généreux circulait dans ses artères. Le travail ne marchait pas ; son père, qui était maintenant un vieil homme maladif et grincheux, lui rendait souvent la vie intenable et elle se sentait profondément malheureuse. Quelle joie ce serait pour elle d'avoir un mari, des enfants, un foyer ! Chaque fois qu'elle y pensait, une soif de tendresse la tourmentait. Combien l'autre route lui paraissait ingrate et combien peu d'espoir elle avait, en la suivant, d'atteindre enfin son but !

Elle eut une peine terrible à prendre une décision. Mais Georges la pressait de répondre. Le jour vint (un jour nuageux comme aujourd'hui) où il lui fallut choisir, choisir entre une carrière et un foyer. Triste, découragée, elle chercha refuge dans cette vieille cour et s'assit là sur un banc pour y livrer son combat solitaire. Lorsqu'elle se leva, l'obscurité était venue et son parti était pris. Le soir même, elle écrivit à George Cooper pour lui signifier son refus ; et, en même temps, elle se proposa pour un poste de rédacteur suppléant au *Collector*, une revue revue mensuelle d'art et de décoration.

Une semaine plus tard, elle faisait partie de la rédaction, et au bout d'une année, elle occupait le poste de rédacteur en chef. Ensuite, elle avait monté sa propre affaire, *Antica, société anonyme à responsabilité limitée*. Désormais, le vent soufflait favorablement. Ses relations d'amitié avec des personnalités de premier plan lui valurent une réelle notoriété dans la profession, aussi bien à New-York qu'à Londres. Naturellement, elle avait eu à batailler ; qui n'a pas ses difficultés ? Mais elle commençait à gagner beaucoup d'argent, et elle le dépensait : elle put prendre soin de sa mère et de Nancy. Dans le plein sens du mot, elle faisait une carrière.

Son récit une fois terminé, il y eut un long silence. Sans la regarder, Madden lui serra fortement la main.

— Je suis heureux et fier, Catherine, que tu m'aies raconté tout cela. Il n'y a qu'une personne qui me fasse de la peine.

— Qui donc, demanda-t-elle ?

— Georges Cooper, répondit-il lentement. Car il doit bien comprendre tout ce qu'il a perdu.

Elle sourit avec un peu de tristesse.

— Il n'a pas perdu grand'chose. Je crois qu'il s'est marié, et qu'il a trouvé le bonheur.

Peut-être Madden fut-il gagné par cette sourde mélancolie que laisse si souvent l'évocation du passé. Brusquement, après un regard sur sa montre, il se leva.

— L'heure du thé est presque passée ! Tu dois être gelée d'être restée ainsi sans bouger. Nous allons nous rendre tous les deux à ce *tea-room* que tu fréquentais, et nous boirons du thé brûlant.

C'était lui maintenant qui avait l'air d'être le guide, et il la conduisit directement, à travers la foule, vers le *tea-room* dont elle avait si bien gardé le souvenir. A l'intérieur, il faisait clair et chaud. La théière fumait et sifflait sur le comptoir et, le long des parois, les glaces renvoyaient l'image des serveuses affairées et des groupes de clients qui se restauraient, riaient et bavardaient autour des petites tables de marbre. Ils avalèrent de grandes tasses de thé et croquèrent des toasts beurrés.

— Que c'est bon ! dit Catherine.

Tout en mangeant, elle se vit dans la glace, et repoussa sous son chapeau une mèche de cheveux, souvent rebelle, qui lui tombait sur le front.

— Mon Dieu, quelle figure j'ai ! Mais je l'ai bien mérité : toute femme qui raconte sa vie devrait être punie.

— Ne te l'avais-je pas demandé ? Un jour, je te raconterai, moi aussi, mon histoire.

Elle se mit à rire.

— Pourvu que tu ne me dises pas que tu as vendu des journaux dans les rues de Cleveland...

— Il fit une grimace.

— Si. Seulement ce n'étaient pas des journaux, c'étaient des cachouètes.

— Et naturellement, tu allais nu-pieds ?

— Naturellement !

Il mangea d'un air songeur le reste de son toast.

— La seule chose qui me préoccupe encore est de savoir comment je passerai la soirée. Tu ne peux t'imaginer combien je me sens perdu sans Nancy.

Calmez ce Mal de Tête... VITE!



Pourquoi Aspirin Agit si Vite !

Instantanément ! Oui, dès que vous faites tomber un comprimé d'ASPIRIN dans un verre d'eau, il commence à se dissoudre ou à se désagréger. La même action rapide qui se produit dans le verre se produit dans votre estomac. C'est pourquoi l'ASPIRIN agit presque immédiatement, vous soulageant d'une façon rapide et sûre.

Depuis près d'un demi-siècle, des millions de Canadiens comptent sur l'ASPIRIN pour les soulager d'une manière efficace, rapide et sûre. N'oubliez pas cela quand vous souffrez de douleurs occasionnées par les maux de tête, rhumes, maux de gorge, névrites ou névralgies. Achetez une boîte d'ASPIRIN chez votre pharmacien et suivez les instructions simples données ci-dessous.

Pour la douleur causée par les . . .

MAUX DE TÊTE: Prenez deux Comprimés d'ASPIRIN avec un verre d'eau. Répétez si c'est nécessaire.

RHUMES: Prenez deux Comprimés d'ASPIRIN avec un verre d'eau dès que vous sentez un rhume venir.

MAUX DE GORGE: Ecrasez trois Comprimés d'ASPIRIN dans ⅓ de verre d'eau et gargarisez-vous bien.

NÉVRALGIES, NÉVRITES: Prenez deux Comprimés d'ASPIRIN avec un verre d'eau; répétez si c'est nécessaire.

BAYER **ASPIRIN**

NOUVEAUX BAS PRIX!

Petite boîte de 12 ..... 18c
Flacon économique de 24 ..... 29c
Gros flacon de 100 ..... 79c



Le nom "Bayer" en croix sur chaque comprimé vous garantit que c'est bien l'ASPIRIN

PLIS
Profilés
uniformes
de la
TAILLE à
l'OURLET



LES PLIS circulaires permanents des jupes "Gorray" KONERAY s'amenuisent à la hauteur des hanches. Rien ne vient nuire à leur élégante symétrie. Les lignes qui convergent de l'ourlet à la taille donnent du chic et de la sveltesse à la silhouette. Rien d'étonnant que la KONERAY soit la jupe la plus populaire du monde ! Il est assez difficile de s'en procurer maintenant, mais, la guerre terminée, les femmes ne jureront que par la KONERAY.

Les marchands sont priés de se renseigner sur ce tissu en câblant à " Hack, Londres ".

Seuls fabricants
C. STILLITZ
Royal Leamington Spa.
Warwickshire, Ang.

GORAY'S
"Koneray"
JUPES PLISSÉES

COUPON D'ABONNEMENT
LA REVUE POPULAIRE
(Canada seulement)

1 an $1.50
2 ans $2.00

IMPORTANT. — Indiquez d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE,
975, rue de Bullion, Montréal 18.

Je compterai les minutes jusqu'à son retour.

Il hésita.

— Cela ne te dirait sûrement rien de t'occuper encore un peu de moi ce soir ? Et d'aller à un spectacle quelconque en ma compagnie ?

Dépliant rapidement un journal qu'il avait acheté dans la rue, il passa en en revue, du bout du doigt, la colonne des annonces.

— A en juger d'après les titres, on doit donner, un peu partout, de jolies choses.

— Il ne faut pas se fier aux titres, dit Catherine.

Elle avait le sentiment d'avoir assez fait pour lui ce jour-là ; et elle ne tenait pas beaucoup à aller au théâtre. Pourtant elle suivit du regard le doigt de Chris jusqu'au moment où il s'arrêta sur le nom du Savoy, et elle constata alors avec une joyeuse surprise qu'on y donnait du Gilbert et Sullivan.

— *Iolanthe !* s'exclama-t-elle...

Il leva les yeux.

— Tu aimes cette vieille opérette ?

Elle rougit un peu.

— C'est moi maintenant qui suis naïve ; mais j'adore Gilbert et Sullivan. Peut-être parce que chaque fois que je désirais entendre une de leurs œuvres j'en étais empêchée. Que de fois, dans ce même *tea-room*, n'ai-je pas rêvé d'une place debout pour *Pinafore*, le *Mikado* ou *Iolanthe !* Mais c'était l'école du soir, ou j'avais des heures supplémentaires à faire. Jamais je n'y suis allée...

— Parfait. Alors nous irons ce soir, conclut-il en appelant la serveuse pour la payer.

Ils trouvèrent sans peine des places assez loin en arrière, et ainsi l'on remarquait moins qu'ils n'étaient pas en tenue de soirée. L'orchestre attaqua l'ouverture. Le rideau se leva, et Catherine se sentit aussitôt plongée dans l'enchantement.

Il lui arrivait fréquemment d'être obligée d'assister à la première d'une revue à la mode ou d'une opérette moderne, dont les rythmes trépidants la laissaient indifférente. Ici, c'était tout autre chose, et le spectacle s'adaptait à son état d'âme. Ces trouvailles de fantaisie et de mélodie, que cela fût moderne ou non, lui importaient peu. Au risque de passer pour démodée, elle avouait ouvertement son plaisir.

Mais Madden en éprouvait tout autant, et elle s'en rendait bien compte, quoiqu'il ne parlât pas beaucoup. Aux entr'actes, il s'abstint de commentaires, et il ne l'importuna pas non plus en lui proposant du café ou des glaces. La plupart du temps, il demeurait assis, tout tranquille, le menton dans la main et les coudes sur les bras de son fauteuil ; ses yeux demeuraient braqués sur la scène. A la sortie, comme ils attendaient un taxi devant la porte, il lui glissa vite :

— Encore une chose pour laquelle je te dois de la reconnaissance.

Et il ajouta :

— Nancy sera très contente de savoir que tu as été si gentille pour moi. Je lui raconterai tout dès son retour.

Catherine sourit.

— Mais non, c'est toi qui m'as tenu compagnie.

— Nullement ! répliqua-t-il avec vivacité. Je suis un triste compagnon, et je crains d'avoir été fort ennuyeux aujourd'hui. Je me demande constamment ce qui se passe à Manchester.

Tandis qu'ils roulaient vers Curzon Street, ils pensaient l'un et l'autre à Nancy. Lorsque la voiture s'arrêta, elle l'invita à monter chez elle pour prendre une dernière tasse de thé. Il accepta. Dans l'antichambre, un télégramme reposait sur le plateau d'argent. Elle l'ouvrit et lut :

Premier échec total stop Londres ajourne abandon définitif probable rentre demain chérie stop pleure dépit Nancy.

Se mordant les lèvres, Madden lui arracha le télégramme des mains.

— Pauvre petite ! C'est trop affreux ! Je n'aurais pas voulu que sa carrière s'achevât ainsi...

Et presque aussitôt, il prit congé de Catherine.

CHAPITRE IV

LE DIMANCHE, à dix heures du matin, Nancy fit son apparition à Curzon Street. Elle avait passé la nuit dans le coin d'un compartiment de troisième classe, pauvre petite créature abandonnée et accablée. Le reste de la troupe était demeuré à Manchester pour faire au moins le voyage de jour ; mais elle avait éprouvé le besoin de rentrer aussitôt à la maison. L'échec de cette pièce, sur laquelle elle avait fondé de si grands espoirs, l'avait terriblement affectée. Tandis que le train fonçait dans l'obscurité, sa figure pâle reflétait toute l'étendue de sa déception. Elle avait perdu son expression d'habituelle légèreté, et le joyeux petit masque sous lequel le monde la connaissait. Tous ceux qui jugeaient Nancy sur ses airs de jeune fille entreprenante et jolie auraient dû la voir à ce moment-là. On aurait dit une enfant qui vient d'être grondée.

Cependant, elle s'était ressaisie avant d'arriver à Londres. Comme elle disait, on aurait pu la hacher en petits morceaux sans qu'elle laissât rien paraître. Elle poudra ses joues qui portaient les marques du long voyage, et peut-être aussi d'une larme fugitive. Mais, au moment d'arriver, elle avait déjà prémédité une petite mise en scène en style d'opéra ; et elle se jeta dans les bras de Catherine, qui l'attendait pour prendre avec elle le petit déjeuner.

— Catherine, ma chérie ! s'écria-t-elle comme si elles avaient été séparées depuis des années.

Elle appuya sa joue à celle de la jeune femme, bouscula un coussin, se laissa tomber à côté d'elle sur le divan.

— J'ai fait un voyage affolant, là-haut dans le Nord !

Catherine avança la théière.

— Déjeune d'abord, puis tu me raconteras tout.

— Chérie !

Nancy eut un frisson théâtral.

— Il me serait impossible d'avaler une bouchée. Je suis si terriblement énervée !

— Quoi ? Tu n'as encore rien pris aujourd"hui ?

— Rien, rien du tout ! Rien qu'une petite omelette, ou quelque chose d'approchant, et du toast, et du jus d'orange... Ah ! j'oubliais...

Tiraillée entre le goût de la tragédie et ses habitudes d'enfant gâtée, elle jouait son rôle.

— Je te dis que j'ai tourné en rond comme une folle !

— As-tu déjà vu Chris ?

— Oui, il a été très gentil, vraiment idéal. Il est venu me chercher à la gare et m'a conduite à la maison. Mais je voulais te voir, Catherine, et parler avec toi seule.

— Très bien, dit Catherine, rassurée.

Elle lui versa du thé, la servit de sucre et de crème.

— J'avais bien pensé que tu viendrais. Il ne faut pas te faire des cheveux gris pour cette pièce.

— La pièce, s'écria Nancy avec une grimace ? Si au moins, c'était une pièce ! Peut-être aurait-on pu en tirer quelque chose, si la Renton, cette lamentable Renton, ne l'avait pas tuée. Elle l'a si bien massacrée qu'à la fin, on se serait cru devant un mouton égorgé. Il n'y a rien à attendre de cette femme-là. Elle n'a aucun talent et n'en aura jamais. Et surtout elle est trop vieille. Ah ! Si j'avais eu son rôle, Catherine ! Telle que je suis — merci pour le compliment ! — j'aurais sauvé la pièce. Tout au moins, j'aurais repêché cette malheureuse représentation. Ah, Catherine ! Moi qui comptais sur un si grand succès à Londres ! Cela m'aurait tellement aidée dans ma carrière, en ce moment.

Sous le coup du chagrin, elle engloutit d'un trait sa tasse de thé.

Catherine réprima un sourire. Malgré l'énervement de ce long voyage nocturne, Nancy n'avait jamais été plus jolie que ce matin-là, tandis qu'elle se laissait emporter par une émotion à la fois sincère et feinte. Sans aucun doute, se disait Catherine, Nancy ressent une vive jouissance à se prouver à elle-même ses talents dramatiques, et cela ne lui va pas mal du tout.

— C'est lamentable, déclara finalement Catherine, mais est-ce vraiment la peine de te tourmenter ?

— Vraiment la peine ?

Nancy se redressa avec indignation.

— Quelle question stupide, Catherine !

— Je pensais, répliqua celle-ci toute songeuse, à notre ami Madden.

— Ma chère, protesta Nancy, je sais d'avance où tu veux en venir. J'adore Chris. Mais j'adore également le théâtre. Comme artiste, j'ai en définitive des devoirs envers moi-même. Tu sais les brillants débuts que j'ai faits, et la rapidité avec laquelle je me suis affirmée. Et, juste au moment critique, voilà que je tombe dans cette trappe ! C'est vrai, la pièce était bête et l'échec était mérité. Mais je me suis engagée, je suis prise, et je ne puis pas me dédire, ce serait trop lâche.

Elle sauta sur ses pieds et commença à arpenter la chambre.

— Non, ma très chère Catherine. Ce serait la faillite totale. Je suis résolue à épouser Madden, mais je veux d'abord connaître le succès. Je veux me justifier à mes propres yeux. Il me faut le succès, le succès...

— Hum ! je vois..., dit Catherine.

Il se fit un silence. Nancy cessa ses allées et venues, et, par un brusque changement, ses traits exprimèrent une ardente supplication.

— Il n'y a qu'une façon dont tu puisses m'aider, commença-t-elle en se plantant devant Catherine avec un regard et une attitude qui évoquaient à la fois le jeu de la Duse, d'Ellen Terry et de Sarah Bernhardt. Tu dois m'aider !

— Moi ? Mais comment, Nancy ?

— Ne me dévisage pas comme si j'étais folle, chérie, tu sais bien à quoi je pense.

— Tu aurais besoin d'un rôle dans une nouvelle pièce ?

— Exactement !

Nancy se laissa tomber en soupirant sur le tabouret du piano, et plaqua quelques accords solennels.

— Juste en ce moment, Catherine, tu peux intervenir pour moi. Tu as une si grande influence... Oui, vraiment, tu fais des gens ce que tu veux. Tout le monde t'écoute. Par exemple, Sam Bertram.

— Pourquoi précisément Bertram ?

— Parce que... — Nancy plaqua un nouvel accord — parce que, si tu ne le sais pas encore, Bertram va partir pour New-York avec sa nouvelle pièce *Dilemme*. Et parce qu'il n'a pas encore recruté sa troupe. Et parce qu'il y aurait là un rôle fameux pour moi !

— Mais Nancy, c'est impossible ! riposta vivement Catherine. Je ne peux pas lui demander un pareil service.

— Tu dois, chérie, reprit Nancy en appuyant généreusement sur la pédale forte. Tu le dois si tu ne veux pas ruiner ma vie et me plonger dans le malheur.

[*Lire la suite page* 38]

MES RECETTES de Cuisine

Par Madame ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

Menus pour les dimanches de mai

Soupe aux nouilles et aux pois verts
Longe de veau à la soubise
Pommes de terre dorées
Salade frou-frou
Gâteau renversé aux pêches

SOUPE AUX NOUILLES ET AUX POIS VERTS

1 pinte de bouillon de viande — *½ tasse de nouilles* — *½ tasse de pois verts*

Porter à l'ébullition 1 pinte de bon bouillon de viande et y jeter en pluie ½ tasse de nouilles en petits bouts. Laisser cuire 20 minutes. Ajouter les pois verts, laisser bouillir encore 5 minutes et servir aussitôt. 6 *services.*

LONGE DE VEAU A LA "SOUBISE"

1 longe de veau de 6 lbs — *quelques tranches de lard* — *1 douzaine d'oignons moyens*

Placer une longe de veau dans une lèchefrite sur un gril, mettre quelques tranches de lard et faire cuire à 325° F. jusqu'à ce qu'elle soit bien dorée, environ 30 minutes à la livre. 1 heure avant la fin de la cuisson, ajouter au fond de la rôtissoire, 1 douzaine d'oignons moyens préalablement blanchis, c'est-à-dire cuits à l'eau bouillante salée 5 minutes et égouttés. Remuer ces oignons pour leur faire prendre couleur. Dresser la longe de veau sur un plat chaud et mettre autour les oignons bien dorés en garniture. Ajouter 1 c. à tb. de farine au fond de cuisson et mouiller avec 1 tasse d'eau chaude. Assaisonner de sel et poivre et servir en saucière. 8 *à* 10 *services.*

POMMES DE TERRE DOREES

6 à 8 pommes de terre

2 c. à tb. de beurre — *2 c. à tb. de shortening* — *chapelure*

Faire cuire les pommes de terre dans leur pelure jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Peler. Passer dans le shortening et le beurre fondu puis dans la chapelure et faire dorer au four en même temps que la longe de veau.

SALADE FROU-FROU

1 c. à tb. de gélatine — *¼ de tasse d'eau froide* — *¼ de tasse de sucre*

1 c. à thé de sel — *1 tasse de jus de tomates* — *¼ de tasse de vinaigre*

1 c. à tb. de jus de citron — *1 c. à tb. d'échalotes hachées finement* — *½ tasse de chou haché*

1 tasse de céleri — *¼ de tasse d'olives farcies*

Faire gonfler la gélatine 5 minutes dans l'eau froide. Ajouter le sucre, le sel et le jus de tomates bouillant. Brasser jusqu'à complète dissolution de la gélatine. Ajouter le vinaigre, le jus de citron et les échalotes. Laisser refroidir jusqu'à consistance de sirop épais. Incorporer tous les légumes. Verser dans des moules individuels préalablement passés à l'eau froide et laisser prendre bien ferme. Démouler sur des feuilles de laitue croquantes et servir avec une rosace de mayonnaise. 6 *à* 8 *services.*

GATEAU RENVERSE AUX PECHES

¼ de tasse de shortening — *½ tasse de sucre* — *1 œuf*

¼ de c. à thé de sel — *1½ tasse de farine* — *2 c. à thé de poudre à pâte*

½ tasse de lait — *1 c. à thé de vanille*

Défaire en crème le shortening. Ajouter le sucre graduellement puis l'œuf et bien battre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait. Verser la pâte dans un moule préparé comme suit : Choisir un moule rond de 8 pouces bien étanche et faire fondre dans ce moule 2 c. à tb. de beurre. Ajouter ¾ de tasse de sirop d'érable et laisser bouillir 5 minutes. Retirer du feu, disposer au fond du moule des ½ pêches sur la partie bombée. Ajouter entre les espaces ¼ de tasse de raisins bien lavés et 2 c. à tb. de noix de pacanes ou de Grenoble hachées. Couvrir avec la pâte ci-haut décrite. Faire cuire ce gâteau au four de 350° F. 1 heure. Retirer du four, laisser reposer 3 ou 4 minutes et démouler sur un plat chaud. Servir aussitôt.

[*Lire la suite page* 75]



La marque de bacon la plus populaire au Canada est celle qui a un petit goût de fumée



Mainte et mainte fois, des enquêtes ont indiqué que le bacon Premium Swift est celui que la plupart des ménagères canadiennes préfèrent.

UN PRODUIT DE QUALITÉ SWIFT

Ecoutez le programme "Courrier Confidences" avec Mesdames DesRameaux et Lacroix— les Lundi, Mercredi et Vendredi matin à 10h.15, aux postes CBF, CBV, CBJ.

SWIFT CANADIAN CO. LIMITED



LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 36]

— Non, réellement ! protesta Catherine pour la seconde fois.

— Tu le dois, répéta Nancy. Il y a dans *Dilemme* un rôle qui semble écrit pour moi. Pas un grand rôle, chérie, mais exactement celui qu'il me faut. Si on me le donnait, je ressusciterais les morts. Mais ce n'est rien encore. Je pourrais surtout partir en Amérique avec toi. Je veux y aller avec Chris ; ses affaires le réclament. Il a décidé de m'emmener et de m'épouser là-bas. Tu vois donc comme tout s'arrangerait admirablement si pouvais me faire engager dans la tournée de Bertram ? Nous nous embarquerons tous les trois ensemble, et nous ferons un merveilleux voyage.

Catherine considéra fixement Nancy ; et, comme toujours, elle éprouvait une surprise mêlée de méfiance à l'idée que cette petite diablesse de nièce, si prodigieuse de ruse et de candeur, la menait par le bout du nez. Mais, malgré elle, cela l'amusait.

— Il me semble que tu as soigneusement médité ton affaire, depuis longtemps déjà ?

— Cela va de soi, chérie !

— Mais rien ne dit que Bertram se laissera aussi facilement convaincre que moi !

— Tu n'as qu'à le lui demander ! s'écria Nancy.

Catherine réfléchit encore un moment puis céda.

— *All right,* conclut-elle, j'essayerai.

— Que tu es bonne !

Plaquant un dernier accord sur le clavier, Nancy se précipita sur Catherine et lui jeta les bras autour du cou.

— Oh ! je savais bien que tu le ferais ! J'avais confiance en toi. Je suis si heureuse ! Et je sais que lorsque tu entreprends quelque chose, c'est gagné d'avance.

Elle regardait Catherine dans les yeux avec l'expression de la plus tendre gratitude. Puis, après un rapide coup d'œil sur la minuscule montre de platine qu'elle portait au poignet :

— Il faut maintenant que je me sauve. J'ai promis à Chris de le retrouver à onze heures. Il est toujours si gentil et je déteste le faire attendre. Va aujourd'hui, Catherine, va aujourd'hui même chez Bertram, ou en tout cas demain matin. Adieu et encore un million de mercis.

Après le départ de Nancy, Catherine se sentit assez perplexe. D'une part, elle ne pouvait se défaire de l'idée que Nancy la mettait à contribution avec autant de calcul que de gentillesse ; mais de l'autre, elle se disait qu'uncun service qu'elle pouvait lui rendre n'était trop grand pour son affection. Il était exact qu'elle avait une certaine influence sur Bertram. Si Nancy était bien informée, Catherine parviendrait peut-être à le convaincre. Bien qu'il lui fût pénible, avec sa nature indépendante, de solliciter une faveur, elle se rendait compte qu'elle ferait ainsi un immense plaisir à Nancy, qui avait mis toute sa confiance en elle. Sa physionomie s'éclaira, et déjà elle avait étendu la main vers le téléphone. A vrai dire, elle doutait que Bertram fût resté à Londres durant le *week-end,* mais elle apprendrait au moins par Winter, son valet de chambre, où elle pourrait l'atteindre la semaine suivante.

La voix profonde de Winter, facile à reconnaître, se fit entendre à l'autre bout du fil. Avec une légère hésitation et sur un ton de mystère, il répondit que son maître était bien à la maison.

— Parfait, s'écria Catherine. Alors, dites-lui que je vais tout de suite le voir pour quelques minutes.

— Oh non ! miss Lorimer, répliqua Winter, ce n'est guère possible...

— Pourquoi donc ! Il ne sera pourtant pas occupé toute la journée.

— Je regrette, miss Lorimer. Mais, il est souffrant.

— Souffrant ?

L'intonation de Winter avait quelque chose d'angoissé.

— Qu'a-t-il donc ?

Après un silence plein de réticences, la voix reprit avec une inflection de majestueuse discrétion :

— Si miss Lorimer désire le savoir, monsieur a mal aux dents.

Il y avait tant de solennité dans cette notification que Catherine eut peine à contenir un fou-rire. Pour ne pas froisser les sentiments de Winter, dont elle connaissait l'extrême susceptibilité, elle s'empressa de raccrocher l'appareil. Elle persistait pourtant dans son intention de rendre visite à Bertram. Du moment qu'elle voulait faire plaisir à Nancy, mieux valait ne pas tarder.

Vers trois heures, elle pensa que la mâchoire de Bertram le faisait moins souffrir, et elle se mit en route pour Portman Square. Elle sonna au numéro 16, et Winter en personne, toujours grand, maigre et digne, se présenta devant elle.

— Je regrette beaucoup, miss Lorimer... commença-t-il.

Elle avait remarqué qu'il ne savait pas encore très bien s'il devait la laisser entrer ou non. Avant qu'il ait eu le temps de prendre sa décision, elle était déjà dans le vestibule et lui adressait un sourire rassurant :

— Cela va bien, Winter, je connais le chemin.

Sous les yeux du serviteur interloqué, elle pénétra dans le bureau où, connaissant ses habitudes, elle s'attendait à trouver Bertram.

Elle ne s'était pas trompée, mais plutôt par l'effet du hasard que grâce à sa propre sagacité, Bertram n'était pas en train de travailler. Enveloppé dans une robe de chambre et la tête emmitouflée dans un châle écossais, il était affalé au coin du feu, image vivante de la détresse et de la misère humaines.

— Alors quoi, Bertie ! s'écria Catherine, est-ce donc si terrible ?

— Encore pis que cela, grogna-t-il.

Au bout d'un instant, il tourna péniblement la tête et la regarda avec des yeux qui louchaient.

— Que diable voulez-vous de moi ?

Bien qu'elle fût pleine de compassion, il faisait figure si piteuse avec son châle et sa joue enflée, qu'elle eut de la peine à se retenir de rire. En hâte, elle expliqua :

— Je viens une minute en passant, et j'en suis bien heureuse. Permettez-moi de vous soigner.

— Vous n'y pouvez rien, marmotta-t-il tristement. Je ne veux pas être dérangé, et je l'ai dit à Winter.

— Winter n'est pas responsable. Voyez-vous, Bertie...

— Je ne veux pas vous écouter. Mal aux dents, atroces douleurs faciales ! Je ne songe pas, en ce moment, à acheter des antiquités.

— Mais je ne veux rien vous vendre !

— Vous ne seriez pas venue pour rien. Je vous connais ! Surtout un dimanche. Allez-vous en, Catherine !

— Non, je ne m'en vais pas, déclara-t-elle résolument en s'approchant d'un pas. Je ne peux pas supporter de vous voir souffrir ainsi. Avez-vous été chez le dentiste ?

— Je hais les dentistes ! N'y suis jamais allé. Je hais toute la société...

Un nouvel abcès lui arracha des gémissements et le renversa dans son fauteuil.

— Un abcès. On ne voit rien, Il n'y a rien à faire.

— On peut pourtant arracher la dent, répondit Catherine.

— Arracher ?

Il sursauta.

— Sans injection, arracher à chaud ? Etes-vous folle ? Cette femme s'imagine que je suis en fer. Grand Dieu, pardonnez-lui !

Indigné, il tourna le dos à Catherine, et soutenant sa joue enflée, commença à la bercer doucement.

Catherine, qui l'observait avec une tendre sollicitude, reconnut une fois de plus l'exactitude de cette vieille formule peut-être usée, mais toujours vraie, selon laquelle les hommes peuvent se comporter comme de vrais enfants, surtout quand ils n'ont pas de femme pour veiller sur eux.

— Laissez-moi voir, Bertie.

— Pas question !

— Il le faut. C'est tout de même ridicule de traîner ainsi votre mal.

Elle se rapprocha encore d'un pas. L'œil de Bertram, qui seul bougeait encore dans sa face enflée, roula farouchement de côté. Pelotonné comme un chien de manchon qu'on menace de la cravache, il s'abandonna en geignant à son destin, et ouvrit la bouche. Le chicot d'une molaire mettait une tache sombre dans la gencive enflammée.

Après avoir déterminé la cause de tant de souffrances, Catherine reprit sa place devant la cheminée et médita le cas.

— Voyez-vous, Bertie, c'est une folie de laisser les choses dans cet état. Il faut enlever la dent tout de suite.

— Impossible, répliqua-t-il d'une voix blanche. On ne peut pas faire d'injection...

— Le gaz hilarant ! répliqua laconiquement Catherine.

Il pâlit sous le châle dans lequel il s'était de nouveau emballé la tête. Seul son instinct de conservation le soutenait encore.

— Le gaz ?

— Naturellement, Bertie. On vous administrera le gaz hilarant.

Il fit un suprême effort de résistance :

— Je ne supporte pas la narcose. Rien que d'y penser, je me sens défaillir. Jamais de ma vie je n'ai subi de narcose !

— Eh bien ! ce sera la première fois, déclara sévèrement Catherine. J'appelle maintenant le docteur Blake, et il vous arrachera cette misérable dent en un tournemain.

— Non, non. Essayez seulement ! Une fois endormi, je mourrai, pour toujours. Je vais d'ailleurs déjà mieux. Vraiment tout à fait bien... aïe... aïe... !

Tout en protestant, il faisait de laborieuses tentatives pour se lever de son fauteuil, lorsqu'une nouvelle crise l'abattit sur son siège.

Catherine fixa son vieil ami d'un air aussi compatissant qu'inflexible. Puis, quittant la chambre, elle passa dans le vestibule, d'où elle téléphona au docteur Blake, son propre dentiste, qui habitait tout près, dans Queen Ann Street, et le pria de venir. A Winter qui se tenait désemparé et livide comme une ombre, elle demanda de l'eau chaude et des serviettes propres.

Elle demeura dans le vestibule jusqu'à l'arrivée du docteur.

— Tenez bon, lui recommanda-t-elle, et faites vite.

— Compris, miss Lorimer, répliqua-t-il en riant. Ne remets jamais au lendemain ce que tu peux faire aujourd'hui !

Ils retrouvèrent leur victime dans une chambre du haut. Humblement, il s'en remettait à son destin et se sentait même trop faible pour se débattre. En une minute, l'appareil fut prêt à fonctionner. Bertram jeta un regard furtif sur les cylindres sombres et sur les tuyaux rouges, et se mit à grelotter comme s'il soufflait un vent glacial.

— Je n'y survivrai pas, murmura-t-il d'une voix défaillante. Vous m'assassinez !

— Ne dites pas de bêtises, déclara Blake avec bonne humeur.

— Ne faudrait-il pas une chaise longue spéciale, ou quelque chose de semblable, balbutia Bertie ?

— Tout à fait inutile, répondit Blake toujours cordial.

Il retroussa sa manche droite selon toutes les règles de l'art.

— Desserrez votre col et asseyez-vous gentiment.

Le patient répondit par un ricanement de douleur.

— S'asseoir gentiment ! répéta-t-il en un écho mourant. Si ma dernière heure n'était pas arrivée, je vous rirais au nez...

A cet instant, la porte s'ouvrit et Winter s'avança, une cuvette à la main, solennel comme un bourreau qui va répandre des flots de sang. Ce fut le dernier coup. Bertram ferma fortement les yeux. Lorsque Blake lui plaça le masque de caoutchouc sur le visage, quelques mots s'échappèrent encore du fond de sa gorge contractée :

— Tenez-moi la main, Catherine. Au nom du ciel, tenez-la fort...

Trois minutes plus tard, il ouvrit les yeux, et interdit, regarda le docteur Blake qui rempaquetait ses instruments en sifflotant. Winter et sa cuvette avaient disparu. Disparus également — et ce fut dans l'esprit de Bertram, comme l'aube qui se lève ! — la dent, la douleur, et tout le cauchemar. La certitude du miracle l'accablait. Il resta tranquillement assis jusqu'à ce que le dentiste fût parti. Alors il se mit sur son séant, et regarda Catherine avec un long sourire où se lisait sa délivrance.

— C'est vous... déclara-t-il.

Il voulut s'assurer qu'il n'était pas l'objet d'une illusion et se tâta la joue. Puis il rit de nouveau, comme un enfant.

— Merveilleux, cet éther. N'est-ce pas que j'ai été assez courageux ?

— Admirable de courage, Bertie.

— Par le diable, ce n'était pas très drôle. Tout le monde ne l'aurait pas pris de cette manière. Quand je pense à la narcose et à tout le reste...

— Oui, vous vous êtes bravement comporté ! Et c'était une épouvantable dent.

Suivant le regard de Catherine, il découvrit la molaire ; elle reposait près de lui, sur un lit de coton. Il s'en empara et la considéra avec fierté.

— Ah ! la voilà ! Une grosse racine enflammée. Mieux vaut qu'elle soit dehors que dedans, hein Catherine ! Dieu merci, j'ai de bons nerfs, et c'est ce qui m'a permis de résister.

Levant soudain les yeux, il perçut dans le regard de la jeune femme quelque chose qui le fit sursauter, tel un écolier pris en faute. Il la fixa comme s'il n'avait pas la conscience tranquille ; puis baissa lentement la tête. Les coins de sa bouche se mirent à frémir, et finalement, il partit d'un bruyant et joyeux éclat de rire, qui dura longtemps.

— Ciel ! Catherine... Comme j'ai tremblé dans ma culotte ! Et comme



Serviettes Caldwell . . .

Pour avoir de la beauté . . . en couleurs nettes, inaltérables. Pour assécher . . . très douces, et de cette qualité qui signifie beauté durable et long usage.

CALDWELL

Serviettes Caldwell

SERVIETTES DE BAIN • ESSUIE-VAISSELLE • NAPPES • SERVIETTES EN TOILE OUVRÉE Caldwell



c'était bien de votre part, de me faire ainsi violence ! Sans vous je souffrirais encore l'enfer sur la terre.

Il étendit la main et sonna.

— Maintenant, nous allons prendre du thé. J'ai faim. J'ai un appétit féroce. Je n'ai rien mangé de la journée, vous savez.

Elle secoua la tête.

— Non, je serai la seule à boire du thé. Ce qu'il vous faut, c'est une bonne soupe fortifiante.

— Bonne idée ! J'ai besoin de nourriture. Il me semble que je n'ai pas mangé depuis une semaine.

Un peu plus tard, après que Winter fut venu et reparti, et que Bertram, la serviette nouée autour du cou, eut attaqué à vigoureux coups de cuiller un savoureux potage, il s'écria :

— Catherine, vous avez manqué votre vocation. Vous auriez dû devenir infirmière ou doctoresse. Mais non, je radote. Vous auriez dû vous marier. Avec moi, par exemple.

— Il brandit sa cuiller.

— Ce serait une idée. Epousez-moi, Catherine, et faites de moi un homme comme il faut.

Elle se contenta de rire sans répondre.

— Si vous ne voulez pas de moi comme mari, que puis-je faire pour vous ? Mais, je vous en prie, ne me demandez pas de vous acheter quelque chose ; ma nouvelle tournée me ruine.

Catherine soupira. Bien qu'elle eût préféré aborder le sujet elle-même, ces paroles lui fournissaient une entrée en matière qu'il ne fallait pas laisser échapper.

— Eh bien ! Bertie, j'ai une prière à vous adresser. Il s'agit justement de votre tournée. Ne voudriez-vous pas donner un rôle à ma nièce Nancy Sherwood ?

Ce fut beaucoup moins l'objet de la requête qui le frappa, que l'insistance avec laquelle elle était formulée. Lentement, il arriva au fond de son assiette.

— Ah, ah ! C'est donc ça ? Elle vous a lancé à mes trousses. Le sacré petit diable...

— Certainement, elle est rusée, rétorqua vivement Catherine, et vous savez qu'elle est une bonne actrice.

— Oui, concéda-t-il, elle n'est pas mauvaise.

Il se tut.

— Et elle a du chien. J'ai entendu parler aussi de son intervention au pied levé, à la radio. Ce sont des choses qui se racontent.

Il se tut de nouveau.

— Hum, il vaudrait tout de même mieux qu'elle attende encore un peu. Dans un ou deux ans, elle aura plus d'expérience.

— Dans un an ou deux, ce sera trop tard, déclara gravement Catherine. Elle se mariera bien avant et quittera l'Angleterre. C'est maintenant, maintenant même, qu'il lui faut un rôle. Vous comprenez, Bertie, avec sa nature, elle veut se prouver à elle-même ce dont elle est capable. Si elle quitte le métier, elle veut pouvoir le faire sur un succès.

Il écoutait tout songeur.

— Je vois où la chatte a mal au pied...

— En outre, poursuivit-elle hâtivement, j'aimerais tant qu'elle vienne avec moi en Amérique. Il s'agit de son avenir, de son bonheur, de tout ce qui compte dans sa vie.

Il y eut une pause. Pendant un bon moment Bertram se passa pensivement la main sur le menton.

— Entendu, Catherine, déclara-t-il. Et c'est bien pour vous que je le fais. Il y aurait là un rôle pour Nancy, taillé sur mesure. Dites-lui de passer demain à mon bureau.

Rougissante de joie, Catherine sauta sur ses pieds, et lui prit les deux mains.

— Merci, Bertie, s'écria-t-elle, je ne l'oublierai jamais !

— Ce n'est rien. Je pense d'ailleurs que Nancy sera une bonne partenaire pour Paula Brent qui tient le rôle principal.

Il ne cachait pas le contentement qu'il avait à lui faire plaisir.

Peu après, elle prit congé. Elle éprouvait un vif soulagement et se précipita chez elle pour téléphoner à Nancy. Son départ pour l'Amérique lui apparaissait désormais sous de nouveaux et plus heureux auspices. Elle avait toujours rêvé de faire une fois ce voyage avec Nancy. En outre, et comme elle devait se l'avouer en grand secret, ce fut pour elle une grande joie de penser que Madden serait du voyage.

CHAPITRE VII

L'AVANT-VEILLE du départ, le temps était brouillé et brumeux. Un soleil d'un rouge éteint clignait de temps à autre, comme un gros œil, au-dessus des nuages jaunâtres. Dans un compartiment réservé du train qui filait vers Southampton, à travers des paysages de cheminées noires, ils étaient là tous quatre ; car Charley Upton avait pris l'habitude sentimentale, à chacune des traversées de Catherine, de l'accompagner au bateau.

Madden et Upton, qui étaient assis en face l'un de l'autre, avaient noué connaissance en parlant football ; tandis que Nancy, son manteau de fourrure dans le filet et son nouveau nécessaire de toilette à ses côtés, feuilletait nerveusement les journaux illustrés avec l'espoir d'y trouver une photographie d'elle ou de ses camarades. Elle avait ressenti une légère déception à l'idée que Bertram et la troupe ne prenaient pas passage à bord du *Pindaric*, mais s'embarqueraient deux jours plus tard sur *l'Imperial*, un paquebot plus rapide, et, comme elle ne manqua pas aussi d'en faire la remarque, plus élégant. Cependant, elle s'était déjà remise de coup du sort.

Catherine éprouvait un sentiment de légèreté inaccoutumée. Elle se sentait portée à l'optimisme et la vie lui apparaissait digne d'être vécue. Il était bon aussi d'avoir des amis. Bertram, par exemple, s'était montré extraordinairement gentil avec elle, et quelle joie de se trouver en compagnie de Nancy et de Madden ! Ses pensées galopaient. Dans les prochaines semaines, elle vendrait la miniature à Brandt, se libérerait de tous ses tracas d'affaires, et elle assisterait au bonheur de Nancy. Soudain elle s'aperçut que celle-ci se penchait vers elle.

— Regarde donc, Catherine, dit-elle avec un petit sourire maniéré, la photo qu'on donne de moi. La trouves-tu bonne ?

Catherine jeta les yeux sur le journal. Le portrait était récent et fort joli. Il avait été pris sous un angle tout à fait imprévu, en pleine lumière. On voyait Nancy de bas en haut, la chevelure rejetée en arrière, et pareille à Hermès, le messager des dieux, prenant son vol.

— Excellent, approuva Catherine avec chaleur, et très original !

— Ce n'est pas par vanité, dit Nancy, mais c'est si important pour moi. Tu sais, pour la réclame et le reste !

Madden et Upton contemplèrent également le portrait, et Upton se préoccupa particulièrement de la ressemblance.

— La ressemblance, interrompit Catherine, est souvent une question de point de vue. Voici par exemple un portrait dont les gens prétendent qu'il me ressemble. Je ne puis juger si c'est vrai ou non. Rendez-vous compte vous-mêmes.

Elle fit claquer la serrure de l'étroit et luxueux petit coffret dont elle ne

se séparait pas, en retira la miniature et la leur tendit. Le Holbein circula de main en main, dans un profond silence. Madden le contempla longtemps et déclara enfin :

— C'est certain, il te ressemble, Catherine. Et c'est un ravissant petit tableau.

Upton, qui regardait par-dessus son épaule, fut de son avis.

— A quel prix, ajouta-t-il, pourrait-on le vendre à un Américain ?

— Pour vingt mille livres, j'espère, dit Catherine en riant.

— Ça les vaut, dit Madden gravement. C'est une œuvre de grande classe.

Nancy, à l'autre bout du wagon, intervint dans un éclat de rire :

— Peut-être le voudrais-tu pour toi, Chris ?

— Certainement, répondit Madden avec bonne humeur.

Il rendit le petit tableau à Catherine qui le replaça dans le coffret.

Upton regarda sa montre, ce qui indiquait moins chez lui le souci de l'heure que le désir de se restaurer et de se désaltérer.

— Si nous déjeunions ? demanda-t-il. J'ai une faim de loup, et j'ai retenu une table au wagon-restaurant pour midi.

Le repas se déroula le mieux du monde. Catherine était d'excellente humeur et donna gaiement le ton. Puis ils arrivèrent à Southampton, et un instant après le train s'arrêtait à la station maritime, devant une longue lignée de *stewards* en veste blanche dont les casquettes portaient des noms de bateaux. En bordure du quai, se dressait la puissante masse noire du *Pindaric*. Bien qu'un pareil voyage ne fût pas pour elle une nouveauté, Catherine n'en éprouvait pas moins, au moment de l'embarquement, la fièvre de l'aventure. L'habitude n'avait pas tué le plaisir qu'elle y trouvait chaque fois. Aspirant l'air frais de la mer avec une joie impatiente, elle s'accrocha affectueusement à Nancy pour franchir la longue passerelle.

A son arrivée à bord, elle reçut un accueil triomphal. Elle avait si souvent fait le voyage sur le *Pindaric* que tous les hommes d'équipage la connaissaient, et ils manifestèrent à sa vue une respectueuse et vive satisfaction. Cette réception flatteuse fut douce comme du miel à Nancy, qui en était encore à faire son apprentissage.

— Dis-moi, est-ce que par hasard le bateau t'appartiendrait, demanda-t-elle lorsqu'elles eurent défilé devant une haie de *stewards* alignés ?

— Si tel est le cas, répondit Catherine en riant, alors il est à ta disposition.

Elles avaient une grande cabine double avec porte de communication, sur le pont C. Celle de Madden se trouvait plus en arrière, à tribord. Nancy se plongea aussitôt dans le désordre de télégrammes, de billets et de fleurs qu'elle s'était attendue à trouver, tandis que Catherine s'entretenait avec Mrs. Robbins, la femme de chambre qui la servait à chaque traversée. Un peu plus tard survint M. Pym, le commissaire du bord. C'était un homme replet, aux joues rouges, aux yeux saillants. Il louchait, mais il dissimulait habilement cette petite infirmité en regardant de côté.

— Enchanté, déclara-t-il en gardant la main de Catherine dans la sienne comme si c'était un privilège, enchanté que vous soyez des nôtres, miss Lorimer ! J'espère que nous aurons une bonne traversée. Si je puis faire quelque chose pour vous, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Alors, je vous prie de mettre cela dans votre coffre, répondit Catherine en lui tendant la miniature.

Il la reçut avec la déférence qui convenait.

— Ah ! oui, j'en ai entendu parler, miss Lorimer. Vous pouvez avoir toute confiance, elle sera bien gardée.

Il se frotta doucement les mains et franchit la porte à reculons.

— Permettez-moi de vous faire porter des fruits. Rien de plus agréable que quelques fruits dans une cabine !

C'était là l'une des formules consacrées de l'honorable M. Pym, mais il la réservait à ses passagers préférés. En fait, il était à peine parti qu'un *steward* apparut avec une coupe de magnifiques fruits de serre.

— Chérie, comment t'y prends-tu, s'écria Nancy ? Quelle réception princière ! C'est un vrai conte de fées.

— Je ne sais pas, répliqua Catherine un peu distante. Je ne m'en soucie guère, et tous ici savent très bien que je n'ai rien d'une altesse.

— Il n'y a rien de plus agréable que quelques fruits dans une cabine, poursuivit Nancy en parodiant de façon parfaite le digne commissaire du bord. Et vous avez amené votre nièce ! J'espère que nous aurons une bonne traversée. Avec des fruits dans la cabine !

Elle se tordait de rire, mais il y avait dans son rire une petite dissonance pénible.

— Le vieux est grotesque, ne trouves-tu pas ?

Catherine refusa de s'associer à cet accès de gaieté.

— Je n'aime pas, Nancy, répondit-elle tranquillement, que tu parles ainsi ! Ce vieux grotesque est l'un de mes meilleurs amis. Depuis mon premier voyage, il m'a rendu une quantité de services. Je n'étais alors pas plus âgée que toi, mais j'étais bien trop nerveuse et trop timide pour adresser la parole à âme qui vive. Il eut pour moi des soins de mère, me présenta à d'autres passagers. Tu as beau le trouver ridicule, il y a beaucoup de gens très connus qui s'estiment heureux d'appeler M. Pym leur ami. C'est un fameux type !

— Catherine chérie, s'écria Nancy dont la mimique railleuse avait fait place à une mine de parfaite contrition, tu ne m'as pas comprise ! Je ne savais pas que tu tenais tant à lui, et je suis très touchée, moi aussi, par son amabilité.

Catherine retrouva son rire.

— Ça va bien. Je savais que tu n'y mettais pas de méchanceté ; du moment que tu te sens bien ici, je suis satisfaite.

Quelques minutes plus tard, elles montèrent sur le pont-promenade, où Upton et Madden les attendaient. La menace de la séparation était déjà dans l'air. Un *steward* donna le premier coup de gong, et ceux qui ne partaient pas commencèrent à quitter le navire.

— Il faut que je m'en aille, dit Charley avec un profond soupir. Promets-moi, Catherine, de bien te soigner, et cætera, et cætera...

— Naturellement, Charley.

Comme à chaque séparation, il paraissait si accablé de chagrin que le cœur de la jeune femme s'émut. Il lui portait un attachement si fidèle, si dévoué et si éperdument sentimental, qu'elle en était chaque fois touchée au point de ressentir pour lui presque de la tendresse.

— Bon sang ! poursuivit-il, chaque fois que tu t'en vas, je me sens dans un piteux état. Si tu m'abandonnes trop longtemps, et si je ne pars pas à ta recherche pour te ramener de mes propres mains, je veux bien être pendu !

La sirène poussa un long mugissement, et tout à coup, une légère vibration ébranla l'énorme coque. L'instant était émouvant. Upton dit adieu à Nancy et à Madden, pressa la main de Catherine dans les siennes, et détournant la tête, descendit la passerelle en

P-'S-T, YVONNE— PAS TOUT DE SUITE !

Prenez donc 30 secondes pour rafraîchir vos aisselles et éloigner le risque d'offenser !





Vite, employez Mum avant que l'odeur des aisselles ne risque de compromettre votre soirée. A quoi bon cette musique entraînante si votre cavalier se désintéresse de vous et que tout le monde en connaît la cause — excepté *vous ?*



Mum vient à votre aide ! Même si vous êtes habillée, il est encore temps. N'est-il pas à votre avantage de consacrer 30 secondes pour sauvegarder la fraîcheur d'après-bain — avec Mum ? Vous avez maintenant neutralisé l'odeur des aisselles pour des heures à venir.



La danse continue — vous êtes toute près — et choyée par celui que vous aimez. Vous ne sauriez encourir le risque de compromettre votre bonheur pour si *peu*. Mum protège votre charme et votre féminité et vous vaudra un succès grandissant pendant toute la soirée.

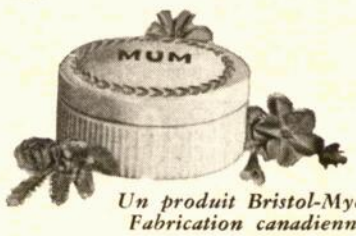
RAPIDE — Mum s'applique en 30 secondes. Que vous soyez habillée ou très occupée, vous avez toujours le temps d'employer Mum.

INOFFENSIF — N'irrite pas l'épiderme. Sans danger pour les tissus, assure l'American Institute of Laundering.

EFFICACE — Mum agit immédiatement et vous conserve votre fraîcheur d'après-bain durant toute une soirée ou toute une journée. Procurez-vous Mum dès aujourd'hui.

▪ ▪ ▪

Pour les serviettes hygiéniques — *Mum est un désodorisant incomparable. Il est doux, efficace et inoffensif. Voilà pourquoi des milliers de femmes l'emploient aussi à cette fin.*



Un produit Bristol-Myers
Fabrication canadienne

MUM
NEUTRALISE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

"J'AI RENONCÉ AU LUXE
--ET CELA COMPREND
les Jours Perdus!"



NE DITES pas que vous ne pouvez rien y faire si les douleurs menstruelles vous font ralentir . . . ou même *manquer* . . . plusieurs jours par mois, car vous pouvez *essayer Midol.*

Prenez simplement Midol au premier signe de malaise. Voyez comme ces comprimés efficaces soulagent vite les trois genres de troubles fontionnels — crampes, mal de tête et cafard. Midol ne contient aucun opiacé; des millions de jeunes filles et de femmes s'y fient entièrement tous les mois. Toutes pharmacies. Laissez Midol éliminer les jours perdus!

MIDOL

Plus employé que tous les autres produits offerts exclusivement pour le soulagement des douleurs menstruelles.

CRAMPES • MAL DE TÊTE • CAFARD



LA *Date* REDOUTÉE..

Toutes les femmes souffrent périodiquement de maux de tête, vertiges, névralgies, nervosité, dépression, etc. Ces troubles, qui sont parfois le début de malaises graves, ont pour origine une circulation du sang anormale, des congestions et déplacements des organes féminins.

FANDORINE

donne à la femme le moyen d'éviter et d'enrayer ces souffrances. Toute femme soucieuse de sa santé devrait employer FANDORINE. Pour ses soins intimes elle devra, en même temps, faire usage de la

GYRALDOSE

un produit pour usage externe qui décongestionne, raffermit et tonifie les muqueuses, tue les germes microbiens, et redonne aux organes fatigués une vitalité extraordinaire.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Ecrivez à Casier Postal 27, Station N. Montréal, pour recevoir brochure gratuite: "Connaissez-vous ?"

C'est un produit CHATELAIN FABRICANT DE L'URODONAL

CHATELAIN JJ

BRUITS DANS L'ESTOMAC

imputables au gaz sont ennuyeux et désagréables ! Obtenez du soulagement avec

Double-O-Pepsin

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à M. S. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

courant. Une telle tristesse émanait de sa silhouette que Catherine en fut toute bouleversée. Tandis que Nancy et Madden, appuyés au bastingage, suivaient des yeux les opérations du départ, elle s'éloigna et monta sur le pont supérieur.

Baignée dans la légère brume marine, elle se mit à faire les cent pas dans un coin solitaire, et brusquement, elle se sentit sombrer dans un abîme de mélancolie. Tiré par deux remorqueurs, le navire piqua vers le soleil couchant. Bientôt, la vibration s'accentua et alla en s'accélérant. La proue fendait avec une vitesse croissante les flots d'un brun pâle, des mouettes tourbillonaient au-dessus du sillage en poussant leurs cris discordants, et peu à peu la terre ferme s'effaçait à l'horizon. C'étaient des minutes étrangement graves et exaltantes, et bien que Catherine résistât à la tentation d'analyser ses impressions, elle éprouvait une curieuse sensation d'incertitude. La vie lui apparaissait sous un jour nouveau, avec des contours vagues et troubles. Un bruit de pas qui s'approchaient coupa court à ses réflexions désenchantées. Se retournant, elle aperçut Madden. A l'instant, ses doutes s'envolèrent, et cette présence amie lui causa un vif plaisir.

— Nancy m'a renvoyé, expliqua-t-il. Elle est rentrée dans sa cabine pour s'étendre un peu.

Elle répondit par un signe de tête, et pendant un moment ils se promenèrent, sans mot dire.

— Ne devrais-tu pas mettre ton manteau, demanda-t-il enfin ? Il fait froid.

— Non, je me sens bien.

Ils se taisaient de nouveau depuis quelque temps lorsque subitement il se mit à parler, mais comme s'il avait eu de la peine à s'y résoudre :

— Cet Upton est un gentil garçon. Au premier abord, il paraît léger et insouciant, mais il a le cœur à la bonne place.

Il eut une hésitation.

— Et puis, il est terriblement amoureux de toi . . .

Catherine ne répondit pas.

— Cela me trotte constamment par la tête, reprit-il d'un air un peu gêné et même troublé. Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas . . . J'ai beau ne t'avoir rencontrée que depuis peu, il me semble que nous nous sommes toujours connus. Je n'y puis rien . . . C'est plus fort que moi.

Il s'interrompit. Ils se turent encore et de nouveau le silence régna entre eux. Catherine le regarda à la dérobée : il paraissait désemparé et pourtant résolu. Souriante, elle dit :

— Et alors ?

— Hé bien, voici ce que je pense. J'ai appris ces temps derniers à te bien connaître, et je me répète sans cesse que tu n'as pas eu de la vie tout ce que tu aurais pu en recevoir. Tu donnes, tu donnes constamment, mais jamais, bon sang ! on ne te voit accepter ou prendre. Je suis si heureux avec Nancy que j'ai un immense désir de te voir heureuse aussi. Mais tu ne parviendras pas à m'ôter de l'idée que tu as quelque chose sur le cœur. Pardonne-moi si je dis des bêtises. Ce que je voulais dire, c'est . . . Pourquoi n'épouses-tu pas Charley et ne laisses-tu pas prendre soin de toi pour toujours ?

Elle tarda à répondre. Si quelqu'un d'autre lui avait tenu ce langage, elle aurait été vivement blessée ; mais elle n'en voulait pas à Madden. Elle était à la fois surprise et agréablement émue. Certes, il était ridicule de la part de Madden de jouer ainsi au vieil oncle, mais son évidente sollicitude et l'affection qu'il semblait lui porter la touchaient profondément.

— Non, répliqua-t-elle enfin, il n'est pas question que le pauvre Charley se charge de moi.

— Pourquoi pas ? Il est assez riche !

— Est-ce que ça compte ?

— Je pense que ça compte.

Elle secoua la tête.

— Cela ne changerait rien. Vois-tu, je suis tout à fait démodée, incurablement romantique, et désespérément têtue. Si j'étais disposée à me marier, l'argent ne jouerait aucun rôle. Le malheur veut que je n'aime pas Charley.

De nouveau le silence régna. Cette explication ne semblait pas le satisfaire entièrement.

— Bon Dieu ! dit-il lentement et une ride profonde lui barrait le front. Alors il n'y a rien à faire ?

— Rien, déclara-t-elle tranquillement.

Ils descendirent sur le pont-promenade, prêtant l'oreille aux rafales du vent dans les superstructures et au fracas des vagues contre le bordage. Lorsque le crépuscule fut venu et que le bateau se fut constellé de lumières, elle le quitta et rentra dans sa cabine.

CHAPITRE VIII

LE DÎNER se déroula rapidement et sans cérémonie, car le capitaine Ireland ne se montrait jamais le premier soir et aucun des habitués de la traversée n'avait songé à faire toilette. Mais à en juger par les voisins de table, le voyage promettait d'être agréable. Il y avait là Jay French, le célèbre journaliste cosmopolite, Edward Brett, un architecte de réputation internationale et lady Blandwell qui entreprenait sa première tournée de conférences en Amérique.

Le lendemain, la vie de bord s'organisa dans son cadre restreint mais plaisant. Obéissant aux adjurations de M. Pym, la mer demeurait calme. Catherine reprit ses habitudes de passagère comme si elle n'avait jamais vécu autrement. Le matin, c'était les exercices de gymnastique, et ensuite le bain dans le beau bassin de marbre pompeusement dénommé la piscine olympique. Nancy, qui avait une tendance à la paresse, serait volontiers restée au lit si Catherine, à qui les voyages mettaient le diable au corps, ne l'avait pas obligée à jouer à la balle, à tirer sur la machine à ramer et à monter sur le cheval électrique. Après le lunch, on s'enveloppait dans des couvertures, on s'étendait sur des chaises-longues, on lisait, on regardait défiler les nuages. A la demande de Catherine, on prenait souvent le thé sur le pont supérieur plutôt que d'aller s'enfermer dans le somptueux jardin d'hiver où l'orchestre faisait rage. Un cocktail avant le dîner et une représentation de cinéma complétaient ce programme quotidien.

La grande préoccupation de Catherine était que ce voyage laissât un agréable souvenir à Nancy. Sa première traversée avait été pour elle un enchantement, elle en avait gardé une impression ineffaçable. Elle s'efforçait donc d'éveiller le même état d'esprit et la même ferveur chez Nancy ; mais chaque jour elle devait se défendre contre un léger sentiment de désillusion.

Mais ne s'égarait-elle pas dans ses suppositions ? A la surface, Nancy affichait tous les travers de la nouvelle génération ; toutefois elle avait aussi sa vie intime. Son échec de Manchester lui avait laissé une blessure toujours ouverte et, secrètement, elle aspirait à prendre sa revanche de cette défaite par un succès étourdissant. Bien qu'elle n'en parlât pas, elle ne songeait qu'à la future tournée à New-York, et elle pensait constamment à son rôle. Son habitude était de se retirer tout à fait inopinément, en général vers le soir, pour le travailler. Comme elle était très indépendante, personne ne se préoccupait de ces veillées solitaires ; mais Nancy se prenait au sérieux.

Il arriva ainsi, un jeudi soir, qu'elle s'enferma à neuf heures dans sa cabine en laissant à Madden le soin de conduire Catherine au cinéma. C'était par une nuit sombre et orageuse. Les films, une grosse farce et quelques vues de voyages, étaient fastidieux. De plus, le navire roulait désagréablement ; aussi la représentation n'avait rien de bien attrayant. Pourtant, Catherine avait rarement eu autant de plaisir. Assise dans l'obscurité, elle regardait distraitement les images courir sur l'écran. Elle éprouvait un grand bien-être à sentir la présence de Madden à son côté et le mouvant travail du bateau dans la mer pesante. Soudain, Madden se tourna, le visage éclairé par un sourire qu'elle connaissait bien.

— Il me semble que le temps se gâte, remarqua-t-il. Comment te sens-tu ?

— Jamais je ne me suis trouvée si bien, répondit-elle d'un ton enjoué.

— Tu n'as pas envie de descendre ?

— Si tu ne pars pas, non !

Elle suivait de nouveau les péripéties du film lorsqu'une pensée subite lui traversa l'esprit. Pourquoi donc trouvait-elle du plaisir à être assise là et à subir ce spectacle médiocre, avec tous les désagréments de la tempête ? Avec un sursaut de contrariété, elle reconnut que ce plaisir provenait de ce que Madden était auprès d'elle ; la dernière chose qu'elle eût désirée, c'est que cet étrange bien-être prît fin. Son sourire s'éteignit. Elle tenta vainement de réfléchir, mais elle n'en eut pas le temps. Brusquement, une effrayante clarté s'était faite en elle.

Madden avait étendu la main pour maintenir la chaise de sa voisine qui était entraînée avec les sièges voisins dans un vrai balancement d'escarpolette. Au même moment, le navire roula lourdement sur le flanc et jeta Catherine contre lui. Durant quelques secondes, tandis que le bateau se redressait, il l'étreignit solidement pour l'empêcher de tomber. Du coup, tout se brouilla devant les yeux de la jeune femme : le navire, la mer, le monde entier. Lorsque le bâtiment eut retrouvé son aplomb, Madden la réinstalla soigneusement à sa place.

—Quelle récompense recevrai-je, dit-il ? La médaille du roi Albert pour les actes de sauvetage en pleine mer ?

Elle ne répondit rien. Dût-il lui en coûter la vie, elle n'aurait pu proférer une syllabe. Pâle jusqu'aux lèvres, les membres paralysés, elle demeurait inerte, frappée par la terrible révélation qui s'était abattue sur elle comme la foudre. Elle aimait Madden ; elle l'aimait de toute son âme.

CHAPITRE IX

A NEW-YORK, Catherine se rua tête baissée dans son travail, car elle y voyait l'unique remède à la douleur atroce qui lui déchirait le cœur et ne lui laissait plus aucune trêve. Dès qu'elle fut arrivée au *Tower Carlton*, où elle avait l'habitude de descendre, elle téléphona à Breuget, son représentant à New-York. S'il n'était pas venu la saluer au quai, c'est qu'elle en avait décidé ainsi, mais il attendait son appel et accourut aussitôt. A peine eut-elle le temps de s'installer dans la petite chambre verte et or qui l'avait si souvent accueillie, de jeter un regard par la fenêtre qui dominait de la hauteur de trente étages le gigantesque défilé de la Cinquième Avenue, de saluer le directeur de l'hôtel, M. Lenz, qui la combla de fleurs, de fruits et de protestations de joie, et lui confirma qu'une seconde chambre à coucher, attenante à la sienne, était réservée à miss Sherwood. Déjà Breuget se précipitait les mains tendues, sa barbiche pointue à la française frémissant de plaisir.

Georges Breuget, un Parisien, était de par sa profession un spécialiste en

objets d'art et en montres du XVIIIe siècle. Venu à New-York pour y tenter sa chance, il avait fait faillite, et il serait littéralement mort de faim si Catherine ne l'avait repêché.

Lui baisant la main, il lui servit un choix varié de compliments, tous plus galants les uns que les autres, s'installa dans un fauteuil, appuya contre ses lèvres la pomme de sa célèbre canne, comme s'il voulait lui-même mettre un terme à son intarissable éloquence, puis attendit les questions et les ordres de Catherine.

— Oui, Breuget, dit-elle en se renversant en arrière et en le regardant dans les yeux, j'ai donc apporté la miniature.

— Parfait, miss Lorimer.

—Avez-vous pris contact avec Brandt, ainsi que je vous l'avais demandé ?

— Tout est en bonne voie. Brandt est attendu à New-York dans dix jours — Breuget roulait « r » avec une naïve suffisance. Mercredi à trois heures, il viendra à mon bureau pour voir la miniature. Et... pour l'acheter, miss Lorimer, vous verrez. C'est comme je vous le dis. Remettez-vous-en à moi.

Catherine serra les lèvres.

— Puissiez-vous avoir raison ! En tout cas, vous avez bien manœuvré. Entre-temps, je vais exposer la miniature. Tout New-York doit l'admirer, habilement mise en valeur dans un entourage de velours rouge. Il faut aussi que les marchands la voient ; tous, Ascher et les autres. Il faut qu'on en parle beaucoup ; ça nous aidera. Je n'ai aucune envie que l'ami Brandt croie pouvoir nous imposer son prix. Le prix, c'est nous qui le faisons. N'est-ce pas, Breuget ?

— Naturellement, miss Lorimer. Evidemment, les circonstances actuelles sont défavorables.

— Défavorables ! Elles sont franchement mauvaises. Mais écoutez, mon vieil ami, je vais vous porter un rude coup. Si nous n'arrivons pas à vendre cette miniature cent mille dollars bien sonnants, nous n'aurons tous deux qu'à nous chercher une autre situation.

Avec optimisme, Breuget haussa les épaules comme pour la rassurer.

— C'est très curieux, miss Lorimer, ce portrait vous ressemble de façon étonnante...

Catherine eut un geste de vive dénégation, sous lequel elle tenta de cacher l'effet que ces paroles lui causaient. D'une voix légèrement rauque, elle répondit :

— Le prochain qui me dit ça, je lui jette une chaise à la tête.

Puis faisant demi-tour, elle marcha droit à la porte.

Ils descendirent l'avenue jusqu'à son bureau, un petit magasin coincé entre un atelier de haute couture et une élégante boutique de fleuriste. En chemin, et comme il était déjà plus d'une heure, Catherine persuada le vieux Breuget de déjeuner avec elle. Ils se rendirent dans un bar où ils se firent servir des sandwichs avec du café et des *cakes*. Arrivée au bureau, elle prit plaisir à disposer la miniature dans la petite vitrine encadrée de bronze, sur un fond de velours de Gênes, couleur lie de vin ; et, en procédant à ce petit travail de décoration, elle se dit que c'était là toute la raison d'être de son existence.

Les franches félicitations d'Ascher, qui ne tarda pas à passer, la réjouirent fort. De tous les marchands de New-York, c'était certainement le plus compétent, et elle remarqua qu'il approuvait tout à fait son achat. Mais, plus tard, lorsqu'elle reprit seule le chemin de l'hôtel, elle se sentit de nouveau déprimée et très lasse.

A l'hôtel, Nancy avait pris possession de sa chambre à sa manière habituelle, c'est-à-dire qu'elle avait éparpillé ses affaires dans tous les coins et qu'elle s'était étendue sur le divan, avec, auprès d'elle, la lampe allumée et le thé préparé. Ce spectacle familier rendit à Catherine un peu de sa bonne humeur. Elle retira ses souliers, enfila ses pantoufles et, en un clin d'œil, elle eut échangé son costume contre une robe de chambre confortable et mœlleuse, d'un gris tourterelle. Puis elle s'assit près de Nancy et versa le thé. Avec un sourire, elle découvrit que sa nièce avait dédaigné celui de l'hôtel, et s'était servie dans sa propre provision qu'elle avait apportée de Londres.

— As-tu passé une bonne soirée, demanda-t-elle gaîment ?

— Un véritable enchantement, chérie, répondit Nancy, abandonnant l'étude de son rôle et fixant Catherine de ses grands yeux brillants. Un dîner magnifique avec des huîtres exquises, — Chris les appelle, je crois des *bluepoints* — et un jeune faisan vraiment divin. Puis j'ai traîné Chris au théâtre. Une pure merveille ! Nous pourrons commencer nos répétitions à l'Imperial jeudi. Ah ! Catherine, que j'aime New-York. Je te parie un chapeau neuf qu'il répondra à mon amour !

Elle croqua le dernier macaron qu'elle avait laissé.

— Tu n'as pas encore vu les journaux, chérie ? Ils sont là sur le plancher. Dans l'ensemble, très bien. Une demi-colonne de texte et quatre photos excellentes.

Catherine ramassa les journaux et les parcourut avec attention.

— Oui, c'est très bien. Pour tes débuts en Amérique, tu as mis dans le mille.

Nancy riait et s'étirait comme un petit chat qu'on caresse.

— Et tout le monde est si gentil pour moi ! Chris est incomparable. Tu ne peux pas savoir combien je tiens à lui. Pense donc, il veut absolument que nous nous mariions aussitôt après la première représentation ; et je crois que c'est fort bien ainsi. Ce serait un vrai conte de fées, si dès le premier contact avec le public je tenais déjà mon succès — car je sens, chérie, que ce sera un grand succès — et par là-dessus, des épousailles en style tout à fait romantique !

Elle s'interrompit.

— Tu aimes bien Chris, n'est-ce pas, chérie ?

— Tu le sais bien.

— Il t'aime bien aussi, poursuivit Nancy, et il te tient en haute estime. Il me parlait encore de toi tout à l'heure. Il aurait grand plaisir à ce que tu viennes déjeuner avec nous au Waldorf, demain ou l'un de ces jours.

Catherine la regarda avec surprise :

— Tu ne veux pas dire qu'il habite au Waldorf ?

— Mais si, chérie. Pourquoi pas ? Je sais bien qu'il préférerait une auberge, mais je tiens à l'élégance et je l'ai convaincu.

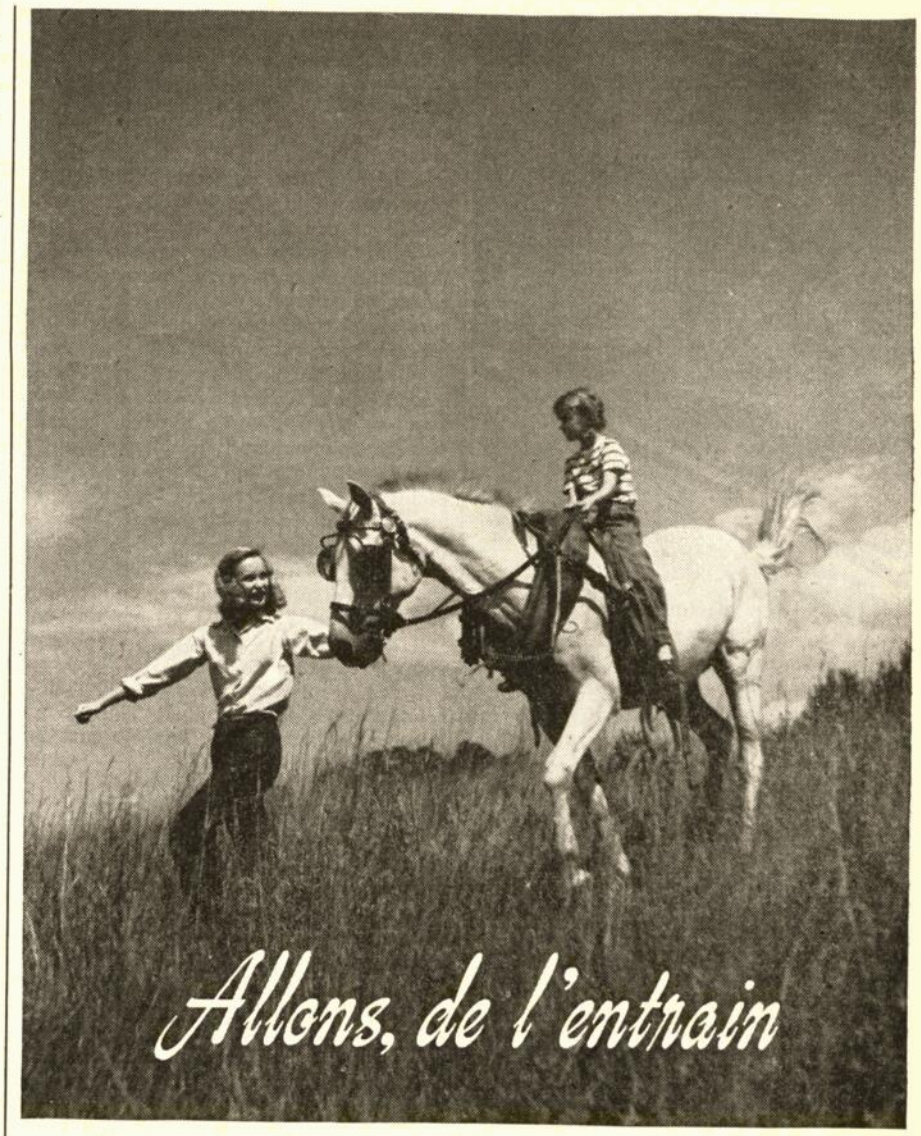
— Mais le Waldorf est terriblement cher ! dit Catherine avec un sursaut. Es-tu vraiment sûre qu'il peut se payer tout ça, ces déplacements, ces fleurs, ces cadeaux et les hôtels les plus luxueux ? Si ce n'est pas le cas, ce n'est pas bien de ta part de l'y pousser.

— Il n'a pas fait d'objection, rétorqua Nancy en haussant les épaules.

— Tu ne t'imagines pas pourtant qu'il protesterait ! Il n'est pas homme à le faire. Je déteste parler de ces choses, Nancy, mais c'est un chapitre sur lequel il nous faut être franche l'une avec l'autre !

Nancy sourit de son sourire le plus séducteur.

— Ne t'inquiète pas, chérie. Tout est en ordre avec Chris. A Cleveland, il passe pour un gros personnage. C'est mon petit doigt qui me l'a dit. Ne me regarde pas d'un air si sévère ! Je n'ai pas envie de me disputer pour ces



Vous vous sentirez pleine d'entrain

Parcourant les prés inondés de soleil

Ou la ville bourdonnante d'activité

Quel que soit le jour du mois.

Parce que vous avez trouvé ce merveilleux moyen d'être à l'aise, cette confiance inouïe que seule Modess vous donne, certains jours. La serviette Modess, garnie de son coussin duveteux, est tellement douce! Vous vous en apercevez rien qu'à la toucher. Or cette douceur est durable. Modess vous offre également plus de sécurité ... cette triple feuille de couverture extérieure réalise une protection certaine, totale et permanente. Cependant, malgré l'incroyable aisance et tranquillité qu'elle vous assure, Modess n'est pas plus chère.

Modess

SERVIETTES HYGIÉNIQUES



EXIGEZ MODESS—ELLES SONT VRAIMENT UNIQUES



Un peu de Silvo polit l'argenterie facilement, sûrement, superbement.

Avec quelle exquisité l'argenterie brillante reflète le goût charmant de l'hôtesse qui s'y connaît — et comme ce patron "International" favori sert bien ses plans de réception ! Pour conserver ce poli brillant, exempt de ternissure, prenez soin de l'argenterie tel que le recommande ce fabricant — à l'aide de Silvo.

S-28F

Silvo
POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

WILLIAM HOLLINS & CO. LTD. DAY & NIGHT WEAR VIYELLA HOUSE, NOTTINGHAM



SE LAVE
Tant et Tant et Plus
FLANELLES
'Viyella'
REGD.

Plus vous la lavez, plus elle paraît neuve, et toujours, elle garde sa couleur. La flanelle Viyella a marqué une date dans le développement des tissus lavables.

Le chic tissu anglais inusable
GARANTI LAVABLE ET INDELEBILE
ÉPROUVÉ AU LUX

36 et 54 pouces de largeur. Dans tous les bons magasins ou écrire à Wm. Hollins & Co. Ltd., 266 rue King O., Toronto.



Poils PARTIS Figure Lèvres Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'avais de vilains poils . . . ça m'enlaidissait . . . et je me décourageais. J'essayai différents produits . . . même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT : "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et ces succès. Adressez sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-797, Toronto, Canada. Inclure timbre de 4c pour réponse.

histoires. Je me suis déjà assez emportée avec Chris cet après-midi, à propos du voyage à Vermont.

Elles se turent. Visiblement, Nancy passait par l'un de ces moments de totale insouciance, où il n'y avait rien à obtenir d'elle.

— Tu penses, demanda Catherine, pour rompre le silence, que Chris aimerait te présenter à sa mère ?

— Oui, soupira Nancy avec résignation. Et à tous les oncles, et à tous les cousins à la mode de Bretagne ! Et, je suppose, à tous les habitants du village. Il voudrait que nous y allions jeudi pour deux ou trois jours. Juste quand j'aurai à faire par-dessus la tête avec les répétitions. Tu te rends compte ? En plein hiver, je planterais là New-York pour un trou perdu en pleine campagne !

— Il y a des gens qui aiment la campagne.

— Grand bien leur fasse !

— Il faut que tu y ailles, dit Catherine d'une voix grave. C'est ton devoir.

— Alors viens avec moi, répondit Nancy d'un ton boudeur.

— Soit, répliqua Catherine. C'est entendu, n'en parlons plus. Tourne le bouton de la radio et donne-nous un peu de musique.

CHAPITRE X

LE VENDREDI MATIN, Catherine prit à huit heures trente le rapide qui devait l'amener à Graysville. Elle était seule, Nancy et Madden étant déjà partis la veille. Bien installée dans un bon fauteuil du *pullman* où régnait une agréable chaleur, elle essuya la vitre avec ses gants pour voir défiler le paysage hivernal, figé par le gel. A une allure toujours plus rapide et dans un fracas croissant, le train fonçait à travers la campagne couverte de neige vers les étendues infinies. La journée s'écoula. Vers le soir, Catherine dut changer de train et prendre une petite ligne régionale ; puis elle repartit dans la direction du couchant. Le soleil d'un rouge ardent répandait sur la terre rude et nue toutes les splendeurs du ciel. Une demi-heure plus tard, le contrôleur passa dans le wagon.

— Dans quelques minutes, Graysville, Madame, dit-il poliment.

Catherine était légèrement émue. Le sentiment d'arriver enfin au terme du voyage, sentiment auquel se mêlaient aussi de l'impatience, de la curiosité et une sorte de crainte. La locomotive siffla, les freins grincèrent, et le train s'arrêta. Elle fut la seule à descendre sur le quai étroit. Sa valise à ses pieds, les joues rougies par le vent et le cœur serré par l'attente, elle contempla la gare déserte.

Soudain, une silhouette surgit de la pénombre et s'approcha lentement. C'était un vieil homme maigre. Il avait les jambes arquées et portait une veste de cuir avec un capuchon, sous lequel son visage tanné esquissait un vague sourire de bienvenue.

— C'est bien vous miss Lorimer, demanda-t-il tandis que s'épanouissait son sourire ?

— Je m'appelle Hickey.

Il lui prit sa valise.

— Venez. L'auto est dehors, sur la place.

Catherine identifia tout de suite la mère de Chris. Grande et maigre, elle ressemblait à son fils de façon frappante. Son visage était empreint de la même expression tranquille que celui de Madden. Il s'en dégageait la même certitude et la même fermeté, révélant la discipline intérieure de toute une vie faite de patience, de constance et de bonté. Fixant Catherine d'un regard étrangement profond, où se lisait une chaude et cordiale bienvenue, elle dit après les premières salutations :

— Vous devez être gelée. Entrez vite et venez vous chauffer.

Elle lui fit monter l'escalier et l'introduisit dans une chambre. Un bon feu flambait dans une cheminée hollandaise en fer, et projetait ses reflets sur le ciel de lit et ses beaux rideaux, sur le lourd bahut sculpté et sur les chaises massives.

— J'espère que vous serez bien ici, dit Mrs. Madden avec une gêne soudaine qui alla droit au cœur de Catherine. C'est très modeste, car nous sommes des gens simples.

— Mais c'est ravissant, s'écria Catherine !

Mrs. Madden sourit d'un sourire tranquille et réservé qui illumina son visage grave. Elle eut l'air de chercher ses mots pour exprimer sa satisfaction ; mais sans doute avait-elle de la peine à traduire ses sentiments en paroles. Elle demeura encore un instant sur le seuil, s'assura que Catherine ne manquait de rien, annonça que le dîner allait être servi, et se retira.

Une demi-heure plus tard, Catherine descendait au salon, une longue pièce brillamment éclairée donnant sur le hall, et où se pressait en ce moment une foule inattendue. Les patineurs étaient rentrés, et avaient amené avec eux de nombreux amis et voisins. Catherine eut ainsi une première vision de la très large hospitalité que l'on pratiquait à la maison de Lakeside.

Madden et Nancy se tenaient devant la cheminée, avec le frère et la sœur aux visages rieurs qui avaient fait route dans la voiture, et qu'on présentait maintenant à Catherine sous les noms de Luke et de Betty Lou. Non loin d'eux était assis, tout raide dans son fauteuil à bascule, un vieil homme au visage ridé et spirituel, l'oncle Ben Emmet, le frère de Mrs. Madden. En face, avaient pris place le maître d'école de Graysville et sa sœur. Puis venaient Doc Edwards, petit et râblé dans un épais manteau de pilote, et Pop Walters, gras et chauve, aux yeux clignotants et pleins de malice. Il y avait aussi Sammy Bennett, petit-fils de Ben, dont le nez était tout piqué de taches de rousseur, et qui, ainsi que Luke, portait sur la poitrine un insigne de club. Enfin, à l'arrière-plan, une vingtaine de jeunes hommes et de jeune filles en chandails clairs, les joues brûlées par le vent et le regard brillant, qui bavardaient et riaient.

Il fallut un moment à Catherine pour faire le tour de toute cette société. Grâce à Mrs. Madden qui prenait son rôle très à cœur, elle lia connaissance avec chacun. C'étaient des gens simples, sans rien de frappant ; on se rendait compte qu'ils travaillaient durement pour gagner leur vie, mais tous manifestaient une cordialité spontanée et sincère qui impressionnait Catherine au plus haut degré. Tout de suite, elle se sentit à l'aise avec eux.

Elle n'eut guère l'occasion de s'entretenir avec Nancy et Madden, car Mrs. Madden lui prit le bras, et toute la compagnie passa dans la salle à manger voisine.

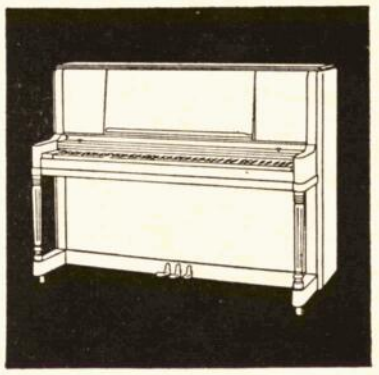
A la fin du repas, on retourna au salon. A une table s'assirent les joueurs de bridge, et à une autre s'organisa une partie d'« Amiral Crackers », un jeu follement animé. Quant à Catherine, le jeune Sammy Emmet la pria de lui faire griller des noix sur le feu.

Assise au coin de la cheminée, elle subissait l'insouciante gaieté de son entourage. A la table ronde que présidait Madden, le vacarme allait croissant. Une ou deux fois, il sembla à Catherine que le ton de Chris trahissait une bonne humeur affectée. Mais la chaleur du feu la plongeait peu à peu dans une bienfaisante somnolence. Une demi-heure plus tard, elle prit discrètement congé de Mrs. Madden et se faufila dans sa chambre.



PEINTURE PRATT & LAMBERT
FAITE PAR LES FABRICANTS DU
Vernis à Planchers "61"
PRATT & LAMBERT-INC. • FORT ERIE, ONTARIO

JOUEZ DU PIANO
Garanti pour 20 ans. Choisissez un piano Quidoz.



Catalogue gratuit sur demande.
Ecrivez pour détails.
LES PIANOS QUIDOZ
Manufacturiers de pianos de luxe
Ste-Thérèse, Qué.

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.
122-E, Blvd. Charest, Québec.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle s'y trouvait lorsque Nancy entra, l'inévitable cigarette aux lèvres.

— Contente d'avoir pu t'échapper, demanda-t-elle ?

— Pourquoi « échapper », rétorqua Catherine surprise ?

Nancy ne répondit pas, mais haussa nerveusement les épaules.

— Comment, Nancy, s'écria Catherine, tu ne te trouves pas bien ici ?

Nancy fronça les sourcils.

— C'est très joli, chérie... peut-être un peu comique.

— Comique, répéta Catherine interloquée ?

Nancy fit signe que oui. Elle voyait que Catherine ne la comprenait pas et devenait agressive.

— Il y a trop de petits tapis partout, trop de parents pauvres qui font du bruit en mangeant, et rient de tout et de rien. Et ces coqs de villages qui pouffent dans les coins ! Et tous ces versets bibliques aux murs, comme ici, au-dessus des lits !

Catherine suivit des yeux le regard de Nancy.

— Ce n'est pas un verset biblique, répliqua-t-elle sèchement, mais un modèle de broderie, et c'est très joliment travaillé.

— Je veux bien, poursuivit Nancy avec une nervosité croissante, mais en tout cas, ma situation ici n'a rien de drôle. Une semaine encore, et je deviendrais folle. Je sens qu'on me regarde de travers parce que je suis actrice. Chaque fois que j'allume une cigarette, on me dévisage comme si j'avais commis un péché contre le Saint-Esprit. Il n'y a même pas un misérable cinéma dans ce coin perdu. Pourquoi Chris ne pouvait-il pas nous présenter son ennuyeuse parenté à Cleveland, au lieu de nous lancer ainsi à ses trousses ! Le ciel soit loué, nous rentrons à New-York après-demain.

— Mais Nancy...

— Ah ! Catherine, je te demande pardon...

Déjà Nancy regrettait ses paroles. Sa bouche tremblait et ses yeux exprimèrent une contrition sincère.

— Je sais que je suis insupportable. Je n'aurais dû venir ici qu'après la première. Ça me fait de la peine pour Chris ; mais je suis hors de mes gonds. C'est que j'ai de tout autres préoccupations en tête.

— Ne penses-tu pas que tu demandes un peu beaucoup à la vie, demanda-t-elle d'une voix sourde ?

— Peut-être, répondit Nancy, mais j'en ai besoin !

Elle s'approcha de Catherine, lui donna un baiser et, en un clin d'œil, disparut de la chambre.

Immobile, les lèvres serrées, Catherine demeura un moment devant la fenêtre. Une beauté sereine revêtait le paysage, et elle se sentait gagnée par la paix qui régnait dans cette petite communauté de gens sains et tranquilles. Elle aurait voulu rejoindre Nancy, parler avec elle, la consoler et la calmer. Si elle ne le fit pas, c'est qu'elle savait que cela ne servirait de rien. Elle-même se sentait embarrassée et intimidée, et avec un soupir, elle se mit au lit.

CHAPITRE XI

Vers trois heures de l'après-midi, Catherine se rendit à son bureau où Brandt devait venir la voir. Une pluie fine remplissait l'air. Contrairement à ses habitudes, elle prit un taxi et, tandis qu'elle roulait lentement à travers les rues, ses pensées lui paraissaient aussi troubles, aussi grises, aussi embrouillées que les lourdes nuées qui traînaient dans le ciel.

Ensuite, avec une parfaite lucidité, elle évoqua l'image de Chris qui, après plusieurs semaines d'une oisiveté inaccoutumée, débarquait à Cleveland pour se remettre à son travail de tous les jours. Elle le voyait descendre du train, sa serviette à la main, le col relevé et le chapeau rabattu. Il s'arrêtait ensuite pour contempler, de son regard sombre et sérieux, la petite fabrique qui fut au départ de sa fortune, où tous, employés, ouvriers, commis et représentants, s'apprêtaient à lui souhaiter la bienvenue.

Sur quoi se basait-elle pour reconstituer cette scène, elle n'aurait pu le dire, mais elle était aussi convaincue qu'elle ne se trompait pas que si elle y eût vraiment assisté.

Elle soupira, et essaya de s'arracher à ses songeries pour concentrer toutes les forces qui lui restaient en vue de sa rencontre avec Brandt. Dès qu'elle aurait vendu la miniature, elle pourrait prendre ses dispositions, et rentrer tout de suite en Angleterre. Dès le lendemain de la première représentation de Nancy, rien ne la retiendrait plus. Madden et Nancy n'auraient plus besoin d'elle. Pendant leur lune de miel, se disait-elle avec un peu d'amertume, elle ne pourrait que les gêner.

Un léger frisson la saisit lorsqu'elle descendit de la voiture et traversa la rue sous la pluie. Breuget l'attendait dans le bureau privé, une modeste petite pièce juste assez grande pour contenir un secrétaire, un radiateur électrique et deux chaises. Il était nerveux, et elle s'en rendit compte tout de suite, bien que son visage maigre, au profil d'aigle, affichât une insouciance polie Il lui avait préparé du café sur le petit réchaud et, avec de grands airs solennels, à la fois cocasses et touchants, il le lui servit en y joignant quelques biscuits. Elle accepta avec reconnaissance. C'était un bon café à la française, chaud et fort. Pendant qu'elle buvait, elle observait le vieil homme, sa figure caractéristique, son costume qui portait la marque de nombreux repassages et dont les manches étaient bien usées, sa chemise d'une blancheur impeccable mais qui laissait entrevoir, sous le haut col empesé, quelques reprises exécutées avec soin, ses chaussures si parfaitement cirées que les craquelures du cuir en devenaient presque invisibles. Et soudain, elle se sentit gagnée par une pitié infinie. Elle n'avait jamais voué une attention particulière à Breuget, sauf lorsqu'il s'agissait de ses affaires, mais tout à coup, elle éprouvait envers lui un sentiment tout nouveau, celui de la compassion humaine, et elle lisait clairement sur lui l'histoire d'un long combat contre la déchéance, d'un effort désespéré pour défendre l'honorabilité de sa médiocre existence.

— Et puis, dit-elle brusquement, si nous réussissons, nous verrons à améliorer un peu votre situation.

Breuget rougit jusqu'à la racine de ses rares cheveux gris :

— Oh ! non, miss Lorimer.

— Si, si ! Breuget, répliqua-t-elle d'un ton décidé.

Il la regarda de côté d'un air timide, puis détourna les yeux.

— Merci, miss Lorimer, balbutia-t-il, merci beaucoup...

Ils se turent. Il tira sa montre, une montre ouvragée de style Louis-Philippe, en or et émail, un souvenir des beaux temps révolus.

— J'espérais que M. Brandt allait venir.

— Il n'est pas encore trois heures ?

— Si, exactement, miss Lorimer.

— Allons, ne vous tracassez pas, Breuget.

Elle lui adressa un sourire amical et encourageant.

— Autant dire que vous tenez votre augmentation.

Elle s'imaginait que c'était là la raison de la nervosité manifestée par le pauvre homme.

C'EST L'HEURE DU CAFÉ MAXWELL HOUSE!



QUAND ON A UNE *Journée Affairée* DEVANT SOI...

LE Maxwell House permet de la bien commencer. Ce café exquis, parfumé et stimulant, vous fait partir satisfait grâce à ses TROIS caractéristiques.

D'abord... sa **QUALITÉ EXCELLENTE.** Le Maxwell House contient des cafés de choix — les meilleurs — de l'Amérique Latine. Chacun d'eux est choisi pour la qualité spéciale de sa saveur, de son moelleux et da sa force.

MÉLANGE EXPERT. Ce qu'il y a de meilleur dans ces bons cafés se trouve combiné en un mélange exquis—résultat de l'expérience de plusieurs générations.

TORRÉFACTION RADIANTE. Un procédé spécial de torréfaction retient tout l'arome de ce mélange exquis, parce qu'il torréfie chaque grain *uniformément* . . . jusqu'au centre.

Vu sa *triple qualité,* essayez le Maxwell House aujourd'hui. Faites-en votre café *habituel.*



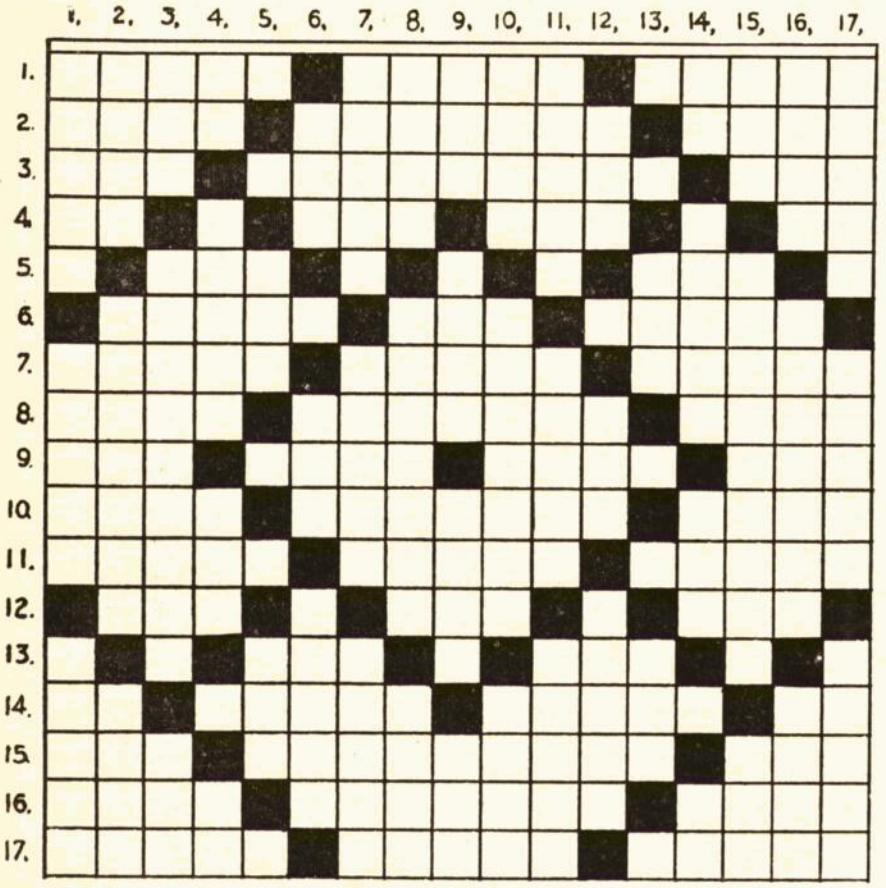
CAFÉ MAXWELL HOUSE



Un Produit de General Foods

MH615F

. . . NOS MOTS CROISES . . .

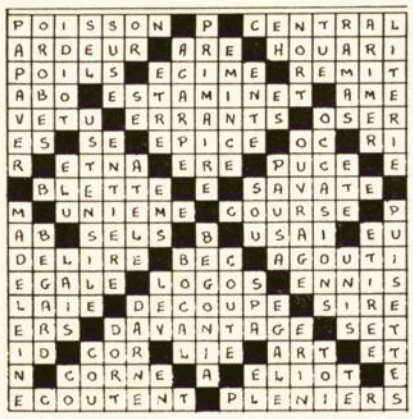


HORIZONTALEMENT

1. Millet des oiseaux. — Lainages grossiers. — Etat de l'Afrique du Nord.
2. Anneau de fer destiné à maintenir rapprochées les deux branches d'une tenaille de forgeron. — Légère humidité. — Habitant.
3. Canal dans lequel coule une rivière. — Substance du cerveau (pluriel). — Fer de prisonnier.
4. Lame chitineuse. — Chemin bordé de maisons. — Roi d'Israël de 919 à 998 avant Jésus-Christ. — Note.
5. Fleuve de Suède. — Qui marque la preuve.
6. Déesse latine de l'agriculture. — Fleuve de Sibérie. — Volées de coups.
7. Chat mâle. — Epée en usage au moyen-âge. — Ancienne monnaie d'or.
8. Cor poussé au sommet de la tête du cerf. — Vêtement. — Circuit.
9. Port de l'Inde portugaise. — Fendu. — Repas. — Adjectif.
10. Individu. — Pure et calme. — Cuit, dans la friture.
11. Cotonnade de provenance indienne. — Etat des organes. — Corps solides, à six faces carrées égales.
12. Forme ancienne du mot loup. — A lui. — Trois fois.
13. Aride. — Egoïsme.
14. Marque la joie. — Ville de l'Inde. — Voies ferrées. — Symbole chimique du baryum.
15. Partie du corps. — Sainte ; fête le 22 juillet. — Mois de l'année.
16. Mois de l'année. — Période de sept jours. — Assiduité.
17. Bourg de l'ancienne Phrygie. — Fleuve de France. — Premier officier municipal.

VERTICALEMENT

1. Bêche étroite. — Habitants de la Médie. — Pèlerin musulman.
2. Plante ombellifère. — Fondamental. — Sert à exciter.
3. Qui n'est pas confus. — Dissuader. — Situé.
4. Lui. — Muraille. — Liquide. — Sans déguisement.
5. Unité monétaire roumaine. — Type représentatif des E.-U.
6. Grande quantité d'un liquide. — Qui sont à moi. — Interjection.
7. Lieu où se traitent les affaires publiques. — Enveloppes du grain. — Abandonnés.
8. Bords d'un fleuve. — Embellicas — Exprime identité.
9. Ravi. — Averse soudaine. — Prince troyen. — Laïque.
10. Caché. — Qui n'ont pas été imprimés. — Viscère.
11. Auteur du livre: "Economies royales." — Femelle du daim. — Rivière de France.
12. Roue à gorge d'une poulie. — Indivisible. — Espèce du genre phoque.
13. Une des belles tragédies de Corneille. — Espace de terre entouré d'eau.
14. Marque la joie. — Félicité éternelle. — Tonneau. — Cela.
15. Masse de pierre. — Courber en rond par le bout. — Ce qui constitue l'individualité.
16. Tirer. — Marchand de sel. — Théologien (1792-1860).
17. Touffe de tiges. — Chef-lieu (Bouches-du-Rhône). — Couple.



Solution du problème du mois dernier.

— Oh ! ce n'est pas ça, expliqua-t-il précipitamment. C'est pour vous. Il s'agit d'une affaire d'une telle importance . . .

Il s'interrompit avec un vague haussement d'épaules.

— Brandt marchera.

Elle parlait sur un ton d'absolue certitude.

— Après tout ce qu'il a déclaré . . . Nous le connaissons, n'est-ce pas ? Il tient sa parole.

Une telle vitalité se dégageait de sa personne qu'il suffisait de penser à lui pour qu'on eût le sentiment de sa présence. Catherine sursauta lorsqu'elle s'aperçut, en sortant de ses songeries, qu'elle était toujours seule avec Breuget. La montre du vieil homme, avec son tic-tac impitoyable, indiquait maintenant trois heures et quart.

— N'est-ce pas extraordinaire, miss Lorimer, demanda-t-il, en se raclant la gorge ? Dois-je peut-être l'appeler au téléphone ?

Catherine fit signe que non.

— Ne le bousculons pas. S'il n'est pas retenu, il viendra encore. Sinon, il nous appellera lui-même.

— Bien, miss Lorimer.

Breuget ne put pourtant supporter la tension de l'attente. Se glissant en tapinois dans le grand bureau, il se posta derrière la porte vitrée d'où il pouvait surveiller une partie de la rue. Catherine s'accouda et resta immobile. Elle guettait les bruits de l'entrée, mais seul le vacarme de la rue et les cris d'un vendeur de journaux parvenaient à son oreille. Ces cris, elle ne savait pourquoi, lui faisaient un effet particulièrement énervant. Au même instant, Breuget se précipita vers elle, un journal à la main. Il avait l'air hagard, comme s'il avait reçu un choc violent sur la tête. D'abord, il lui fut impossible de proférer un mot. Tout haletant, les yeux fous, le visage blanc comme de la craie, où se voyaient seules les deux taches rouges des pommettes, il demeurait planté sur le seuil.

— Voyez, miss Lorimer, s'écria-t-il enfin d'une voix entrecoupée, voyez !

Elle bondit, saisie d'une crainte aiguë.

— Que se passe-t-il ?

— Brandt est . . ., il ne . . . il n'achètera pas la miniature . . .

Sa voix s'étrangla. Ses traits se crispèrent, et il s'affala sur une chaise en fondant en pleurs.

Catherine lui arracha le journal des mains, et un grand titre, en première page, lui apprit que Brandt avait trouvé la mort avec dix autres passagers dans un terrible accident d'avion.

CHAPITRE XII

A SON RETOUR à l'hôtel, elle se sentait au dernier degré de l'abattement et de la fatigue quand, soudain, son regard tomba sur un monceau de de petits papiers blancs portant tous l'inscription usuelle : « Un message vous attend au bureau. » Au même instant, le téléphone intérieur sonna.

— Oh ! miss Lorimer, dit une voix polie et chantante, M. Breuget a vainement cherché tout le jour à vous atteindre. Il a appelé plusieurs fois, et plusieurs fois aussi, il est venu lui-même.

« Ah ! ce n'est que Breuget », pensa Catherine tristement ; puis elle répondit :

— C'est bien, merci. Je lui téléphonerai plus tard.

Elle allait raccrocher, d'un geste las, lorsque la voix se fit de nouveau entendre :

— Un instant, je vous prie, miss Lorimer. Voici précisément M. Breuget.

Il y eut un déclic, et Breuget intervint.

— Allo ! Allo ! Est-ce vous, miss Lorimer ? Au nom du ciel, où vous cachez-vous ?

Contenant de la main sa tempe douloureuse, Catherine se força à prendre un ton calme :

— J'ai un peu flâné toute la journée, Breuget. Ne vous faites pas de mauvais sang.

— Mais, mon Dieu ! clama-t-il, vous ne savez donc pas ce qui est arrivé ?

Etonnée par la délirante excitation de Breuget, Catherine s'humecta les lèvres.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Je vous cherche partout depuis ce matin, s'écria Breuget tout haletant. Je ne puis pas me contenir davantage, sinon j'éclaterai comme un ballon. Miss Lorimer, chère Miss Lorimer, nous avons vendu le tableau !

— Quoi ?

— Mais oui, c'est vrai ! Aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel. Je voudrais rire, je voudrais chanter, je voudrais danser de joie !

Catherine vit la chambre qui tournait. Elle ne pouvait pas y croire, et se disait que le vieil homme avait perdu l'esprit. Pressant l'écouteur contre son oreille, elle dit d'une voix lente et pénétrante :

— Breuget ! demanda-t-elle, êtes-vous fou ?

Il l'interrompit d'un flot de paroles bruyantes.

— Le ciel soit loué ! Pas du tout. Mes cinq sens fonctionnent normalement, miss Lorimer. Ecoutez donc ! Laissez-moi vous expliquer, je vous prie, ou j'aurai une attaque. Ce matin, survient Ascher, amical et fraternel. Il déplore la mort de Brandt et tout ce qui s'ensuit. Bavarde une demi-heure de choses et d'autres. Puis il déballe sa petite affaire : il était chargé de nous offrir cent mille dollars pour la miniature.

Catherine fut prise d'un nouveau vertige. Elle se cramponna au bord de la table et il lui fallut toute son énergie pour ne pas tomber. Sans doute, elle pouvait ajouter foi à ce que Breuget racontait.

— J'espère, murmura-t-elle faiblement, que vous avez accepté ?

— Et comment ! hurla-t-il.

Il y eut un silence frémissant, puis Catherine balbutia d'une voix blanche :

— Ainsi, nous l'avons pourtant vendu . . . cent mille dollars.

— C'est fait ! vociféra Breuget dans une explosion de joie. Le chèque est déjà tiré. Je l'ai remis à la banque à onze heures et demie. L'argent est déjà à notre disposition. Restez à l'hôtel, miss Lorimer, je viens tout de suite.

Sentant ses forces l'abandonner, Catherine laissa choir l'écouteur. Un lourd sanglot lui souleva la gorge et elle roula sur le divan. La lumière s'obscurcit autour d'elle, et ce fut la nuit. Pour la première fois de sa vie, Catherine s'était évanouie.

CHAPITRE XIII

LE JOUR se leva, clair et froid, sous l'immensité du ciel bleu. Le soleil illuminait la ville. Catherine, dont l'agitation avait fait place à un sentiment de profonde et sereine gratitude, était assise dans sa chambre et écrivait à Londres. Elle avait déjà télégraphié la bonne nouvelle à Walters en lui indiquant les dispositions à prendre avec la banque, et elle voulait également tout raconter à sa mère.

Elle avait à peine terminé lorsqu'on frappa à la porte. C'était un télégramme. Elle l'ouvrit et lut :

Arrive lundi « Europa » stop Première Nancy mauvaise excuse stop Viens te chercher stop T'aime Charley.

Ainsi Charley mettait sa menace à exécution ? Son sourire s'adoucit tandis qu'elle posait le papier. Elle éprouvait une sorte de réconfort à penser qu'elle allait le revoir. Il était un ami fidèle et si sûr ! Il y avait, il est vrai, ses folles espérances. Si jusqu'ici elle lui avait donné peu d'espoir, à plus

forte raison ne lui en laisserait-elle maintenant plus aucun ! Pourtant elle se rendait compte qu'elle trouverait toujours auprès de lui un refuge et un appui. Il était présent chaque fois qu'elle avait besoin d'aide. Ne serait-ce pas là la solution du problème que posait son amour pour Madden, la réponse facile à toutes ses angoisses ?

Un moment, elle resta plongée dans sa songerie et son visage reprit une expression mélancolique. Puis elle se ressaisit, ferma et affranchit ses lettres, et les porta à la poste pneumatique. Revenue dans sa chambre, elle regarda par la fenêtre. Le temps était d'une beauté irrésistible. Oh, la joie de sentir de nouveau la terre solide sous ses pieds ! Mais, pour cela, il avait fallu un vrai miracle.

Ascher avait acheté la miniature. Evidemment, ce n'était pas lui, mais pour un client. Breuget soupçonnait que ce devait être Joe Sharp, le magnat de l'acier de Pittsburg, pour lequel Ascher travaillait habituellement. Précédemment, Sharp n'achetait que des œuvres de l'école préraphaélite, mais il pouvait avoir une lubie et s'intéresser maintenant à d'autres formes d'art. Qu'importait d'ailleurs la personnalité de l'acquéreur ! Avec cet argent, Catherine avait retrouvé sa chance, et elle était profondément convaincue qu'elle ne la perdait jamais plus.

Le téléphone sonna :

— M. Madden demande à vous voir, miss Lorimer. Peut-il monter ?

Saisie d'étonnement, elle demeura immobile, et le sang reflua de ses joues vers son cœur. Elle sentait de nouveau ce martèlement qui faisait éclater sa poitrine et lui écrasait la gorge.

— Oui, réussit-elle enfin à répondre. Faites-le monter.

Il était naturel qu'il fût revenu pour la première représentation de Nancy, mais le seul fait d'entendre prononcer son nom la plongeait dans un trouble fait de peur et de joie.

Il entra avec une hâte inaccoutumée, mais, pour une raison ou pour une autre, oublia de lui serrer la main. Debout à quelques pas d'elle, il la considérait avec une singulière insistance.

— Nancy est au théâtre, dit Catherine. Elle a beaucoup à faire et n'est presque jamais ici. Mais je vais l'appeler tout de suite.

— Non, ne le fais pas, répliqua-t-il. Je verrai Nancy plus tard.

Elle laissa tomber sa main qui déjà s'avançait vers le téléphone. Bien qu'il se comportât avec sa réserve habituelle, elle le sentait en proie à une surexcitation qui l'intimidait. En dépit de son inquiétude, elle se força à sourire.

— Quand es-tu arrivé ?

— A l'instant même. J'ai passé toute la nuit en train.

Il serrait les dents, mais sa voix avait un timbre étrangement indifférent.

— Catherine, j'aimerais à te parler, si cela te convient.

Elle le regarda avec surprise. Son visage pâle et creusé d'ombres trahissait sous son masque raidi une profonde souffrance. Sa mise était encore plus négligée que de coutume, et il chiffonnait son chapeau entre ses mains. Brusquement, Catherine eut la conviction, qui l'avait déjà effleurée, qu'il avait des soucis d'affaires.

A mainte reprise, elle l'avait soupçonné de dépenser plus d'argent qu'il ne l'aurait dû ; elle s'était récemment disputée avec Nancy à ce sujet. Il avait aussi des obligations à Graysville : sa mère, le train de maison et tout ce qui s'y rattachait. Et maintenant, après de longues et coûteuses vacances, il était rentré à Cleveland, et il avait sans doute retrouvé son usine en très mauvaise posture. Bien qu'il n'y eût pas de fondements à ces suppositions, elle s'expliquait ainsi le désarroi de Madden. Après les expériences toutes fraîches qu'elle venait de faire, elle se sentait pleine de compassion et éprouvait un tendre désir de l'aider ; et, si possible, de le soulager de ses soucis. Elle saisit l'occasion.

— Ecoute, dit-elle d'une voix aussi enjouée que possible, par une si belle journée, on ne peut vraiment pas rester enfermé. Je n'ai rien à faire. Si nous déjeunions ensemble ?

— Déjeuner, répéta-t-il comme si c'était la dernière chose à laquelle il eût songé ?

— Oui, déjeuner, répéta-t-elle avec une décision. Nous pourrons ainsi causer tranquillement ; si nous commençons, nous devons aller jusqu'au bout. Tu as l'air terriblement préoccupé. Une journée d'air frais te fera du bien, et Nancy ne sera pas là avant quatre heures. J'ai une idée. Nous allons remonter l'Hudson jusqu'à Bear Mountain Inn. Par ce temps, ce sera merveilleux !

Son visage s'illumina. Il répéta ses paroles.

— Ce sera merveilleux !

Il y eut une pause durant laquelle il sembla revenir à la réalité.

— Je vais m'occuper d'une voiture, ajouta-t-il.

— Non, répliqua-t-elle avec décision. C'est mon affaire. Si tu crois pouvoir continuer à jeter l'argent par les fenêtres, tu es dans l'erreur.

Elle téléphona au bureau, commanda une voiture, et dix minutes plus tard, confortablement enroulés dans des couvertures au fond d'une longue limousine, ils filaient à travers les rues encombrées, franchissaient le pont George-Washington et atteignaient la rive gauche du fleuve. Les faubourgs une fois passés, ils foncèrent à travers les campagnes, le long de l'Hudson dont les eaux mugissantes étaient grossies par la fonte des neiges. De l'autre côté s'élevaient des collines neigeuses couvertes de sapins rabougris. L'air était pur et glacé, la route dure comme de la pierre, et une vive clarté baignait toutes choses.

Catherine comprenait à peine comment l'idée de cette escapade lui était venue. Peut-être était-ce le secret désir de retrouver un peu l'atmosphère de Vermont. Son cœur débordait de joie. En tout cas, il était impossible de se soustraire au charme qui émanait du paysage. D'un mouvement rapide et tout empreint de bonne camaraderie, elle se tourna vers Madden et lui demanda sur un ton qu'elle s'efforça de rendre aussi léger que possible :

— Tu ne regrettes pas d'être venu ?

— Non, répondit-il sans la regarder, je suis très heureux.

Elle sourit, et comme elle ne pouvait s'empêcher d'établir une comparaison entre cette journée et celle de la veille, elle lui décrivit sa course désespérée et l'heureux dénouement de l'aventure.

— Ainsi, tu as vendu le tableau, dit-il lorsqu'elle eut terminé ? J'en suis bien content.

— Oui, maintenant, je suis riche, répliqua-t-elle, et c'est le bon moment pour m'emprunter de l'argent.

Il ne releva pas cette remarque qui aurait dû l'inciter pourtant à parler de ses propres affaires. Sans même tenter de renouer la conversation, il s'enfonça dans son silence. La tête un peu penchée en avant, il semblait absorbé par une méditation profonde et sans but.

Soudain, une paroi de rochers se dressa devant eux, mais, par une brèche qui semblait avoir été ouverte par le poing d'un géant, leurs yeux découvrirent un paysage aux douces ondulations, où courait le fleuve. Ils abandonnèrent alors le bord de l'eau, prirent un chemin privé, tournèrent le pied de Mountain Bear et arrivèrent devant un restaurant. A cet endroit, la neige





NOIR et TOUTES les TEINTES de BRUN

Depuis 60 ans **LIQUID VENEER**



Poli à meubles l'emporte en **QUALITÉ**

Ne laisse aucune pellicule graisseuse

Votre marchand tient le Liquid Veneer

LIQUID VENEER CORPORATION

Fort Erie North, Ont.

NAUSÉE due aux secousses subites en avion, soulagée par le MOTHERSILL'S AIRSICK REMEDY 22

...aide à contrôler le sens de l'équilibre et à calmer les nerfs.

PAR TOUT LE MONDE

Bouffées de chaleur

malaises ou étourdissements soulagés avec

LAMBLY

POUDRE CONTRE LE MAL DE TETE

12

était plus épaisse, et sur les pentes les moins inclinées, des jeunes gens s'ébattaient sur leurs skis.

Catherine et Madden descendirent de voiture. La neige grinçait sous leurs pas. Un vieux portier en bonnet et en gros gants de fourrure leur fit traverser le vestibule et gravir un large escalier, dont les parois étaient décorées de boîtes vitrées contenant des papillons exotiques. Ils pénétrèrent dans la salle à manger. Revêtue de boiseries, ornée de trophées de chasse, elle était confortablement installée. Dans une cheminée en demi-cercle, flambait un feu d'énormes bûches.

La dernière fois que Catherine était venue, c'était en plein été, et la pièce regorgeait de promeneurs et d'automobilistes. Le décor d'une simplicité rustique lui plaisait beaucoup mieux ainsi. Ils en disposaient pour eux seuls, probablement parce qu'il était déjà deux heures passées. Ils s'assirent devant une fenêtre, près de l'âtre, avec en face d'eux le magnifique panorama des montagnes.

Le repas fut simple, mais succulent. Madden n'avait pas grand appétit. Il ne parlait guère, mais se montrait très empressé auprès de Catherine, et son regard investigateur et profond ne la quittait pas. Sous ces yeux qui la fixaient, elle se sentait gagnée par une vague faiblesse. Après un silence particulièrement prolongé, elle lui dit avec un sourire forcé :

— Nous avions à discuter, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça-t-il lentement. Ou du moins, je t'avais prié de m'entendre, car j'ai quelque chose à te dire, Catherine.

Elle baissa les yeux. Il prononçait son nom sur un ton qui lui bouleversait le cœur. Comme elle serait heureuse de pouvoir l'aider, et, n'importe comment, de lui faciliter les choses !

— Tu as des soucis, glissa-t-elle précipitamment, mais tu dois savoir que tu peux toujours compter sur moi.

Puis, après une pause, elle ajouta :

— S'agit-il d'affaires d'argent ?

Une expression d'ahurissement apparut sur son visage. Il la considéra et secoua lentement la tête.

— Comment cette idée a-t-elle pu te venir, Catherine ? De l'argent, j'en ai bien assez.

Son assurance tranquille était plus convaincante que toutes les protestations. Il n'y avait pas de doute. Effrayée, elle s'aperçut qu'elle avait fait fausse route. Mais qu'avait-il alors ? Elle trembla ; elle ne pouvait pas le regarder en face.

D'une voix calme, comme un homme qui affirme une vérité incontestable, il dit :

— C'est quelque chose de plus important, Catherine, de beaucoup, beaucoup plus important. Je t'aime !

Elle était complètement immobile sur sa chaise. Dans ses artères son sang se mit à rouler à flots pressés, comme un torrent sauvage. Ils étaient tout seuls dans la pièce. Son corps s'était détendu à la chaleur du feu, et un sentiment de bien-être lui traversait les membres.

— Je croyais que j'aimais Nancy, poursuivit-il de la même voix contenue et basse, mais c'était de l'imagination, l'effet d'un joli visage après tant d'années de dur labeur. La jeunesse, la Méditerranée et tout le décor. Je le sais, maintenant. Je ne le savais pas avant de te rencontrer. C'est le grand amour qui ne vient qu'une fois dans la vie. Je n'ai jamais pensé que cela pût exister. Depuis des jours, j'essaie de lutter. Mais cela n'a pas de sens. Je n'y puis rien, absolument rien. Que tu le saches, au moins : je t'aime, Catherine, oui, je t'aime.

Ne pouvant en supporter davantage, elle détourna son visage.

— Non, dit-elle, d'une voix enjouée, ce n'est pas vrai.

— C'est vrai.

— Cela ne peut pas être, c'est impossible.

Elle avait les larmes aux yeux. Comme aveugle, elle se leva et s'appuya à la fenêtre.

— Pardonne-moi, Catherine. Il fallait que je te le dise. J'ai essayé de me taire, mais je n'ai pas pu.

Madden se leva à son tour, vint à elle, et se tint dans une attitude de supplication muette. Dehors il avait commencé à neiger. D'épais flocons passaient derrière les vitres comme des ombres claires ; et c'était, dans le paysage, la seule note vivante. La nature entière était figée dans une immobilité totale ; les arbres avaient l'air de sentinelles en fourrures blanches. Le ciel était d'une jaune de safran, et sous sa coupole infinie, la terre gisait, blanche et brillante. Ce calme et cette beauté portèrent le dernier coup au cœur de Catherine. Elle se prit les tempes dans les mains ; elle se sentait vaincue et sans force.

— Laisse-moi seule, chuchota-t-elle, je t'en prie, laisse-moi seule.

Le silence retomba, un silence profond et torturant. Les flocons s'envolaient plus vite, comme de minuscules oiseaux blancs emportés dans l'espace.

— Je comprends, proféra-t-il enfin d'une voix lourde, tu ne m'aimes pas.

Alors, la dernière résistance de Catherine se brisa. Son cœur battait si fort dans sa poitrine que toutes ses pensées s'embrouillaient. Un frisson de tendresse la parcourut toute, et refoulant un sanglot, elle se tourna vers lui :

— Chris, tu le sais bien, que je t'aime de toute mon âme...

Elle se trouva dans ses bras, ses lèvres livrées aux siennes, ses joues ruisselantes de larmes. Durant de longues secondes, elle l'étreignit. Un bonheur indicible, tel que son cœur ne le pouvait contenir tout entier, la submergeait. Puis, poussant un cri, d'un seul élan elle se dégagea.

Encore plus pâle qu'elle, il saisit ses mains comme s'il ne voulait jamais plus la lâcher.

— Nous devons aussi penser à nous-mêmes. Nous nous aimons. Rien d'autre ne compte.

Elle avait retrouvé sa lucidité. Elle était bouleversée jusqu'au plus profond de son être, mais elle luttait désespérément pour arriver à se contenir.

— Si, Chris, il y a autre chose. Nancy t'aime. A cela nous ne pouvons rien. Jamais, jamais, jamais ! Tu as des devoirs envers elle et moi aussi.

Il serra les dents et, de toutes ses forces, voulut résister.

— Catherine, mon aimée, écoute-moi ! Tu m'aimes, tu m'appartiens...

— Je t'écoute, Chris ! répondit-elle. Mais il faudrait d'abord que tu puisses m'appartenir, et tu appartiens à Nancy. Tu sais ce que je suis pour elle. Je ne puis pas lui faire de mal. Jamais de la vie ! Et toi non plus, tu ne peux pas.

Il ne répondit pas ; ses traits étaient ravagés par la souffrance. Il la regarda dans les yeux, mais elle soutint son regard, et il baissa les paupières. Au dehors, la neige qui tombait toujours s'entassait doucement contre les vitres.

Avec un sanglot étouffé, Catherine se mit à ranger un sac pour partir. Il y avait dans ses mouvements quelque chose de définitif, qui l'atterra. Il était si près d'elle qu'il pouvait respirer le parfum de ses cheveux. Retenant son souffle, il dit d'une voix brisée :

— Je savais que ce serait ainsi, Catherine, dès la première minute où je t'ai vue. Mais, au moins, de savoir ce que tu éprouves pour moi, ma peine est moins lourde.

[*Lire la suite page* 51]



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

FAIBLESSE

Les maladies les plus graves commencent par la faiblesse

N'attendez pas un épuisement complet, prenez ce puissant tonique.

Idéal pour hommes, femmes et enfants.

Chez votre pharmacien



Elixir Tonique du Dr Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO., 286 S.-Paul Ouest, Montréal

E

CONSEILS PRATIQUES

par Francine

Ne faites pas ceci . . .

Ne laissez pas sous vos yeux des cernes non poudrés. Ils ressortiront et vous donneront l'air vieux et fatigué. Sans compter qu'ils empêcheront qu'on remarque la finesse de votre peau.

Ne passez pas à tout instant votre langue sur vos lèvres. C'est une vilaine habitude et qui peut être cause, surtout quand il fait très froid ou qu'il y a du vent, que vos lèvres seront sensibles et gercées.

Ne prenez pas l'habitude de vous asseoir les jambes croisées. Cela développe des genoux proéminents et des chevilles trop fortes. C'est aussi une manière de ralentir la circulation sans procurer la moindre sensation de détente.

Faites plutôt cela . . .

Il faut un maquillage léger sous les yeux. Avec la poudrette, glissez la poudre jusque sous les paupières. Ne manquez pas ensuite de brosser légèrement les cils afin qu'il n'en reste aucune trace.

Chaque soir, badigeonnez vos lèvres avec une préparation destinée à atténuer la sécheresse qui vous porte à les humecter sans cesse. Durant le jour, ne vous servez jamais de rouge qui pourrait tirer ou assécher la peau.

Asseyez-vous la plupart du temps en posant les pieds bien à plat sur le plancher. Cette manière de se tenir est beaucoup plus gracieuse que d'avoir les jambes croisées et elle produit une reposante impression de détente.

Pour les adolescentes

Il arrive aux jeunes filles de 16 à 18 ans d'avoir de petits problèmes qui, si elles ne savent pas elles-mêmes les résoudre, les empêcheront de paraître à leur avantage. Il faut pour y parvenir savoir observer, discerner et persévérer. Prenons, au hasard, trois de ces problèmes les plus communs.

Vous avez des boutons sur la figure : La première règle à suivre est de ne pas les toucher. Les piquer ou les presser, ne ferait que les aggraver. Mettre plutôt une compresse humide d'une lotion prescrite par un médecin. Soyez d'une propreté méticuleuse. Tout ce qui touche à votre visage : serviette, débarbouillette, poudrette, mouchoir, et aussi vos mains, doit toujours être parfaitement propre. Buvez beaucoup d'eau. Mangez chaque jour des fruits et des légumes. N'abusez pas des aliments susceptibles d'abîmer votre peau : chocolat, noix, fritures, desserts riches. Vous avez besoin de soleil : sortez chaque jour à pied.

Vous êtes timide : Vous vous demandez à tout instant : "Qu'est-ce qu'on va penser de moi ? " Chassez cette idée de votre esprit et appliquez-vous à paraître à votre mieux. Ayez une mine soignée et de jolies manières, dites des choses aimables. Vous ne sauriez manquer de plaire. Pour dissimuler votre gêne et vous empêcher de trop penser à vous-même, aidez votre hôtesse à servir les invités, efforcez-vous de mettre à l'aise une étrangère, intéressez-vous à la conversation générale. Vous verrez que tout ira bien.

Votre mère est sévère : Elle a décrété que vous étiez trop jeune pour vous maquiller ou pour vous faire donner une indéfrisable. Patience, votre tour viendra. En attendant, acceptez gentiment ses décisions. Prouvez-lui que vous n'êtes plus une enfant, mais une jeune personne raisonnable. Tenez votre chambre bien en ordre, prenez soin de vos vêtements et, si vous êtes encore aux études, faites votre travail sans qu'on soit obligé de vous le rappeler. Ce sont là les meilleurs moyens de convaincre votre mère que vous n'êtes plus une petite fille.

Justement, vous alliez sortir ce soir . . .

Il va de soi que vous désirez paraître à votre avantage et, par une malheureuse coïncidence, l'un des petits ennuis suivants s'est produit :

Un vilain bouton sur le menton : Surtout, n'y touchez pas. Ne cherchez pas à le vider. Cela ne servirait qu'à en faire pousser un deuxième. Appliquez dessus une lotion de calamine, puis un léger maquillage approprié. Poudrez-vous soigneusement et il n'y paraîtra plus.

Un bouton de fièvre au coin de la lèvre : Appliquez immédiatement de l'esprit de camphre afin d'assécher au plus vite ce bouton et de l'empêcher de s'étendre. Passez, comme d'habitude, votre bâton de rouge sur vos lèvres, mais ayez grand soin de ne pas toucher le bouton, ni en appliquant le rouge, ni en l'enlevant.

Vous avez les yeux cernés : Un maquillage soigneusement appliqué aura bientôt raison de ce léger ennui. Servez-vous d'une poudre de base nuancée et étendez-la jusqu'aux cils. Evitez de faire ressortir les cernes en mettant votre rouge. Noircissez légèrement les cils et, à l'avenir, tâchez d'avoir de plus longues heures de sommeil.

Vous avez pleuré : Cela arrive parfois pour un rien et il est très difficile de s'arrêter. Seulement, le résultat n'est pas fameux. Si on laisse couler les larmes, sans les essuyer, le dommage est moindre. On évite ainsi d'avoir les yeux gonflés par le frottement répété du mouchoir. Pour faire disparaître les traces d'une crise de larmes : se baigner les yeux avec une lotion appropriée et mettre des compresses froides.

Votre maquillage ne tient pas : Il est certain qu'à la dernière minute il n'est pas facile de tout recommencer. Si votre visage est luisant, essayez d'y remédier à la hâte, de la manière suivante : tapotez votre visage avec un tampon d'ouate humide, essuyez-le et mettez de la poudre. Le résultat sera excellent et se maintiendra pendant au moins deux heures.



Cet essai chez vous rendra VOTRE PEAU PLUS DOUCE, PLUS LISSE en 14 jours seulement



Comparez votre figure avec vos épaules. Vous constaterez que vos épaules paraissent au moins 5 ans plus jeunes. Pourquoi Parce que les pores de vos épaules, que vous lavez régulièrement à l'eau et au savon Palmolive quand vous prenez votre bain sont propres et *peuvent respirer librement jour et nuit*. Mais les pores de votre figure sont obstrués par la saleté et le maquillage pendant la plus grande partie de la journée et souvent toute la nuit. Et c'est parce que les pores sont obstrués que, petit à petit, la peau du visage perd de *sa souplesse* . . . se ride et vieillit prématurément.

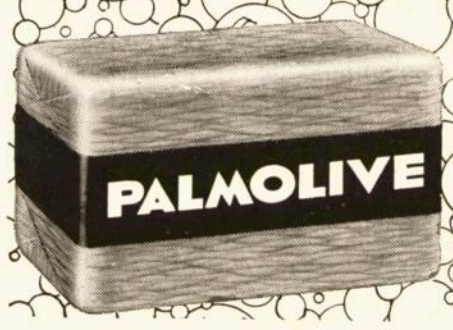


Mais il n'est pas nécessaire que cela vous arrive. Palmolive vous offre un moyen simple et *prouvé* de conserver à votre teint sa jeunesse et sa beauté. Voici tout ce que vous avez à faire: lavez-vous la figure 3 fois par jour . . . et chaque fois . . . massez-la avec une *débarbouillette*, pendant 60 secondes de plus, pour faire pénétrer dans votre épiderme la mousse riche et vivifiante de Palmolive! Rincez à l'eau chaude, puis à l'eau froide et asséchez. C'est tout!

Cela ne prend qu'une minute, mais ce *massage de 60 secondes* avec la débarbouillette et la mousse Palmolive stimule la circulation, nettoie les pores et leur permet de respirer. Et le picotement que vous ressentez est une preuve que Palmolive aide à redonner de la vie et un nouvel éclat à votre peau . . . l'aide à redevenir *souple*—jeune et belle!

1131 Canadiennes ont essayé chez elles cet excellent Massage de Beauté Palmolive. Leurs rapports *prouvent définitivement* que ce Massage Palmolive de 60 secondes—*chaque fois que vous vous débarbouillez*—est tout ce dont vous avez besoin pour aider votre peau à devenir *plus douce . . . plus lisse . . . vraiment plus belle!* Rappelez-vous que seul le mélange d'Huiles adoucissantes de Palme et d'Olive rend le Savon Palmolive doux et embellissant.

FORMAT RÉGULIER 6c
FORMAT GÉANT POUR LE BAIN 9c





TOUT CE QU'IL VOUS FAUT POUR AVOIR TOUJOURS UNE JOLIE PEAU

Soyez à l'écoute—LES JOYEUX TROUBADOURS—Lun. à Ven. Réseau Français Radio-Canada—
Le plus amical programme de jour!

CETTE ANNONCE EST PUBLIÉE DANS LES INTÉRÊTS DES EX-MILITAIRES

L'Assurance des Anciens Combattants EST MAINTENANT DISPONIBLE

Elle assure aux Ex-Militaires, dans la plupart des Cas, une Excellente Protection sans Examen Médical

Quand le Canada décida d'entrer dans la guerre actuelle, on se rendit compte du fait que les personnes qui s'enrôleraient dans les services armés pourraient revenir à la vie civile avec quelque invalidité ou une santé altérée. On se rendit compte aussi du fait que cette invalidité ou cette altération de santé pourrait empêcher ces personnes de procurer à leurs familles les avantages fournis par les systèmes ordinaires d'assurance-vie. Pour remédier à cet état de choses, le Parlement, à sa session de 1944, adopta la Loi sur l'Assurance des anciens combattants. La loi est maintenant en vigueur et les vétérans peuvent demander une police d'assurance en vertu de cette mesure législative.

CARACTERES SPECIAUX DE L'ASSURANCE DES ANCIENS COMBATTANTS

L'une des caractéristiques principales de l'Assurance des anciens combattants est que les taux sont très bas et que les intéressés peuvent s'assurer sans examen médical, sauf quelques rares exceptions. Il n'y a pas de majoration de prime dans le cas où l'occupation du vétéran est particulièrement dangereuse, telle que le travail dans les mines, dans l'industrie du bâtiment ou dans l'aviation commerciale. En outre, advenant le cas d'une invalidité totale, il y une disposition qui permet la cessation du paiement des primes. Cette cessation n'entraîne aucune dépense supplémentaire.

QUELS SONT CEUX QUI PEUVENT S'ASSURER?

Tous les anciens combattants, hommes ou femmes, peuvent s'assurer. En outre, le veuf ou la veuve d'un ex-militaire peut demander cette assurance, si l'ex-militaire n'était pas assuré lui-même d'après ce système. Les membres du personnel de la marine marchande qui reçoivent une pension pour cause d'invalidité, peuvent aussi profiter des avantages de cette assurance.

QUELS SONT LES DIVERS GENRES DE POLICES?

Les polices que l'on peut prendre sont les suivantes: Vie-10 paiements, Vie-15 paiements, Vie-20 paiements, Police libérée à l'âge de 65 ans, Police libérée à l'âge de 85 ans; c'est-à-dire qu'on peut s'engager à payer des primes pendant 10, 15 ou 20 ans ou jusqu'à l'âge de 65 ou de 85 ans. Plus la période de paiement est longue, moins la prime est élevée. Il n'y a pas d'assurance temporaire ni d'assurance-dotation. Cette assurance est une assurance sans participation aux profits, c'est-à-dire qu'on ne paye pas de dividendes aux assurés.

QUEL EST LE MONTANT DES POLICES?

Le montant des polices varie de $500 à $10,000. Le montant de la police n'est payable qu'à la mort de l'assuré.

PAIEMENT DES PRIMES

Les paiements sont mensuels, trimestriels, semestriels ou annuels, au choix de l'assuré. Si on opte pour le système de paiements mensuels, il n'y a aucune majoration de la prime.

VALEUR DE RACHAT

Si les primes ont été payées pendant deux années entières, la police a une valeur de rachat ou peut être échangée pour une police libérée ou une police temporaire. La police n'a pas de valeur d'emprunt.

COMMENT L'ASSURANCE SERA-T-ELLE PAYEE AU DECES DE L'ASSURE?

Le montant maximum payable à la mort de l'assuré est de $1,000. Le reste est payable, au choix de l'assuré, de l'une des manières suivantes:

(1) Le montant, avec les intérêts à 3½ pour 100, peut être payé au bénéficiaire en versements égaux répartis sur une période de cinq, dix, quinze ou vingt ans, au choix de l'assuré. Au décès du bénéficiaire, les paiements sont versés régulièrement à sa succession.

(2) Le montant peut être payé en versements égaux durant la vie du bénéficiaire.

(3) Même système qu'au no (2) ci-dessus, mais en versements garantis pour cinq, dix, quinze ou vingt ans, que le bénéficiaire vive ou non.

EFFETS DE LA PENSION POUR INVALIDITE

Si, lors du décès de l'assuré, le bénéficiaire reçoit une pension, le montant de l'assurance sera payé comme suit:

(1) Si la police est payée au complet, le montant total de l'assurance sera payé au bénéficiaire de la manière choisie par l'assuré, en plus de la pension.

(2) Si la police n'est pas payée au complet, la valeur capitalisée de la pension sera déduite de la valeur nominale de la police et le bénéficiaire recevra la valeur acquittée de la portion déduite, plus l'excès, s'il y en a un, de la valeur nominale de la police sur la valeur capitalisée de la pension. Si la police a été en vigueur au moins pendant six mois et si le bénéficiaire est l'époux ou l'épouse ou les enfants de l'assuré (ou le conjoint de l'assuré et ses enfants), il sera versé au moins $500 en plus de la valeur acquittée du reste.

QUI PEUT ETRE DESIGNE COMME BENEFICIAIRE?

Si l'assuré est marié, il doit désigner son conjoint ou ses enfants (ou son conjoint et ses enfants) comme bénéficiaires. S'il est célibataire, il doit désigner son futur conjoint comme bénéficiaire et il doit désigner comme bénéficiaire et il doit désigner comme bénéficiaire éventuel son père ou sa mère, un frère ou une soeur, pour recevoir le montant de l'assurance au cas où il viendrait à mourir célibataire.

PEUT ON EMPLOYER LE CREDIT DE READAPTATION OU LA PENSION POUR PAYER L'ASSURANCE DES ANCIENS COMBATTANTS?

Oui, c'est justement là l'une des fins pour lesquelles on peut employer le crédit de réadaptation. Le paiement des primes peut aussi être déduit des versements de pension, si on en fait la demande.

QU'ARRIVE-T-IL SI L'ANCIEN COMBATTANT DEVIENT TOTALEMENT INVALIDE?

Si cette éventualité se produit quand l'ancien combattant a atteint l'âge de soixante ans et s'il ne reçoit pas le plein montant de la pension pour invalidité, l'assuré n'a plus besoin de payer de primes.

Y A-T-IL DES RESTRICTIONS EN CE QUI CONCERNE LES VOYAGES, LA RESIDENCE OU L'OCCUPATION?

Il n'y a aucune clause restrictive en ce qui concerne l'occupation, les voyages et la résidence.

Tableau des Primes Mensuelles pour $1,000 d'Assurance

AGE	Payable pendant			Payable jusqu'à l'âge de	
	10 ans	15 ans	20 ans	65 ans	85 ans
20	$2.89	$2.12	$1.74	$1.20	$1.14
25	3.18	2.34	1.93	1.39	1.30
30	3.53	2.60	2.15	1.64	1.51
35	3.93	2.91	2.42	1.98	1.78
45	4.98	3.73	3.16	3.16	2.59
55	6.45	5.01	4.40	6.45	4.03

REMARQUE: Pour trouver la prime annuelle, multipliez les montants ci-dessus par 12. Il n'y a pas de frais supplémentaires pour profiter du système des primes mensuelles.

On peut se procurer des formules de demande et de plus amples renseignements au plus proche Bureau du Ministère des Affaires des Anciens Combattants ou en écrivant au Surintendant de l'Assurance des Anciens Combattants, Ministère des Affaires des Anciens Combattants, Ottawa. Les ex-militaires qui désirent des renseignements au sujet de l'assurance pour les anciens combattants peuvent obtenir une entrevue particulière avec un conseiller expert du Ministère.

Publié par autorité de l'hon. Ian A. Mackenzie, Ministre des Affaires des anciens combattants.

MINISTÈRE DES AFFAIRES DES ANCIENS COMBATTANTS

GARDEZ CETTE ANNONCE, QUI FAIT PARTIE D'UNE SÉRIE, ET ENVOYEZ-LA À UN MILITAIRE CANADIEN OUTRE-MER VI-3F

LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 48]

Elle ne répliqua pas et le regarda seulement. Il se sentit comme inondé par la sérieuse beauté de ses yeux, mais la tendre angoisse qu'il y lisait aussi lui imposa silence. Son cœur devint de glace dans sa poitrine, et il la suivit.

CHAPITRE XIV

LA RENTRÉE à New-York fut une silencieuse torture. Madden se taisait et se raidissait dans son coin ; Catherine regardait fixement par la portière. Son visage était pâle et marqué de cernes sombres, et elle pressait son menton sur son col de fourrure. Comment elle parvint jusqu'à sa chambre sans s'effondrer, elle n'y comprit rien.

Il était cinq heures. Nancy était revenue du théâtre et avait amené Bertram, Paula Brent et John Sidney. Les cocktails circulaient, et Nancy, qui était en train de vider gaiement son deuxième verre, fut ravie de revoir Madden.

— Hello ! chéri, s'écria-t-elle avec enjouement. Je ne t'attendais pas avant demain matin. Comme c'est gentil ! Viens que je te donne un bon baiser !

Dans son excitation, Nancy n'avait pas remarqué la douloureuse hésitation de Madden lorsqu'il avait franchi la porte. Elle ne se douta pas non plus de la lutte pénible qui se livrait en lui tandis qu'il s'approchait d'elle. Elle courut à sa rencontre, se pendit à son cou et appliqua ses lèvres sur les siennes.

— C'est si bon de te revoir, soupira-t-elle avec satisfaction. J'ai eu une journée si fatigante ! Bertram nous traite comme des chiens, et j'avais besoin de te sentir près de moi.

Ses joues étaient roses et ses yeux rayonnaient. Elle l'attira à elle et le considéra avec un rire heureux. Catherine avait détourné les yeux ; elle était encore pâle, mais s'était ressaisie. Seul le tremblement de ses lèvres trahissait encore son tourment.

Paula Brent, étendue sur une chaise longue, dans une attitude pittoresque, examina avec surprise les deux arrivants.

— Mais d'où venez-vous donc ? Vous avez l'air tout gelés, comme si vous descendiez de la haute montagne !

Catherine sentit tous les regards converger sur elle.

— C'est bien ça, dit-elle posément en retirant ses gants, nous sommes allés dans les montagnes. Nous nous sommes assis là-haut, au-dessus de l'Hudson. C'était magnifique, par cette neige.

— Dans les montagnes de l'Hudson, répéta Sidney incrédule ?

C'était un jeune homme fade et nonchalant, aux cheveux ondulés, vêtu avec élégance.

— Grand Dieu ! s'exclama-t-il encore avec un petit air supérieur.

— Mais non, je trouve ça très intéressant, rétorqua Paula. Avez-vous vu des avalanches ? John, donne-moi une cigarette.

Catherine rougit imperceptiblement. Bertram, lui aussi, l'observait. Mais, d'un air d'assurance tranquille, elle s'approcha de Nancy.

— Alors, tu as eu une journée pénible ?

Nancy brandit un verre vide :

— Simplement effroyable pour nous tous, s'écria-t-elle avec exaltation. Dieu soit loué ! nous commençons lundi. Bertie nous mène comme des animaux de cirque. Je l'ai déjà dit, pas vrai ? Jumbo, saute ! Avec moi à travers les cerceaux, ou gare à la cravache ! Mais je suis bien heureuse que Chris soit de retour. Nous allons sortir tout ensemble, n'est-ce pas, et passer une bonne soirée. Ce sera merveilleux. Prends un cocktail, Catherine !

Catherine refusa. Après l'air pur et glacé de la montagne, cette atmosphère surchauffée et enfumée la rendait presque malade. Elle vit que Madden ne buvait rien non plus. Elle se tourna alors vers Bertram :

— Etes-vous content des répétitions ?

Il rit, étendit les jambes, et, d'un air impénétrable, contempla la pointe de ses souliers.

— Est-ce que je suis jamais content, moi ? Mais il y a une chose que je puis vous dire, c'est que cette impertinente nièce n'est pourtant pas dénuée de talent.

Nancy lui fit une grimace.

— Un compliment de l'arbitre ! Jumbo, saute ! Que quelqu'un fasse marcher la radio. Ensuite, nous partons en bande et nous allons faire la bombe.

Le jeune Sidney déclencha le haut-parleur, et Nancy lâcha Madden pour se farder les lèvres. D'un trait précis et minutieux, elle étendait le rouge, qui s'harmonisait exactement avec l'émail écarlate de ses ongles.

Une fois de plus, Catherine admira le charme et la vie qui émanaient de son visage. Les sourcils étaient peut-être un peu trop épilés et la bouche soulignée de façon un peu fantaisiste ; mais le front était intelligent et les yeux remarquables par leur beauté. Bien que ses mouvements fussent calculés, Catherine ne voulait retenir que ce qui restait en eux de grâce spontanée et de jeunesse. Elle frissonna légèrement. Non, jamais, elle était incapable de lui faire du mal... Nancy pouvait avoir ses défauts, être égoïste, froide et trop précoce ; mais elle était encore une enfant. Elle prendrait de la maturité, et ses qualités profondes s'épanouiraient. Son mariage avec Madden lui ouvrirait de nouveaux horizons ; et surtout, elle se ferait alors une tout autre conception de la vie.

— Qu'en dites-vous ? Et venez-vous ? demanda Nancy. Nous pourrions dîner au *Rainbow*, puis aller entendre les nouveaux chanteurs tyroliens ?

Madden prit une expression impénétrable. Avec effort, il dit :

— Je ne crois pas que j'aie envie de sortir encore ce soir, Nancy.

— Il me semble, jeta Paula par-dessus son épaule, que les montagnards sont un peu fatigués !

— Mais, chéri ! protesta Nancy avec un air boudeur, tu ne feras pourtant pas ça à ta petite mémère ! Le bébé en sucre va être bien gentil avec sa petite mémère !

Bertram lui-même partit d'un éclat de rire. Il était vraiment comique de voir Nancy parodier ainsi la minauderie des Américaines. Seul Madden, qui fixait songeusement le plancher, ne s'associa pas à cet accès d'hilarité. Il sentait le regard de Catherine peser sur lui. Enfin, il fit un signe d'assentiment, et se leva.

— C'est bon, Nancy, je viens.

Ils se disposèrent à partir. Nancy prit le bras de Madden, Sidney lampa rapidement un dernier cocktail, et Bertram aida Paula à enfiler son manteau. Mais Catherine, qui avait prétexté une migraine, ne les suivit pas. Elle désirait que Madden et Nancy pussent être seuls. Elle pria le ciel pour que tout s'arrangeât entre eux, et c'est du fond du cœur que partit sa prière.

CHAPITRE XV

LE MATIN suivant, Catherine avait un rendez-vous d'affaires à Riverside Drive avec une Mrs. Van Beuren qui, d'après ce que lui avait dit Breuget, avait manifesté de l'intérêt pour ses tapisseries. Celles-ci ne lui appartenaient pas, mais lui avaient été



Inspirer à l'homme la confiance en soi en lui donnant une mine irréprochable... telle est la mission de Seaforth. De tous les accessoires de toilette masculins, il n'en est pas de plus avantageux et de plus agréables que Seaforth. Présentés en pots et cruchons de grès poli, les articles Seaforth sont essentiellement masculins et méritent bien le privilège de porter le nom d'un célèbre et vaillant régiment écossais, le fameux Seaforth Highlanders.

Bol à barbe
Talc et lotion pour la barbe
Cologne pour hommes
Déodorant
Lotion capillaire pour hommes

$1.50 pièce
Série à cadeau $3.00 et $4.50

Seaforth!
POUR HOMMES

Canadian Distributors
LYMAN AGENCIES LIMITED, MONTREAL

Commencez MAINTENANT !
Coupez la Graisse. Enlevez la Saleté
SANS ABÎMER

Des Essais ont prouvé que
LE NETTOYEUR OLD DUTCH
A NETTOYÉ 77 CASSEROLES DE PLUS ★
par boîte que tout autre bon nettoyeur

Guaranteed by Good Housekeeping



Surpasse d'autres nettoyeurs et pourtant ne contient aucun abrasif

Le Nettoyeur Old Dutch d'aujourd'hui fait *les deux*—coupe la graisse grâce au dissolvant qu'il contient—efface la saleté sans abîmer, grâce au Seismotite. Il a surpassé *tous* les autres nettoyeurs qui ont été essayés! Des essais de laboratoires et des calculs scientifiques exacts ont prouvé que l'Old Dutch nettoie 77 casseroles en aluminium de 2 pintes, de plus qu'une boîte de *tout* autre nettoyeur! Employez dès aujourd'hui le Nettoyeur Old Dutch pour nettoyer *tout*—casseroles, éviers, réfrigérateurs.

CUDAHY Plus Product

Fabrication Canadienne 134F

Le moyen SAGE de soulager
les symptômes déprimants des ÉPOQUES DIFFICILES

avec tension nerveuse, fatigue, faiblesse, mauvaise humeur...

Vous sentez-vous plus irritable, nerveuse, anxieuse ou attristée lors de vos époques mensuelles?

En ce cas, essayez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour calmer ces symptômes. Le Composé Pinkham est un des remèdes les plus efficaces préparés à cette fin.

Le Composé Pinkham est ce qu'on nomme un *sédatif utérin* à cause de son effet calmant sur l'un des principaux organes féminins.



Le Composé Pinkham, extrait d'herbes et de racines salutaires (avec vitamine B_1) est fait pour AIDER la nature. Voyez quels bons résultats il produit. Suivez les instructions données sur l'étiquette.

COMPOSÉ VÉGÉTAL Lydia E. Pinkham's

Le meilleur placement . . .
LES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE
Préparons l'avenir ! . . .

confiées par la Maison Richet & Cie, de Paris. Si elle les vendait bien, elle toucherait une commission importante.

Grâce à cette maîtrise d'elle-même qui était l'un des traits dominants de son caractère, Catherine avait retrouvé toute son aisance. Elle revêtit un costume tailleur, et, à neuf heures et demie, elle se mettait en route pour son bureau. Breuget, qui plus encore qu'à l'ordinaire, brillait comme un sou neuf, l'attendait déjà. Il bondit à sa rencontre.

— J'ai tout bien emballé, miss Lorimer. Nous pouvons prendre le paquet tout de suite.

— Bien.

Il riait en se frottant les mains.

— N'avais-je pas dit, dès le premier jour, que nous allions remonter la pente ? Nous vendrons les tapisseries. Nous ferons, cette année, d'excellentes affaires . . .

Il fit un petit signe de tête plein de promesses, partit en avant, héla un taxi, installa soigneusement Catherine, amarra le précieux paquet et monta lui-même.

— C'est étrange, miss Lorimer, dit-il après s'être assis confortablement, j'ai soumis Ascher à un cuisinage en règle, mais je ne puis rien tirer de lui au sujet de l'acheteur de la miniature.

— Est-ce que ça joue un rôle, demanda-t-elle distraitement ?

— Mon Dieu, non, puisque nous sommes hors d'affaire. Mais c'est quand même curieux. Pensez donc : une œuvre aussi célèbre et, pff ! elle disparaît du marché.

— Ne disiez-vous pas que ce devait être Sharp ?

— Non, ce n'était pas lui. Ça, je le sais. Sharp reste fidèle à ses Préraphaélites.

— Peut-être Ascher l'a-t-il gardée pour lui ?

— Non, il m'a certifié qu'il l'avait déjà remise à son client.

— Oui, soupira Catherine avec un soupir, c'est étrange . . . Mais ne nous cassons pas la tête. La page est tournée. Pensons à nos projets.

Arrivés à Riverside, ils se trouvèrent devant une maison couverte de tuiles, aux fenêtres encadrées de faïence et à la belle grille de fer forgé, dont l'aspect témoignait que cette résidence jadis célèbre avait gardé des traces de son ancienne splendeur. Mrs. Van Beuren s'était prise de passion pour les tapisseries, mais ne savait pas où les mettre. Elle avait déjà trop de tableaux aux parois de sa salle à manger, et les tapisseries ne s'harmonisaient pas avec le salon du premier.

Catherine parlait peu. Elle suivait Mrs. Van Beuren à travers la maison et l'écoutait avec attention. Mais, au premier coup d'œil, elle avait reconnu que le hall d'entrée constituerait un cadre idéal.

— Etes-vous tout à fait contente de votre hall, demanda-t-elle en redescendant au rez-de-chaussée ?

— A vrai dire, non.

Mrs. Van Beuren regarda autour d'elle d'un air de doute.

— Je trouve qu'il manque de proportion.

— Alors, laissez-moi tenter une expérience. On pourrait en faire la plus belle pièce de la maison.

Avec l'aide de Breuget et d'un domestique, elle décrocha une série de gravures assez ennuyeuses qui décorait la paroi principale et installa à la place une tapisserie représentant une scène de chasse. Poussant au-dessous un bahut italien qui était à demi caché dans un coin, elle plaça aux deux bouts deux hauts chandeliers de stuc qu'elle découvrit dans le salon encombré, et disposa au milieu un plateau rectangulaire en argent repoussé.

La métamorphose était étonnante. Le hall avait un tout autre aspect et Breuget lui-même applaudit chaleureusement en hochant la tête. Mais la petite dame, dans son enthousiasme, n'arrêtait pas de piailler.

— Surtout, n'y touchez plus ! criait-elle. Pas d'un millimètre ! Il faut que ça reste ainsi, exactement ainsi !

— Oui, mais en face, sur l'autre paroi, il manque un long miroir biseauté, à cadre étroit, dit Catherine. Nous en avons un exemplaire magnifique du temps de George Ier, qui ferait très bien l'affaire.

— Oui, oui, murmura Mrs. Van Beuren, je viendrai tout de suite demain pour le voir.

Sur le chemin du retour, Breuget se mit à pouffer, puis se tournant respectueusement vers Catherine :

— N'avais-je pas raison ? La pente est remontée et nous arrivons au sommet. Je l'avais senti dans mes vieux os !

Le sommet . . . Hélas, quelle signification ce mot pouvait-il encore avoir pour Catherine ? Sur un prétexte, elle se fit déposer à la 57e Rue et regagna l'hôtel à pied. Elle s'était souvenue tout à coup qu'Upton allait débarquer le jour même, et qu'elle devrait bien aller l'attendre. Mais à quelle heure l'*Europa* aborderait-elle ?

En entrant dans sa chambre, sa première pensée fut que Charley devait déjà être arrivé, car un long paquet de fleuriste reposait sur la table. Mais lorsqu'elle l'ouvrit, elle sut aussitôt qu'elle s'était méprise. C'était un magnifique bouquet d'œillets. Chaque fleur était d'une fraîcheur virginale, exhalait un doux parfum, et son aspect était un baume pour les yeux. Le bouquet venait de Madden. Alors la souffrance se ralluma dans le cœur de Catherine. Les yeux mi-clos, elle pressa doucement sa joue contre les tendres corolles. Leur beauté lui était intolérable, tant ces fleurs lui semblaient enfermer toute la tristesse de son bonheur perdu. Elle resta ainsi longtemps ; et, comme elle levait les yeux, son regard rencontra le miroir fixé à la paroi. La vision qui s'offrit à ses yeux la frappa de stupeur. Elle avait devant elle, comme évoquant un lointain passé, l'image même de la miniature, enrichie de toute son histoire. « La Dame aux œillets . . . », pensa-t-elle tristement. C'était bien là tout son destin.

Ni une carte, ni un mot n'accompagnaient le bouquet. Elle savait donc que Madden allait l'appeler au téléphone ; et presque au même moment, la sonnerie se fit entendre. La voix était basse et morne.

— Il faut que je te voie, Catherine . . . dit-il, il faut que je te voie sans retard.

Catherine réfléchit rapidement. Fortifiée par les événements des dernières heures, elle avait irrévocablement arrêté sa décision. Mais il était clair qu'elle devait lui accorder une dernière entrevue, ne fût-ce que pour lui signifier sa détermination. Sa défaillance était passée. Elle saurait maintenant être forte, et ne pas perdre de vue le but qu'elle s'était fixé. Ne voulant pas déjeuner avec lui, elle cherchait un lieu de rendez-vous à lui proposer. Tout à coup, elle songea au Metropolitan Museum. Ce cadre leur conviendrait bien.

A deux heures et quart, elle franchit la porte du musée. Madden l'attendait déjà et faisait les cent pas dans le vestibule, devant le tourniquet. Il lui tendit la main en silence. Mais si elle s'était imaginée que leur conversation se déroulerait dans ce vaste local balayé de courants d'air, sous l'œil des statues majestueuses qui les contemplaient de haut en bas, elle s'était

trompée. Il la conduisit dans une aile éloignée où étaient exposés des meubles de la première période de l'histoire des Etats-Unis. Il l'entraîna ensuite dans une pièce lambrissée provenant de la côte du Maine et, là, il s'arrêta et la regarda. Elle mesura alors la profondeur de sa souffrance. Sa vivacité de la veille avait disparu. Il semblait épuisé et l'on percevait dans sa voix une étrange lassitude.

— Catherine, il fallait que je te voie ! Hier, nous n'avons pas pu causer. Tu as pris ta décision dans un moment d'exaltation. Peut-être as-tu mieux réfléchi. Catherine, nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre. Te voir est pour moi un bonheur indicible. J'ai passé toute la nuit sans dormir, à penser à toi. Il n'y a qu'une solution. Il faut que nous partions ensemble.

Elle comprit aussitôt que ce serait plus dur, infiniment plus dur qu'elle ne l'avait pensé, elle puisa au plus profond de son être le courage de résister.

— S'enfuir, demanda-t-elle avec dans les yeux un pâle reflet de son ancien sourire, comme deux enfants ? J'ai une autre façon de concevoir les choses, Chris. Nous sommes au-dessus de ça, il me semble.

— Il faut agir, dit-il d'une voix rauque. Nous ne pouvons pas briser nos deux vies.

Au prix d'un effort extrême, elle parvint à prendre un ton apparemment détaché.

— C'est ce que nous ferions si nous prenions la fuite. Nous nous jugerions nous-mêmes lamentables et lâches.

— Mais pourquoi, Catherine ?

— Oublies-tu Nancy ?

— Je ne l'oublie pas. Mais ce n'est pas la même chose ; sa vie ne dépend pas de la mienne. Nancy appartient à une autre génération, plus dure et plus froide. Ne l'as-tu pas remarqué hier soir quand nous sommes rentrés ? Et à Vermont ? Les autres l'ont bien constaté, même s'ils ne disaient rien. Elle refera son existence plus facilement que nous, et elle aura moins de peine à oublier.

Catherine secoua la tête.

— Elle t'aime. Non, Chris ! Nous ne pouvons pas la faire souffrir, la rejeter pour être nous-mêmes heureux. Nous ne pouvons pas non plus nous déshonorer à nos propres yeux. Si, comme tu dis, nous avons réellement une conception profonde de l'honneur et de la fidélité, nous ne devons pas la trahir. Ne vois-tu pas, Chris, qu'il n'y a qu'une chose qui prime toutes les autres, et c'est la droiture ?

— *Pas toutes* les autres !

Emporté par l'émotion, il lui saisit la main et la pressa contre sa joue.

— Non, Chris, non ! dit-elle aussitôt.

Il la lâcha, demeura haletant, les mains lourdement posées sur une table, le visage dérobé comme s'il ne pouvait pas supporter de la regarder en face.

— Pourquoi agis-tu ainsi, dit-elle d'une voix sourde, tu nous rends le devoir plus dur encore ?

Pris d'un vertige de passion, il la contempla longuement ; mais elle parvint à se cuirasser contre le désir sauvage qu'elle lisait dans ses yeux. Elle sentait qu'elle avait l'obligation de résister, il le fallait absolument ; sinon, ils étaient perdus.

Un lent et lourd silence se fit entre eux. Madden se tenait debout devant elle, blanc comme un mort, et scrutait son visage. Il lut dans ses yeux une résolution inébranlable. Fixement, comme un aveugle, il regarda par la fenêtre. Des minutes passèrent. Enfin, il parla.

— Oui, Catherine. Si telle est ta pensée, je n'ai plus rien à dire. Je te ramène chez toi.

CHAPITRE XVI

Le même après-midi, Nancy arriva à trois heures et demie à l'hôtel. Elle ne s'attendait pas à être libre avant cinq heures, car Bertram avait décidé qu'il y aurait encore une répétition générale avant la première. Elle avait annoncé à Catherine qu'elle ne serait pas de retour avant l'heure du thé. Mais elle n'avait pas prévu que Bertram changerait d'avis et renverrait toute la troupe avec l'ordre formel de se reposer, afin que tout le monde se retrouvât frais et dispos à huit heures.

Nancy rentra donc docilement pour se coucher. Désirant s'étendre tout de suite, elle évita de passer par le salon, et pénétra dans sa chambre par la porte latérale. Elle n'avait pas fait de bruit. Elle était entièrement plongée dans ses pensées et ne songeait qu'à sa prochaine entrée en scène. Soudain, elle entendit parler à côté. Surprise, elle resta plantée au milieu de la pièce. Elle reconnaissait avec stupeur les voix de Catherine et de Madden. Elle changea de visage. On percevait distinctement les moindres mots. Catherine et Madden venaient évidemment de rentrer et se disaient adieu. Un étrange adieu, plein de réserve et pourtant sombrement éloquent ; chaque parole atteignait Nancy comme un coup de massue. Elle demeura figée sur place, puis elle comprit que Madden s'en allait. Cinq minutes plus tard, Catherine sortait aussi.

Un cri qui était à la fois un sanglot et une enfantine exclamation d'horreur jaillit de la gorge de Nancy. Tout étourdie, elle pénétra dans le salon. Elle était incapable de penser : seules les quelques phrases qu'elle venait de surprendre occupaient son esprit. Elle promenait sur les choses un regard perdu. Ainsi, Chris aimait Catherine. Oui, Chris, qu'elle devait épouser le samedi suivant, aimait Catherine. Une vague de colère la traversa, qui fit place ensuite à une froideur mortelle. Se jetant sur le sofa, elle se mordit la lèvre. Elle comprenait ce qui s'était passé comme si elle y avait assisté. Catherine et Madden s'efforçaient tous deux de ménager son bonheur ! Sa fierté se cabra. Elle se sentait impuissante et bafouée, elle si pleine de confiance et d'assurance. Oui, toute sa vie, ce fut ainsi, elle acceptait tous les dons comme s'ils lui étaient dus, elle trouvait cela naturel ! En une révélation foudroyante, elle découvrait maintenant qui elle était, et où elle en était. Elle éclata en sanglots. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était là étendue, à pleurer. Elle s'allongea sur le dos. Ses yeux avaient pris une expression étrangère, son corps vigoureux et charmant gisait dans un total abandon.

Elle soupira profondément, se redressa et regarda sa montre. Il était presque cinq heures. Elle sonna pour le thé, elle en but une tasse, alluma une cigarette. Peu après, la porte s'ouvrit et Catherine entra.

— Quoi, s'écria-t-elle en jetant son chapeau sur la table, tu es déjà là ?

Nancy fit signe que oui.

— J'arrive à l'instant. Prends une tasse de thé avec moi.

Elle parlait avec un calme extraordinaire. Elle versa le thé, écouta Catherine qui lui racontait l'arrivée de l'*Europa*. Upton était d'excellente humeur, et se réjouissait beaucoup d'assister à la première.

Elles se turent, puis Catherine demanda avec un faible sourire :

— Comment te sens-tu pour ce soir ?

Nancy regarda le plafond.

— Très bien. Pourquoi ?

Catherine reposa sa tasse.

— Oh ! je ne sais pas. Je craignais que tu ne fusses énervée. Je me pro-

QUESTIONNAIRE CULINAIRE SUR LES USTENSILES EN PYREX!



PRENEZ 2 MINUTES MAINTENANT POUR VOIR COMBIEN VOUS EN SAVEZ SUR LA CUISINE MODERNE!

1 LES ALIMENTS CUISENT EN 1/3 DE MOINS DE TEMPS DANS LE PYREX, PARCE QUE:

(A) Il fournit sa propre chaleur ☐

(B) Il absorbe la chaleur radiante du four ☐

(C) C'est le plus "chaud" parmi les ustensiles de cuisine ☐



2 VOUS VOUS ÉPARGNEZ DES PAS ET DU TRAVAIL AVEC LE PYREX, PARCE QUE:

(A) Vous faites cuire, servez, et gardez dans le même plat ☐

(B) Il est facile à porter ☐

(C) Il se déplace de lui-même ☐



3 LE PYREX EST PLUS FACILE À LAVER, PARCE QUE:

(A) Il fait mousser le savon davantage ☐

(B) Il est étanche ☐

(C) Les aliments collants n'adhèrent pas à sa surface lisse ☐



INCRUSTÉE DANS LE VERRE

4 RECHERCHEZ CETTE MARQUE DÉPOSÉE QUAND VOUS ACHETEZ DES USTENSILES EN VERRE, PARCE QUE:

(A) Elle est si belle ☐

(B) Elle est si facile à trouver ☐

(C) C'est la marque des ustensiles en Pyrex, les premiers ustensiles de cuisine en verre résistant à la chaleur, un produit en Verre de Corning Research ☐

BOÎTE AUX RÉPONSES

NATURELLEMENT, vous connaissez les réponses, mais les voilà quand même:

1 (B); 2 (A); 3 (C); 4 (C)

SOIT DIT EN PASSANT, l'ustensile ci-dessus est le Plat-Casserole à Double-Usage en Pyrex . . . vraiment 2 plats en 1: Le fond sert de plat à rôtir. Le couvercle sert d'assiette à tarte. 3 grandeurs.



SI VOUS N'AVEZ PAS essayé les ustensiles en Pyrex, voici un bon moyen de commencer. Ce Plat Creux en Pyrex convient à merveille pour faire cuire et servir des tartes à une croûte individuelles, soupes, céréales, cossetardes, compote de pommes.

JOHN A. HUSTON CO. LIMITED

Concessionnaires exclusifs pour le Canada



LE TRESOR Empire de beaux papiers-tentures vous offre les patrons et les suggestions dont vous avez besoin pour rafraîchir vos pièces ternes et sans attrait à la suite d'un long hiver.

Pourquoi n'appelleriez-vous pas votre décorateur local aujourd'hui? Il vous fera voir des patrons de papiers-tentures parfaitement harmonisés au mobilier de chaque pièce de la maison.

S'il n'y a pas de décorateur dans votre localité, il devrait y avoir un album Empire au plus proche magasin général. Pourquoi remettre la chose à plus tard quand vous savez comme les papiers-tentures Empire rehausseront l'apparence de votre foyer?

EMPIRE WALL PAPERS LIMITED

La plus grande maison de papier-tenture du Canada

3455, avenue du Parc - - - MONTREAL

GRATIS—Si vous désirez un exemplaire de notre brochure sur la décoration des intérieurs: "L'histoire merveilleuse de la décoration", envoyez votre demande au service 43, à l'adresse ci-dessus.



Mortel pour les microbes mais inoffensif pour vous

Voici un antiseptique plusieurs fois plus efficace, au point de vue germicide, que l'acide carbolique pure... et pourtant, il est non toxique et parfaitement sûr pour les humains. Un enfant pourrait s'en servir. Mais pour les microbes, cause de maladies et infections, 'Dettol' est un destructeur rapide et impitoyable. Pour les tissus délicats, 'Dettol' est doux, bénin. Demandez-le chez votre pharmacien et employez-le sans délai pour empêcher l'infection.

G. 5 AF

posais de t'être utile de façon ou d'une autre.

Il y eut une pause. Nancy écrasa sa cigarette dans le cendrier sans détourner la tête.

— Je n'ai pas besoin d'être remontée par des liqueurs et des gâteaux, remarqua-t-elle avec un mystérieux sourire. C'était bon à l'âge des crinolines, comme le trac, les évanouissements et les crises de larmes.

Elle s'interrompit.

— Ça ira, je l'espère. Je n'éprouve pas de besoin d'en dire plus.

L'attitude distante de Nancy surprenait Catherine. Elle s'était attendue à ce que celle-ci manifestât avant la la première une certaine fébrilité. Or la jeune fille paraissait au contraire extraordinairement calme, indifférente même.

Catherine n'en tira d'autre conclusion, que la certitude où Nancy était de son bonheur. Au demeurant, elle s'inquiétait assez peu du succès ou de l'insuccès de la pièce. Cela n'avait pour elle que peu d'importance. Par affection pour Nancy, elle devait assister à la représentation, mais elle était bien résolue à quitter ensuite, aussi vite que possible, les lieux où elle avait vécu son douloureux roman d'amour. Sa décision était irrévocable. Le *Pindaric* prenait la mer le dimanche suivant. Une fois à bord, cet épisode de déchirante folie serait définitivement clos pour elle. Elle était convaincue qu'une fois laissés à eux-mêmes, Nancy et Madden finiraient par s'entendre et par l'oublier.

Catherine s'habilla pour le soir. Elle avait pris rendez-vous avec Upton chez *Pierre* pour dîner. Sept heures sonnaient justement. Il était temps pour elle de partir. Elle donna un cordial baiser à Nancy et lui souhaita bonne chance. La tranquillité de la jeune fille la frappa de nouveau. « Elle est nerveuse, se dit-elle avec commisération, et elle essaie de le cacher. »

Le dîner avait lieu en petit comité : le colonel Ogden, sa femme, une Mrs. Moran, enfin Charley et Catherine. Elle avait exprimé le vœu qu'il n'y eût pas trop de monde, car elle savait que Charley, qui comptait autant d'amis à Manhattan qu'à Mayfair, en aurait volontiers convoqué une vingtaine. En dépit de la douleur qui lui tenaillait le cœur, le repas parfaitement servi, la bonne chère et les vins excellents, et surtout l'agréable compagnie, eurent sur Catherine des gens importants, le mari étant considéré comme l'un des premiers banquiers de New-York ; et Mrs. Moran, une femme mince, brune et intelligente, était l'épouse ou, comme elle disait, la « veuve de polo » de Ralph Moran, l'une des étoiles de ce sport. Catherine soupçonnait Charley d'avoir eu naguère avec Mrs. Moran une liaison qui, avec le temps, avait pris la forme d'une tendre amitié.

Ce soir-là, Charley se surpassa. Par ses bavardages et ses anecdotes, il tint la table entière en haleine. Sans cesse il se versait du champagne. Au dessert, son rire eut quelque chose d'étrange. Il bredouillait légèrement ; mais, chez lui, cela ne choquait pas, cela s'accordait au contraire avec sa bonhomie naturelle. Après une conférence avec le sommelier, il insista pour offrir une bouteille d'un Tokay très rare. Ce vin doré, parfumé, capiteux donna le dernier coup à Catherine. Au moment de partir, elle sentit qu'elle devait à une ivresse légère l'oubli momentané de ses soucis. C'était une sensation très agréable.

A leur arrivée au théâtre, la salle était déjà presque pleine, et une invraisemblable cohue s'agitait au foyer. Grâce à sa réputation internationale et à ses relations, Bertram avait, même à New-York, un immense public. Il ne pouvait pas compter sur lui, il est vrai, pour faire la claque — et même plus d'une fois, l'assistance ne s'était pas gênée pour lui témoigner sa vive désapprobation — mais il lui assurait, pour le soir de la première, la présence de nombreux amis plus portés à la sévérité qu'à l'indulgence.

De sa place, aux fauteuils d'orchestre, Catherine examina la salle et reconnut maints habitués célèbres. Soudain, tout vacilla devant ses yeux : au bout de la même rangée de fauteuils, Madden était assis tout près de Bertram. L'oppression qu'elle ressentit fut si forte qu'elle crut que son cœur s'arrêtait. Le sang cessa de couler dans ses veines, puis repartit en torrent, battant à coups redoublés dans ses tempes. Elle pencha la tête sur le programme qu'elle tenait d'une main tremblante pour faire croire qu'elle lisait. Il ne l'avait pas vue. Les lumières s'éteignirent et le bruit des conversations se tut. Soulagée, Catherine releva la tête et regarda la scène, qui représentait le salon d'une maison de campagne anglaise. Elle connaissait d'ailleurs déjà la pièce.

Le personnage central était un homme d'affaires d'un certain âge, du nom de Renton, qui aimait passionnément sa femme. Celle-ci était incarnée par Paula Brent, qui en faisait une créature nonchalante et féline, encline aux aventures. Au début de la pièce, elle était justement engagée dans une expérience de ce genre, et le premier acte était principalement consacré à ses effusions et aux accès de jalousie de Renton.

Les acteurs étaient bons et les caractères bien rendus. Néanmoins, le public se réservait encore. Peut-être le rythme était-il un peu lent. Paula Brent, dans le rôle principal, avait beaucoup de style. Sa création était calquée sur la vie : une femme belle et paresseuse, indolente et déjà mûre, ayant une prédilection pour les déshabillés de soie et les lumières tamisées, se répandant en œillades langoureuses et en serrements de mains furtifs. Cependant, Paula n'avait rien de particulièrement original. Elle avait paru déjà bien des fois dans des situations analogues, et, à la chute du rideau, l'assistance ne manifesta qu'une approbation polie.

— Très bien, remarqua Upton avec satisfaction, mais nous n'avons pas encore vu Nancy.

Mrs. Ogden se pencha vers lui :

— En somme, c'est un désavantage de ne pas paraître dès le premier acte.

— Je ne sais pas, dit le mari d'un ton de doute. Je suis curieux de voir quel sera l'antidote de cette Brent. Elle est excellente, mais on a envie de la rouer de coups.

Le deuxième acte se déroulait dans le bureau de Renton quelques jours après. Nancy fit son entrée dans le rôle de Madge Rogers, la secrétaire de Renton. Lorsqu'elle parut sur la scène, Catherine eut un petit frisson de fierté. Elle s'était immédiatement rendu compte que le colonel Ogden avait raison. Le public attendait avec impatience, sinon Nancy, du moins l'artiste qui devait tenir tête à Mrs. Renton, ou selon le mot du colonel, lui servir d'antidote, et comment le conflit allait se développer. Dès les premières phrases, que Nancy prononça avec une nonchalante assurance, Catherine fut convaincue que jamais encore elle n'avait eu un meilleur rôle. En tout cas, la jeune fille était particulièrement douée pour incarner des caractères ultra-modernes ; mais cette fois, le personnage était à sa mesure. De la petite secrétaire jolie et têtue, elle donnait une image si nette et si vraie que c'en était presque gênant. Comparée aux mièvreries de Mrs. Renton, la création prenait une relief saisissant.

Madge aimait Renton. Cet homme honorable et surmené lui racontait, dans un moment d'abattement, tous ses



dit
Mlle Ann Webber

LA SAUCE AUX RAISINS ÉPICÉE REHAUSSE le JAMBON

"Etant cuisinière au Callander's Lunch, à Regina, je dois m'occuper d'un millier de repas par jour. Naturellement, j'ai des recettes populaires. Il y en a plusieurs qui demandent de la moutarde. Je crois que celle-ci est une de mes meilleures:

Sauce aux raisins relevée pour jambon de virginie chaud

¾ tasse de cassonade
½ c. à soupe de Moutarde Keen
½ c. à soupe de farine
¾ tasse de raisins
¼ tasse de vinaigre
1¾ tasse d'eau

Mélangez les ingrédients secs. Ajoutez les raisins, le vinaigre, et l'eau, puis amenez à ébullition, et servez avec du jambon chaud cuit au four."



MOUTARDE D.S.F. KEEN

DE NOUVEAU PROCURABLES en Quantités Limitées

Canadian Beauty Appareils Electriques

● Les célèbres appareils électriques Canadian Beauty peuvent maintenant être fournis au commerce en faibles quantités. Si vous en avez besoin, voyez votre marchand qui a peut-être déjà des Canadian Beauty en magasin. S'il n'en a pas encore, songez que la demande accumulée est immense, et qu'il faudra du temps pour satisfaire tout le monde.



RENFREW ELECTRIC AND REFRIGERATOR COMPANY LIMITED - RENFREW, ONTARIO

malheurs domestiques. Avec beaucoup de sang-froid, et même de l'audace, elle lui expliqua qu'il s'y prenait mal avec sa femme, qu'il était trop tolérant. Il devait, lui expliquait-elle, se défendre avec plus d'énergie ; et cela, en nouant une liaison avec une autre femme. Tel était le meilleur moyen de ramener son épouse à la raison. Par dévouement, elle s'offrait à jouer dans cette aventure le rôle de la partenaire.

— Ciel ! chuchota Upton à Catherine, je n'aurais pas cru Nancy aussi émancipée.

Dès cette scène, le public commença à s'échauffer. La réserve du début avait disparu ; une atmosphère de tension gagnait la salle. Catherine en était toute ravie. Elle savait que Nancy avait eu le pressentiment que ce rôle lui offrait les plus grandes chances ; et sa chance, maintenant, elle la tenait. Elle fascinait ses auditeurs par sa dure assurance, sous laquelle transparaissait son amour égoïste pour Renton, par son ardente volonté de vaincre, grâce à sa beauté et à son habileté.

Dans la foule qui se pressait vers la sortie, le nom de Nancy était sur toutes les lèvres. Catherine surprit un critique célèbre qui, coincé au milieu de la cohue, échangeait ses observations avec un collègue d'un autre journal, du ton maussade qui lui était coutumier.

— C'était bien, dit Grey. Qu'en pensez-vous, Sam ?

— Possible, grogna Sam Izzard entre les dents. En tout cas, une sacrée petite gosse, et qui n'a peur de rien !

— Et la Brent ?

— Couci-couça.

— Elle ne lui va pas à la cheville, hein ?

— Peut-être.

— Mais la petite est bonne.

— Certes, mais voilà ! Il y en a tant qui ont commencé ainsi, et qui se sont ensuite évanouies. Mais cette petite ne finira pas comme ça, ah ! non ! Elle a quelque chose en elle. Et à cet âge ! Elle tiendra ses promesses.

La foule s'écoula, entraînant les deux critiques. Mais leurs paroles restèrent gravées dans la mémoire de Catherine Dans le couloir conduisant à la scène, elle se heurta à Madden, à Bertram et à plusieurs autres qui se rendaient dans les coulisses.

Elle regarda Madden et s'écria enthousiasmée :

— N'était-ce pas une merveilleuse création ?

— Oui, merveilleuse, répondit-il, et Bertram lui-même est emballé. Il dit qu'il attendait beaucoup de Nancy, mais qu'elle a dépassé son attente.

Dans l'intonation de sa voix, elle discerna une résolution et une volonté de renoncement qui provoquèrent chez elle une impression de soulagement et aussi de profonde tristesse. Elle savait bien qu'il respecterait l'engagement qu'il avait pris envers elle d'aller jusqu'au bout de leur devoir. Devant la loge de Nancy, elle fut arrêtée par Bertram, dont la massive carrure lui barrait la porte. La cordiale expression de son visage semblait proclamer qu'il s'agissait d'une chose tout à fait normale, d'une réaction bien naturelle chez une artiste qui vient de subir une tension extrême. En effet, on entendait Nancy, en cette heure d'éclatant triomphe, qui sanglotait éperdument.

CHAPITRE XVII

Le lendemain matin, Nancy s'éveilla avec la pleine conscience de son succès. Durant quelques minutes, elle resta confortablement étendue à rêver, et à respirer le parfum des fleurs qu'elle avait reçues au théâtre et qui apportaient dans sa chambre une note tropicale. Une expression lointaine passant sur son joli visage, elle évoquait les rapides événements de la veille.



Femmes du Canada

Que savez-vous réellement au sujet de KAYSER?

Q. *Pourquoi devez-vous être renseigné sur Kayser?*

R. Parce que l'étiquette Kayser garantit la qualité, la coupe et autres caractéristiques exclusives du vêtement que vous achetez.

Q. *Qu'est-ce qui a d'abord rendu fameux le nom Kayser?*

R. Les gants de tissu avec bouts de doigts renforcis. Depuis sa fondation en 1880, Kayser a toujours été le premier à perfectionner le vêtement. Aujourd'hui, Kayser est le premier fabricant canadien à offrir "Leatherette"* et "Duo-Suede"*, les merveilleux tissus à double maille pour gants.

Q. *Qui a fabriqué les premiers bas "sans ombre"?*

R. Kayser. Une découverte dans l'art de tisser les bas, qui révolutionna toute l'industrie. Kayser créa aussi les bas "Sans Run"*, "Fit-All-Top"*et, maintenant, c'est le talon "Sta-Put"*, qui moule la cheville et s'ajuste parfaitement au pied et au talon.

*Marques déposées

Q. *Que dire des sous-vêtements?*

R. L'art de Kayser, sa coupe impeccable, se retrouvent dans ses élégants sous-vêtements tricotés et dans ses jupons ajustés.

Q. *Y a-t-il une fabrique Kayser au Canada?*

R. Oui, de même qu'aux États-Unis, en Australie et en Angleterre. Nous sommes fiers de dire que Kayser a été le premier à fabriquer des bas de soie, et qu'il reste encore le plus grand fabricant de bas au Canada.

Q. *Que dire de l'avenir?*

R. Kayser allie aux meilleurs principes d'autrefois l'esprit d'entreprise de l'époque moderne. Ses techniciens, ses dessinateurs et ses ouvriers spécialisés s'ingénient à découvrir d'autres perfectionnements qui permettront à la maison Kayser de conserver le premier rang au royaume de la mode et du style, après la guerre.

KAYSER

Soyez sage
Achetez les gants de tissu Kayser les bas et la lingerie Kayser

Achetez aussi plus d'Obligations de la Victoire



Elle se sentait presque effrayée à l'idée que le triomphe qu'elle avait désiré, en vue duquel elle avait tant travaillé, était enfin venu, mais elle ne se laissait pas emporter par les illusions. Elle discernait que cette création était infiniment supérieure à tout ce qu'elle avait fait jusque-là. Peut-être était-on sérieusement en droit de dire qu'elle avait été remarquable. Cependant, elle ne s'en faisait pas accroire. Auparavant, sa vanité se serait longuement attardée à savourer le merveilleux succès. A présent, elle avait changé. Elle reconnaissait qu'elle devait sa réussite à la douleur, à la souffrance qui l'avait mûrie, et qui avait libéré les forces secrètes de sa nature. Elle ne jouait pas son rôle ; pour la première fois, elle le vivait. Et, avec une humilité qui lui était inhabituelle, elle priait maintenant pour qu'il lui fût donné de persévérer dans cette voie.

Mais seule une ombre légère, sur son front, trahissait ce profond travail intérieur. S'asseyant dans son lit, elle alluma une cigarette et fuma pensivement. Puis elle sonna pour le déjeuner.

La rapidité et la déférence avec laquelle s'effectua le service furent pour Nancy une nouvelle preuve de la considération qu'elle s'était acquise. Deux garçons et une femme de chambre accoururent sans bruit, comme si depuis des heures ils avaient attendu qu'elle donnât signe de vie. En un instant, les rideaux furent tirés, les fleurs arrangées et la table roulante avancée près du lit, avec sa nappe immaculée, son argenterie, les jus de fruits glacés, le thé bouillant et les toasts.

Adossé à ses oreillers, elle parcourut les journaux. Les superlatifs pleuvaient. A plusieurs reprises, la représentation était célébrée comme la meilleure de la saison, et tous les critiques rivalisaient d'éloges pour Nancy.

Le téléphone sonna. Le premier appel venait de Bertram.

— Bonjour, Nancy, j'espère que tu es bien reposée ...

Il y avait dans sa voix une sollicitude paternelle et beaucoup de tendresse.

— Bien, très bien, mon enfant. As-tu déjà lu les journaux ?

— Oui, M. Bertram.

— Contente ?

— Oui, bien sûr, répliqua Nancy, les yeux perdus au loin.

— Je l'espère ! Ha ! Ha ! Tonnerre !

Le rire retentit le long du fil, puis Bertram redevint sérieux.

— Ecoute-moi, Nancy. Tu es maintenant arrivée, et tu le sais. Tu es arrivée d'un seul coup, et bien. Ecoute, je m'occupe de tout ; ton rôle sera modifié et amplifié. Je serai de bonne heure au théâtre, mais je voudrais d'abord déjeuner avec toi. Et maintenant, mets-toi bien dans la tête ce que je vais te dire, et ouvre tes deux oreilles. On va te bombarder de toutes les offres possibles. Ne signe rien, pas le moindre petit papier, sans me l'avoir montré ! Compris ? Rien avant de m'avoir demandé conseil. Et maintenant, au revoir. Nous nous verrons à une heure.

En raccrochant le téléphone, Nancy souriait d'un air rêveur. Mais quand la porte s'ouvrit, elle eut vite repris une figure triomphante. Elle rendit à Catherine son baiser, et répondit à ses questions avec enjouement.

— Mais naturellement Catherine, j'ai admirablement dormi. Que pensais-tu ? Des cauchemars ? Ah ! chérie, sois gentille et réponds au téléphone. Ça n'arrêtera pas : des offres, des parfums gratis, de la poudre gratis, des photographies. Toute la Cinquième Avenue y passera.

Catherine prit l'écouteur et le couvrit de sa main.

— Madame Lilien de la 57e Rue. Tu dois savoir ...

— Oui, je sais, dis que je viendrai, que madame ... c'est moi ... aimerait bien voir ses dernières créations de mode ...

Lorsqu'elle eut fait la commission, Catherine s'assit sur le bord du lit, et considéra Nancy avec une expression amusée.

— Pour une étoile, tu ne perds pas la tête, déclara-t-elle enfin. N'es-tu donc pas du tout énervée ?

Nancy, qui était en train de boire un jus de fruit, plongea le nez dans son verre, et fixant Catherine de ses grands yeux, elle fit un geste de négation d'une parfaite drôlerie.

— Pourquoi énervée ? J'ai vu venir les choses depuis longtemps. C'était ce que je voulais. Maintenant, je l'ai, je suis lancée. Et crois-moi, je ne vais pas m'endormir à mi-chemin.

— Ne t'y fie pas trop, dit lentement Catherine.

— Chérie ! Dois-je prendre des airs modestes et embarrassés ? Non, sois tranquille, sois gentille et aide-moi à enlever ce plateau. Ne suis-je pas jolie ? Ne voudrais-tu pas étendre le bras et me passer mon nécessaire de manucure ?

Docilement, Catherine se leva et obéit. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais l'attitude de Nancy la surprenait. A la dérobée, elle considérait sa nièce, son joli visage étroit, ses pommettes hautes, ses sourcils épilés, et ce beau corps vigoureux qui se détendait dans le lit, souple comme celui d'un jeune animal.

Le téléphone sonna de nouveau et Catherine répondit.

— C'est M. Carl Morris, de la *Vestris*, expliqua-t-elle. Il demande un rendez-vous.

Nancy se pencha en avant.

— Morris, s'écria-t-elle, Morris, de la *Vestris-film* !

Elle se mordit les lèvres, ce qui était toujours chez elle le signe d'une réflexion intense et rapide.

— Quand veut-il venir ?

— Aussitôt que possible.

— Disons onze heures.

Le rendez-vous fixé, Nancy retourna à son jus d'orange.

— C'est un personnage très important, n'est-ce pas, demanda Catherine ?

— Morris ! Mais c'est, je crois, l'homme le plus puissant de Hollywood. La moitié de la *Vestris* et une demi-douzaine d'autres compagnies lui appartiennent. Il jongle avec les millions ; c'est une manière de bon Dieu du cinéma. Il possède son firmament personnel, clouté d'étoiles à lui, qui scintillent au loin. De temps en temps, il en crée une nouvelle et l'ajoute à son stock.

Catherine la regarda d'un air interrogateur. Il y avait dans le ton de Nancy une nuance nouvelle qui la frappait. Car il n'était pas dans sa nature de tourner en dérision l'Olympe de Hollywood.

Elles se turent.

— Bien, dit enfin Catherine, je vais faire quelques courses.

Elle eut un sourire.

— Je te laisse donc à M. Morris.

Un quart d'heure plus tard, elle quittait l'hôtel.

Une demi- heure plus tard, Nancy tenait son contrat avec Morris, le grand directeur de Hollywood.

Un contrat avec Morris ! Nancy ne savait que trop ce que cela signifiait. C'était l'ascension, le sommet, le paradis ! Il s'occuperait de tout et satisferait ses moindres désirs : argent, publicité, tout ce qui pouvait la mettre en valeur.

Alors Nancy perdit son calme. Prise de vertige, elle se recroquevilla sur elle-même. Ce comique bonhomme, avec toute sa puissance et ses millions, avait foi en elle, et sous son habile direction, elle allait connaître la gloire.

En dépit de sa maîtrise, elle eut soudain le sentiment qu'elle allait devenir folle. Pressant très fortement sa main contre son front, elle s'efforçait en vain d'étouffer les sanglots qui lui montaient à la gorge.

Tandis qu'elle se débattait ainsi, l'inexorable téléphone se remit à sonner. Nancy l'aurait volontiers jeté dans un coin. Mais le bureau annonçait que Madden l'attendait en bas.

Cette nouvelle la fit pâlir, et elle resta un instant, les lèvres tremblantes, à se demander ce qu'elle allait répondre. Depuis qu'elle avait surpris la conversation de Madden avec Catherine, elle n'avait pas revu seul son fiancé. Et il était là ...

— Faites monter, dit-elle d'une voix ferme, et dans un instant envoyez deux cocktails au champagne.

Elle serra nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Durant les quelques minutes qui lui restaient, elle lutta de toute sa volonté pour trouver l'attitude qui s'accorderait le mieux avec la décision qu'elle avait prise. « Mon Dieu, pria-t-elle, donnez-moi la force de jouer ce rôle jusqu'au bout ! »

Lorsque Madden entra, elle s'avança à sa rencontre, les mains joyeusement tendues.

— Mon désir est exaucé, s'exclama-t-elle en renversant la tête. Tu arrives au bon moment, Chris ! J'ai une merveilleuse matinée derrière moi. Félicite-moi !

— Pourquoi donc ? Un nouveau succès ?

Elle fit signe que oui.

— Un contrat avec Morris.

Il la contempla de haut en bas, avec sa réserve coutumière.

— Oui, poursuivit-elle, j'ai été si occupée ce matin, que je n'ai même pas trouvé le temps de m'habiller. Il est vrai que c'était là la meilleure tenue pour recevoir un magnat d'Hollywood. Ne me trouves-tu pas jolie ?

— Certes, répliqua-t-il avec un bon sourire. Tu ne le sais que trop. Et Morris s'est laissé séduire ?

Elle rit.

— Tu aurais dû voir. Une vraie scène de théâtre ! Le petit Morris, qui a quatre pieds de haut, récitait son monologue : « J'ai besoin de vous, miss Sherwood. Pas pour le lit de Napoléon qui m'a coûté trente mille dollars. Mais je vais faire de vous une étoile. Et vous serez présentée à Sophie, qui serait, si je le voulais, une seconde Shirley Temple. Venez, mon enfant, si, si, vous n'avez rien à craindre. Peut-être désirez-vous un contrat à long terme ? »

Elle singeait le petit homme à la perfection et paraissait prendre à ce jeu tant de plaisir qu'elle tarda un moment avant de répondre au garçon qui apportait les cocktails.

— Mettez ça là, dit-elle en riant encore, en montrant la table près du divan, où elle prit place dès que la porte se fut refermée.

— Nous n'avons pas pu parler de la nuit dernière, Chris. Enfin, nous sommes un instant seuls. Buvons à mon succès, et ne prends pas cet air désapprobateur. Tout va si parfaitement bien !

Elle avala son cocktail d'un coup, tandis qu'il buvait le sien plus posément. Le jour était gris et trouble, une agréable chaleur régnait dans la chambre.

— Je suis terriblement énervée, Chris ! déclara-t-elle. J'ai l'air très calme mais, au fond, je ne le suis pas. Et il faut que tu sois gentil avec moi ! Car j'ai quelque chose à te dire qui ne t'enchantera pas.

Il posa son verre et tourna son visage vers elle. Il avait l'air surpris.

— Qu'y a-t-il donc, Nancy ?

Elle se tut un instant :

[*Lire la suite page* 63]



Gâteau au Chocolat exquis et léger comme la plume, fait avec la 'MAGIC'

Voici un gâteau délicieux n'exigeant pas un grain de sucre. Il prouve que même sans sucre, on peut confectionner d'excellents gâteaux. Mais vous ne sauriez vous passer de la Poudre à Pâte 'Magic' si vous voulez obtenir une mie plus fine, une saveur plus tendre pour tout ce que vous cuisez. Il n'est pas étonnant que la 'Magic' pure et saine soit la préférée des Canadiennes depuis 3 générations. Achetez-en aujourd'hui même.

GÂTEAU AU CHOCOLAT 'MAGIC'

½ tasse shortening	1¾ tasse farine ordinaire tamisée
½ tasse mélasse	1½ c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
2 oeufs bien battus	½ c. à thé Soda à Pâte 'Magic'
2 carrés chocolat fondu	½ c. à thé sel
1 c. à thé vanille	1 tasse lait

Défaites shortening en crème; incorporez oeufs et mélasse. Ajoutez chocolat et vanille. Tamisez ingrédients secs; ajoutez-les alternant avec lait. Cuisez environ 20 minutes à 350°F. dans 2 moules à gâteau étagé de 8", graissés et enfarinés.

GLAÇAGE SANS SUCRE: Mélangez au bain-marie 1 blanc d'oeuf et ¾ tasse sirop de maïs. Cuisez sur eau bouillante 7 minutes, battant sans arrêt avec batteuse à oeufs. Retirez du feu, battez jusqu'à consistance ferme. Glacez le gâteau.

FABRICATION CANADIENNE



Pink Champagne



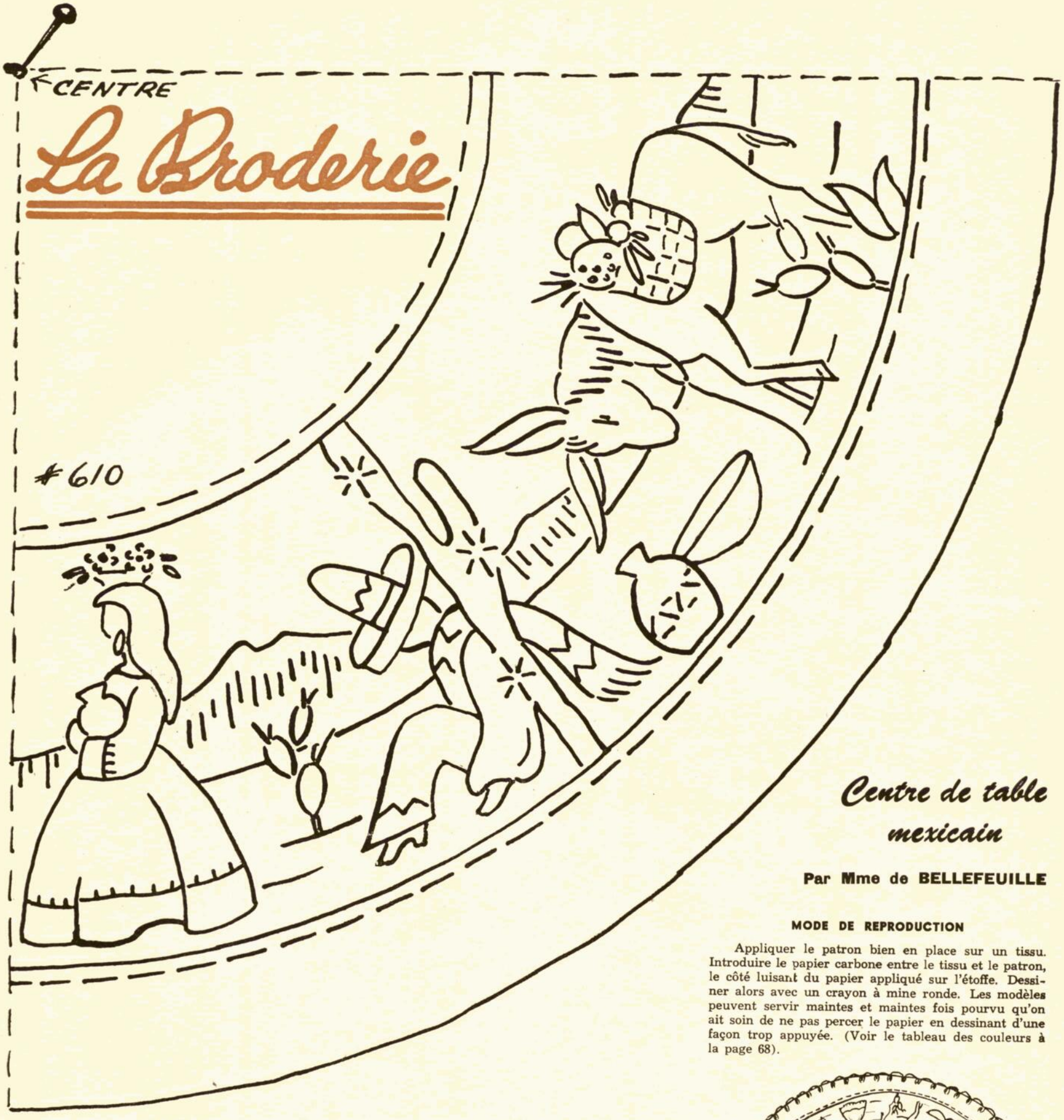
Évocation sentimentale

Le bouquet du champagne—pour deux. Son pétillement dans une coupe de cristal . . . où deux lèvres viennent se poser. Une atmosphère printanière. La gaieté . . . le rire . . . Songez à tout cela et vous pensez au Pink Champagne, la nuance de **MAQUILLAGE** la plus fascinante qui ait encore été créée pour une évocation sentimentale.

Rouge à lèvres Pink Champagne 1.25
Rouge, compact ou créme 1.25
Cream-Tint Foundation 1.75
Poudre de riz 1.25, 2.00, 3.75

Helena Rubinstein

126 BLOOR STREET WEST, TORONTO



Centre de table mexicain

Par Mme de BELLEFEUILLE

DES SCÈNES COLORÉES, comme on en voit sur les places des marchés de Mexico, sont reproduites pour vous sur un joli centre de table de 18 pouces de diamètre.

Voici des bouquetières qui portent des robes aux couleurs vives, des marchands de poteries avec leurs ânes, et naturellement le cactus, toujours présent. Le tout faisant un modèle de bordure typique et gai.

Un quart seulement du patron est illustré ci-contre. Vous pouvez le compléter et avoir un centre de table entier en traçant le patron en quatre sections, sur n'importe quel tissu de 18 pouces carrés.

Nous pouvons le fournir tout étampé sur un coton fini toile, écru ou blanc.

La broderie se fait avec huit nuances de cotons à six brins.

Les bords doivent être d'abord faufilés, puis cousus au point de flanelle.

Mme DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P. Q.

LISTE DES PRIX

- ☐ 610 — Centre de table étampé sur coton écru ou blanc ..... 25 cents
- ☐ Cotons de couleurs pour broder ..... 30 cents
- ☐ Patron étampé sur papier ..... 15 cents
- ☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer ..... 10 cents

(Tableau des couleurs inclus)

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

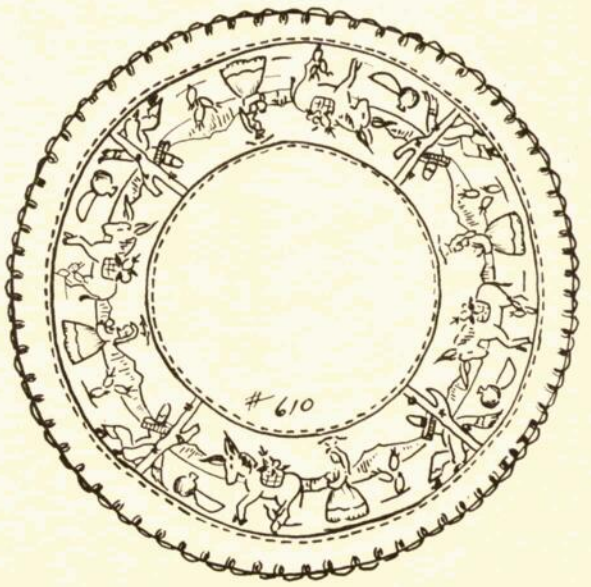
Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

MODE DE REPRODUCTION

Appliquer le patron bien en place sur un tissu. Introduire le papier carbone entre le tissu et le patron, le côté luisant du papier appliqué sur l'étoffe. Dessiner alors avec un crayon à mine ronde. Les modèles peuvent servir maintes et maintes fois pourvu qu'on ait soin de ne pas percer le papier en dessinant d'une façon trop appuyée. (Voir le tableau des couleurs à la page 68).



Pour les chaudes journées d'été



1288 — Robe d'une pièce pour adolescentes et jeunes filles, tailles 11 à 18. Tissu requis pour tailles 12 : 2 v. 5/8 en 35″, 2 v. 1/8 en 39″, 2 v. 1/8 en 41″. Prix 20¢.

1303 — Robe d'une pièce pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 20. Tissu requis pour taille 14 : 3 v. en 35″, 2 v. 7/8 en 39″, 2 v. 3/8 en 41″. Prix 25¢.

1305 — Robe d'une pièce pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 20. Tissu requis pour taille 16 : 3 v. 1/4 en 35″, 3 v. en 39″. Prix 25¢.

1309 — Robe pour dames et jeunes filles, tailles 11 à 18. Tissu requis pour taille 14 : 2 v. 3/4 en 35″, 2 v. 1/2 en 39″, 1 v. 5/8 en 54″. Tissu de couleur contrastante — 1/4 de v. en 35″, 9″ en 41″. Prix 20¢.

1313 — Robe pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 20. Tissu requis pour taille 14 : 2 v. 3/4 en 35″, 2 v. 5/8 en 39″, 2 v. 1/2 en 41″. Prix 20¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.



Les instantanés de ceux qu'on aime au pays parlent un langage universel. Ici, en Hollande, le Sergent Harry Clements, de Toronto, et le Caporal M. S. Blyth, de Montréal, montrent quelques instantanés de chez eux à une jeune Hollandaise.

Photo de l'Armée Canadienne Outre-mer

"Regardez—
voila les miens,
au pays . . . ."

Naturellement, celui qui est outre-mer veut parler à ses nouveaux amis de sa femme ou de sa fiancée, de sa mère et de son père, de ses frères et soeurs—et de toute la vie au foyer à laquelle il songe tant. Et les instantanés disent tout cela beaucoup mieux que des mots.

Envoyez-*vous* des instantanés aussi souvent que vous le pouvez?

Les besoins de la guerre exigent encore de vastes quantités de film. Il n'y en a donc pas beaucoup de reste pour votre marchand de Kodaks. Mais continuez d'en demander—et, quand vous en trouvez un, utilisez-le seulement pour des instantanés pour lui.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto 9.

Continuez de le soutenir avec des OBLIGATIONS de la VICTOIRE

Les films étant si rares
PRENEZ D'ABORD DES INSTANTANÉS POUR *LUI*

Kodak

Choisissons un joli costume de jeu





Simplicity 1314

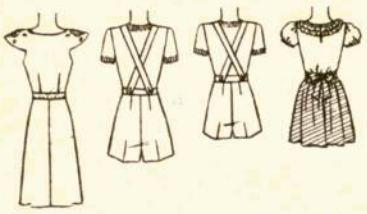


1310



Simplicity 1298

1322 Simplicity 1315



1298 — Costume de soleil et bonnet pour enfants, tailles 1 à 6. Tissu requis pour taille 2 : 2 v. ¼ en 35″. Galon léger, 3 v. Prix 25¢.

1310 — Blouse et jupe pour adolescentes, tailles 8 à 14. Tissu requis pour taille 8 : blouse, 1 v. ⅛ en 35″, 1 v. en 39″. Jupe, 1 v. ¾ en 35″, 1 v. ¾ en 39″. Prix 25¢.

1314 — Robe d'une pièce pour adolescentes, tailles 10 à 16. Tissu requis pour taille 10 : 2 v. ⅜ en 35″ ou 39″, 2 v. ⅛ en 41″. Prix 25¢.

1315 — Short pour enfants et adolescentes, tailles 4 à 14. Tissu requis pour taille 12 : 1 v. ½ en 35″, 1 v. ¼ en 39″, 1 v. en 54″. Prix 25¢.

1322 — Short pour adolescentes et jeunes filles, tailles 11 à 18. Tissu requis pour taille 14 : 1 v. ¾ en 35″, 1 v. ½ en 39″, 1 v. ⅛ en 54″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 56]

— J'ose à peine te le dire.

— Pourquoi donc, répliqua-t-il amicalement ? Oublies-tu que nous serons mariés à partir de samedi ?

Il y eut de nouveau un silence. Elle dit :

— C'est de cela, justement, qu'il s'agit, Chris !

— Mais, Nancy ! Au nom du ciel, où veux-tu en venir ?

Elle prit une cigarette et aspira profondément la fumée.

— Cela me fait de la peine, Chris, une peine profonde. Soyons francs... Je préférerais... Vraiment, je préférerais... de quelque temps... ne pas me marier.

Le visage de Madden se durcit. Il fronça les sourcils et ses lèvres pâlirent. Il semblait foudroyé.

— Tu m'avais promis que nous nous marierions samedi ?

— Oui, je sais. Mais depuis hier soir, tout est changé. Mes actions sont montées à des hauteurs vertigineuses. Je serai simultanément liée par contrat à Bertram et à Morris. Je n'ai pas le temps d'être mariée. Dans les circonstances actuelles, je me dois uniquement à ma carrière.

Elle atténua par un tendre sourire la brutalité de sa déclaration et poursuivit :

— Ah, comprends-moi bien, Chris ! Je t'aime beaucoup. Mais tu vois bien que la situation n'est plus la même. Lorsque nous nous sommes connus à Nice, j'étais encore à mes débuts. Je traversais une période grise. Je me suis attachée à toi, car j'avais besoin de quelqu'un qui s'occupât de moi. Mais maintenant, je tiens ma destinée entre mes mains. Oh ! Chris, ne crois pas que je t'ai retiré mon affection ! Pour rien au monde, je ne voudrais te causer du chagrin. Mais ne reconnais-tu pas que tout est devenu pour moi bien difficile ?

— Difficile... répéta Madden d'un ton amer. Tu ne sais même pas ce que ce mot signifie. Veux-tu dire que parce que tu as maintenant du succès, tu ne veux plus te marier ?

— Nous pouvons tout de même attendre, répliqua-t-elle d'une voix hésitante.

Les yeux de Madden se firent plus durs encore.

— Attendre, répéta-t-il ? Tu m'as déjà fait attendre partout comme un petit commissionnaire. Je devais être là pour porter tes gants, te chercher des fleurs, te conduire au restaurant, quand la lubie t'en prenait et maintenant, je devrais...

Ici, il éleva le ton.

— ...Je devrais te courir après à Hollywood, et jouer au chien de manchon quand tu sortiras du studio. N'y compte pas, Nancy ! Je l'ai fait pendant des semaines, et ce n'est pas mon genre. Je ne t'ai pas demandé d'être ton petit chien, mais ton mari.

Elle garda le silence. Elle voyait trop bien que c'était la crise qu'elle avait voulu provoquer. Mais rien, rien ne devait l'empêcher de mener à bien ce qu'elle avait décidé.

— Puisque nous nous sommes trompés, Chris, déclara-t-elle lentement, soyons loyaux. Tu n'aurais sûrement pas supporté que je continue à faire du théâtre...

— Tu as raison, s'écria-t-il. Ce dont j'ai besoin, c'est d'une épouse, et non...

— N'ajoute rien, interrompit Nancy. Nous en avons assez dit comme ça...

Elle se leva brusquement et, lui tournant le dos, tira les dernières bouffées de sa cigarette.

Il la regardait fixement. Son visage était gris. Il semblait épuisé, était complètement désemparé. Il l'avait aimée ; ou du moins, il avait cru l'aimer. Son amour n'était pas totalement mort. Il demeura longtemps silencieux. Puis il se souvint de la promesse qu'il avait faite à Catherine, et tenta encore une fois de combler l'abîme qui les séparait.

— Ecoute, Nancy, est-il absolument nécessaire que nous nous quittions ? Ne pourrions-nous faire un effort pour nous comprendre ?

Elle se tenait toute doite, sans bouger.

— Ça n'a pas de sens, Chris ! dit-elle en se retournant. J'ai vu venir ce moment depuis longtemps. Ma vie n'est pas la tienne. Nous nous aimons bien, mais cela n'y change rien. Nous devons renoncer l'un à l'autre. Je ne t'en veux pas, mais il faut en passer par là...

Il ne leur restait plus rien à se dire. Cinq minutes plus tard, il l'avait quittée et rentrait à son hôtel. Il allait d'un pas d'automate, plongé dans ses pensées, tiraillé entre des sensations contradictoires. Par un étrange phénomène, il n'éprouvait aucun soulagement. A sa déception s'ajoutait l'écrasante conviction d'avoir contrevenu, en une certaine manière, à la parole donnée à Catherine. Il n'arrivait pas à se représenter l'avenir.

Il ignorait que Nancy, demeurée à la même place, les lèvres tremblantes, luttait contre ses larmes.

CHAPITRE XVIII

Lorsque Catherine rentra, à cinq heures et demie, elle eut le sentiment qu'il s'était passé quelque chose. Nancy était en costume de ville et rentrait sans doute de son déjeuner avec Bertram. Bien qu'elle n'en laissât rien voir, Catherine devinait que Nancy n'était pas dans son assiette. D'abord elle ne dit rien, puis elle commanda le thé. Ce n'est que lorsque celui-ci fut servi qu'elle se tourna vers Nancy et lui demanda sur un ton d'affectueuse sollicitude :

— Alors, qu'y a-t-il ? Est-ce que le contrat serait à l'eau ?

Nancy fumait pensivement sa cigarette.

— Non, le contrat est signé.

— Mais alors, qu'y a-t-il ?

Nancy se tut un instant.

— Pour parler en style de roman, chérie, déclara-t-elle enfin, je viens d'accomplir le plus grand sacrifice de ma vie.

— Sacrifice, répéta Catherine atterrée ? Pour qui ?

— Pour ma carrière, répondit Nancy en martelant les syllabes.

Catherine posa sa tasse et fronça le sourcil.

— Vas-tu enfin m'expliquer de quoi il s'agit ?

Le regard de Nancy devint vague. Mais elle se contint.

— J'ai rendu sa liberté à Chris, dit-elle, et pour toujours.

Ce fut le silence de la consternation. Catherine fut prise d'un tremblement, son visage frémit. Puis il y eut en elle un tel ouragan de sentiments divers, colère, pitié, indignation et peur, qu'elle en demeura toute étourdie.

— Nancy, s'écria-t-elle sévèrement, cesse de jouer la comédie, et dis-moi enfin ce qui se passe !

Nancy avait les yeux fixés sur la braise de sa cigarette.

— Inutile de s'énerver, le sacrifice est accompli. Ou Chris, ou ma carrière. J'avais le choix. Or jamais, jamais, je ne renoncerai à ma vocation.

[*Lire la suite page* 66]

Êtes-vous au courant ?



Quel est le meilleur moyen d'empêcher les boucles d'oreilles de ternir ?

☐ *Vernis incolore pour les ongles*
☐ *Ammoniaque et eau*
☐ *Frottage*

Vos boucles d'oreilles — de métal — brilleront indéfiniment si vous leur donnez une couche de vernis incolore pour ongles. Il n'y a rien de mieux pour protéger contre le ternissage. Et à certains jours — rappelez-vous que vous pouvez sauvegarder votre tranquillité d'esprit ! Vous le pouvez avec la Kotex, grâce à son *centre* spécial *de sécurité* qui vous offre une protection *supérieure,* parce qu'il éloigne l'humidité des bords de la serviette ! Vous pouvez vous sentir en sûreté — toute la journée !



Une grande jeune fille paraît mieux si—

☐ *Elle porte des souliers à talon plat*
☐ *Elle porte des robes à volants*
☐ *Sa posture est parfaite*

Etes-vous grande ? Soyez-en fière ! Les souliers à talon plat ne manquent pas d'attrait, mais des talons hauts vous iront mieux. Ne portez pas de robes à volants ou à ruches. Ne vous tenez pas le dos courbé... vous serez plus élégante si votre posture est parfaite. Vous éprouverez aussi plus de confiance si vous écartez vos petits soucis aux jours problématiques — avec la Kotex. Contrairement aux serviettes épaisses, volumineuses, la Kotex a des *bouts plats, diminués* qui ne sont pas apparents... qui ne causent pas de contours révélateurs.



Si votre amie ne vous présente pas—

☐ *Devez-vous vous tenir à l'écart ?*
☐ *Vous approcher lentement ?*
☐ *Paraître froissée ?*

Quand votre amie Julie s'arrête pour causer avec des amis, dans un endroit public — les présentations ne sont pas nécessaires. Il est embarrassant de se tenir à l'écart. Approchez-vous lentement. Il est si réconfortant de savoir quoi faire en certaines circonstances ! Il importe également de savoir, à certains jours, quelle est la serviette qui vous procurera un *réel* confort — le confort que vous donne la Kotex. Très différente des serviettes qui ne semblent molles qu'au premier contact, la mollesse de la Kotex se maintient. Pas de taponnage ni de tortillage. Oui, la Kotex est conçue pour *rester molle durant l'usage !*



La KOTEX* compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes réunies

* M.D. aux bur. can. des brev.

Ne manquez pas le bate

LE vendeur d'Obligations de la Victoire ira vous voir incessamment. Souvenez-vous qu'il amène à votre porte, pour ainsi dire, la passerelle qui vous permettra de monter à bord du navire SÉCURITÉ.

Etes-vous prêt à réserver votre place sur ce luxueux paquebot? Hâtez-vous, car il doit faire escale à bien des endroits avant d'atteindre le port.

Il y a quatre manières de payer son passage. Le vendeur d'Obligations vous en offre le choix. Assurez-vous votre place à bord, parmi les 3 millions de souscripteurs qui achèteront des Obligations de la Victoire . . . Nos gars reviendront un jour que l'on souhaite prochain; vous les verrez de nouveau et vous serez fiers d'être en mesure de les bien recevoir et de les aider au besoin, car vous connaîtrez une certaine sécurité financière grâce à ces Obligations.

Faites le meilleur placement, pour la victoire, pour la paix, pour l'avenir. Achetez le plus d'Obligations possible du 8e Emprunt. "Les Canadiens sont là"; ils dépasseront encore une fois l'objectif.

8

Le meilleur placement:
les OBLIGATIONS de la VICTOIRE
Achetons-en plus que jamais

LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE.

455-1M-L

...au...





LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page* 63]

— Tu as pourtant toujours soutenu que tu pouvais concilier les deux choses, riposta Catherine.

— Maintenant plus, plus depuis hier soir.

Toute autre explication était superflue. Catherine comprenait parfaitement la situation ; mais refusait de l'admettre. Elle insista.

— Tu ne peux pas faire cela, Nancy ! Tu es un peu grisée par ton succès d'hier soir et par tous ces événements. Mais c'est du délire de renoncer ainsi à ton bonheur !

— Qui te dit que j'y renonce ?

— Je le sais, répondit Catherine avec sérieux, et je suis capable d'en juger !

Nancy lui jeta un regard rapide et éloquent.

— Non, tu ne peux pas juger puisqu'il s'agit de moi. Une femme ne peut pas concilier le mariage et le théâtre. L'expérience a été tentée cent fois, et ça n'a jamais marché. Oh ! oui, je sais bien ce que j'avais coutume de dire ... Inutile de le ressasser. J'ai ménagé Chris. Mais avec toi, Catherine, je veux être tout à fait sincère. Ce changement, c'est la conséquence du succès. Tout s'ouvre devant moi, une carrière sensationnelle, le triomphe.

Sa voix prit une intonation sourde et étrangement lointaine :

— Je serai un jour une grande, une très grande artiste ...

— N'en sois pas si sûre, déclara Catherine d'un ton tranchant. Beaucoup d'autres l'ont cru comme toi.

— Chez moi, c'est autre chose, répliqua Nancy rêveusement. Je monterai toujours plus haut. Prépare-toi à me voir un jour incarner Ophélie.

Catherine se souvint des paroles d'Izzard, le critique. Elle se sentit submergée par une vague de résignation ; dans une suprême tentative, elle reprit d'une voix suppliante :

— Et si tu l'as enfin, ce grand triomphe, qu'adviendra-t-il ? En seras-tu plus heureuse ? Le succès ne fait pas le bonheur. Je sais que cela te paraît insensé, et pourtant c'est vrai, terriblement vrai. Je suis plus âgée que toi, chérie, et je connais la vie. J'ai fait bien des expériences. Tu parles de ta carrière. Vois, moi aussi, j'ai fait une carrière, et je lui ai tout sacrifié. Crois-moi, ça n'en vaut pas la peine. Si je devais recommencer, je préférerais un foyer à moi, même dans le faubourg le plus pauvre, des enfants, et quelqu'un pour m'aimer dans mes vieux jours, plutôt que toute la gloire et toute la popularité du monde.

Catherine s'interrompit, un peu gênée. Impassible, Nancy la regardait avec une commisération mêlée d'arrogance.

— C'est ta façon de sentir les choses, dit-elle d'un ton distant. Moi, je les vois autrement.

— Tu t'en repentiras.

— Non, jamais, dit Nancy !

Un silence angoissant s'établit. Catherine dévisageait sa nièce avec des yeux attristés. Elle était consternée, mais elle ne s'avouait pas encore vaincue :

— Dis-moi, Nancy, n'aimes-tu donc plus Chris ?

— Si, je l'aime bien. Mais pas assez. Il y a quelque chose qui me tient plus à cœur que sa présence. Et c'est pourquoi j'ai dû me séparer de lui.

— Je ne puis le croire, murmura Catherine, de toi moins que de personne.

Nancy se leva, et son visage demeurait impénétrable.

— Je regrette que tel soit ton sentiment, chérie ! C'est triste, mais il n'y a rien à faire. Chacun doit vivre sa vie. J'ai choisi cette voie. Et c'est tout !

J'EMPLOIE DE LA GLACE MAINTENANT



Prenez de la glace maintenant, et économisez ! La glace est profitable car elle conserve la nourriture chaque jour de l'année. Les vivres ont besoin de l' "humidité fraîche" qui ne se trouve que dans les glacières — et qui prémunit contre le séchage et la perte de précieux minéraux et vitamines si nécessaires à la constitution des repas.
Des milliers de ménagères canadiennes emploient la glace à l'année, — la sécurité, l'économie et la commodité. Si en ce moment vous ne prenez pas de glace, dites à votre marchand de glace de commencer à vous en servir dès aujourd'hui !

à MONTREAL —
H. BRUNELLE LIMITEE
1464, rue Préfontaine
ICE MANUFACTURING CO. LIMITEE
4093 ouest, rue Ste-Catherine
J.-A. THIBAULT
2655, rue Reading

à QUEBEC —
LA GLACE FRONTENAC LIMITEE
150, avenue Renaud

à OTTAWA —
E.-A. BOURQUE LTEE
339, rue St-André

à GRANBY —
J.-C. ROBERT
27, rue Centrale

à DRUMMONDVILLE —
FAIR ICE SERVICE
2, rue Lafontaine

Institut Canadien de la Glace
137 ouest, rue Wellington, Toronto

Elle regarda sa montre, repoussa ses cheveux en arrière d'un geste tranquille et rentra dans sa chambre à coucher.

— A sept heures, je dois être au théâtre.

— Nancy ! s'écria Catherine sur un ton de prière.

Mais Nancy ne l'écoutait plus. La porte s'était fermée avec un bruit sec. Ce bruit, où se résumait tant d'efforts inutiles, atteignit Catherine au cœur. Elle avait fait l'impossible pour amener Nancy à revenir sur sa décision, elle avait échoué. Peut-être avait-elle tort, mais Nancy lui semblait une enfant gâtée et fantasque, qui ruinait sa vie et se jetait étourdiment dans le malheur, les bras tendus vers les bulles de savon de ses illusions, les yeux éblouis par leurs reflets irisés.

Elle frissonna. Avec une tristesse attendrie, elle évoquait le jour où Nancy, petite créature abandonnée, était venue à elle. Elle était brisée, mais ses yeux étaient étrangement secs. De combien d'amour n'avait-elle pas comblé sa nièce ! Que de plans forgés, que de sacrifices consentis dans l'espoir de la rendre heureuse !

Son chagrin s'exhala dans un profond soupir. Son cœur saignait à l'idée que Nancy avait abandonné Chris. Elle avait l'impression désespérante de les avoir perdus tous les deux... Il ne lui restait rien, que le sentiment douloureux de son impuissance.

CHAPITRE XIX

SAMEDI SOIR. La chambre de Catherine, pleine de papiers d'emballage, de porte-manteaux, de couvertures, présentait le spectacle mélancolique d'un départ précipité. Les gros bagages étaient déjà expédiés, et Catherine venait de renvoyer la femme de chambre. Elle s'était assise un instant pour se reposer, et ses regards erraient dans la pièce en désordre. Le tapis était jonché de débris, les vases vides, les fleurs achevaient de se faner sur le bord de la fenêtre. Ce tohu-bohu apparaissait à Catherine comme l'image même de sa vie. En vain, elle se disait que tout serait remis en place en un clin d'œil, nettoyé, aéré et rafraîchi. Hélas ! ce serait pour un autre voyageur...

Dans trois heures, elle devait repartir avec le *Pindaric*, le même vieux bateau fidèle qui l'avait amenée. A ses yeux, ce simple fait était une preuve typique de l'inanité de ses courses errantes à travers l'existence. Upton se rembarquerait avec elle. Avec cette complaisance qui lui était naturelle, il s'était rendu un moment auparavant au bureau de la compagnie pour lui prendre son billet, car elle ne s'était préoccupée qu'à la dernière minute des formalités du voyage.

Elle devait reconnaître une fois de plus que la sollicitude de Charley lui était infiniment précieuse. C'était un gentil garçon et un bon ami. Mais elle savait pertinemment qu'il ne pourrait jamais être autre chose pour elle. Charley était pour la dominer. Il avait besoin d'un être qui le subjugât et qui sût, à force de droiture et de simplicité, l'éveiller à l'amour.

Madden, lui, elle l'aimait de toute son âme, d'un amour dont elle n'avait jamais été capable auparavant. Elle ne cesserait jamais de l'aimer. Ce serait donc son destin, comme celui de la triste Lucie de Quercy, de porter éternellement une peine secrète au fond du cœur. Pour penser à lui, elle faisait appel à tout son bon sens et à toute sa raison. Elle ne l'avait pas revu depuis le soir du triomphe de Nancy, et savait seulement qu'il avait quitté son hôtel. Le fait qu'il n'était pas revenu la voir ne l'étonnait pas. Peut-être l'avait-elle tout d'abord attendu sans bien se l'avouer. Mais elle se disait maintenant que la situation était trop embrouillée pour un dénouement aussi simple. Des sentiments par trop délicats étaient en jeu. L'attitude de Nancy avait dû le blesser mortellement et bouleverser sa vie intérieure.

Elle était fermement convaincue qu'il était déjà reparti pour Cleveland, qu'il en avait assez de subir des caprices de femmes, et qu'il avait décidé, une fois pour toutes, de mettre le point final à ce douloureux chapitre de son existence. Son regard tomba sur le téléphone. Ce petit instrument était tout indiqué pour rétablir le contact entre Madden et elle ; mais elle eût préféré mourir plutôt que d'y avoir recours. Sa fierté le lui interdisait. Ne lui avait-elle pas elle-même signifié son congé ? Non, non ! S'il ne revenait pas de son propre mouvement, il n'avait qu'à rester où il était. Une séparation nette et définitive, telle était la meilleure des solutions. Pour elle aussi, c'était l'unique chance de salut.

Sans doute l'aurait-il vite oubliée. Il épouserait une jeune Américaine qui saurait le rendre heureux. Catherine frissonna au souvenir du petit épisode de sa propre vie qui lui revenait à la mémoire. George Cooper ne l'avait pas pleurée longtemps, Madden suivrait son exemple... Sans amour et tout son chemin solitaire.

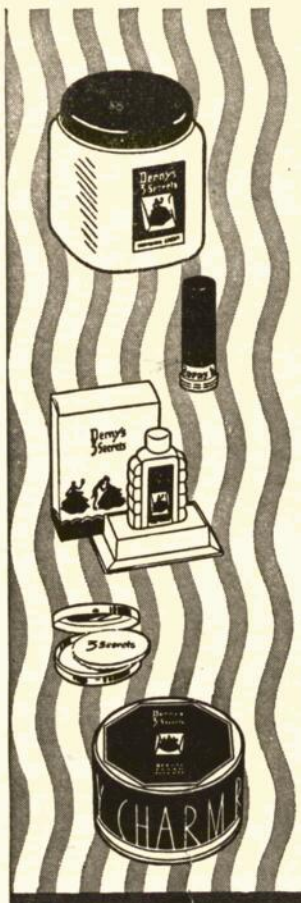
Elle se leva lentement, rassembla ses forces et se mit en devoir d'emballer ses derniers effets. Nancy était en train de répéter, et il était peu probable qu'elle pût se libérer avant l'heure du départ. De penser à Nancy, son cœur était doublement lourd : Nancy paraissait tout à coup si changée, si lointaine. Elle ne lui parlerait plus de Madden et de ses propres soucis, à elle qui dans un coup de tête avait sacrifié l'amour à son art.

Le succès de Nancy était assuré. Il irait en s'affirmant sans cesse, et sa carrière se présentait sous les plus brillants auspices. Ce n'était pas en vain qu'elle avait abandonné Madden. Le contrat avec Morris était signé ; au printemps, elle se rendrait à Hollywood avec des appointements qui dépassaient de loin ses rêves les plus audacieux. En dépit de son engagement avec Morris, elle restait dans les meilleurs termes avec Bertram, qui continuerait à être son *manager* lorsqu'elle remonterait sur la scène. Déjà, celui-ci avait remanié la pièce pour mettre Nancy mieux en valeur. Il était plein d'enthousiasme et caressait toute sorte de beaux projets. Il lui réservait la vedette dans sa prochaine tournée, et sous le titre : « Une nouvelle étoile monte à l'horizon », il avait communiqué aux journaux une interview, dans lequel il n'était question que de son extraordinaire découverte. Découverte dont il s'attribuait d'ailleurs tout le mérite.

D'un geste définitif, Catherine fit claquer la serrure de sa valise. Tout était fini. Il ne lui restait plus qu'à donner ses instructions au portier, et à s'en aller sans rien dire. Un silence insolite emplissait la pièce. De l'autre côté du couloir, la musique d'un poste de radio parvenait à ses oreilles, une musique irréelle, qui lui était à la fois étrangère et familière. Involontairement, elle écouta et son cœur se serra. C'était l'air sur lequel ils avaient dansé ensemble, Madden et elle, à bord du *Pindaric*. Des paroles niaises et une mélodie sentimentale... Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle les contint. Du courage ! C'était tout ce qui lui restait. Cependant la musique n'arrêtait pas, et cette ritournelle monotone crispait ses nerfs endoloris.

Elle mit son chapeau et son manteau. D'un dernier regard, elle fit le tour de la chambre, puis s'apprêta à partir. Les membres lui pesaient, et sa tête était vide. Elle passa dans le

[*Lire la suite page* 69]





Secret de Beauté

Derny a découvert les secrets de la beauté, et vous les donne dans ses préparations Trois Secrets . . La Beauté dans ses crèmes . . . Le Charme dans ses poudres . . La Romance dans ses parfums. Trois Secrets qui assurent votre éclat, votre charme, votre raffinement. Clef d'or qui ouvre la porte à cette fée, la Beauté.

D-144F

PARFUMS, GRANDES TAILLES, 60¢ à $4.00 (pour la sacoche 30¢)
POUDRES POUR LA FIGURE 25¢ et 50¢
BATONS A LEVRES ET ROUGES, 30¢ et 60¢
CREMES POUR LA FIGURE 25¢ et 40¢

3 Secrets de Derny
PREPARATIONS de BEAUTE
Les éléments du charme

Améliorez les breuvages!

LES BREUVAGES ont meilleur goût—quand ils sont préparés à l'EAU GAZEUSE Canada Dry! Sa formule spéciale met en valeur la saveur de tout breuvage. Et la CARBONATATION MENUE de Canada Dry prolonge la durée du pétillement . . . des millions de bulles plus petites qui assurent l'activité et la saveur jusqu'à la dernière gorgée. C'est le club soda le plus populaire du monde.

TROIS MODÈLES COMMODES



SPARKLING WATER CANADA DRY
DE RENOMÉE MONDIALE



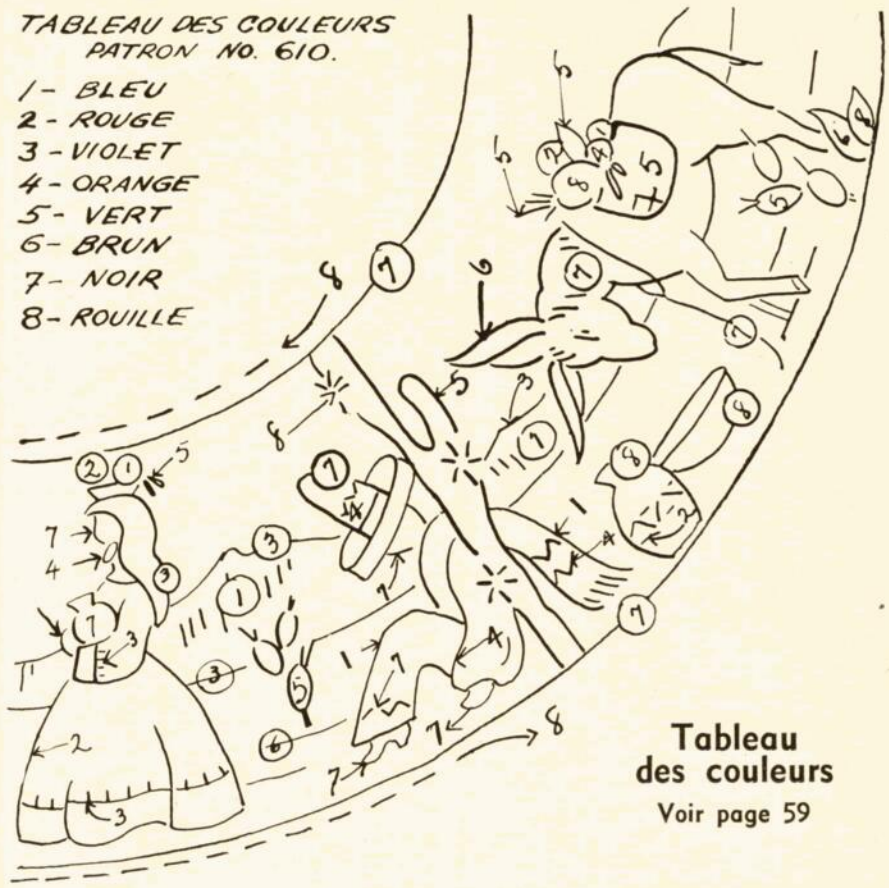


Tableau des couleurs

Voir page 59

LE COIN DU TAPIS

Ces trois patrons nouveaux et originaux ont été dessinés exclusivement pour notre *coin*. Ils doivent être crochetés avec de la laine ou des retailles.

Nous sommes en mesure de vous fournir les patrons étampés sur papier et pouvant être tracés à l'aide de papier carbone. Un tableau des couleurs est inclus dans chaque envoi.

No 421 — 20 x 32. "Modèle Perroquet", pour carpette ou murale.

No 422 — "Marguerites jaunes", dessin pour carpette de 20 pouces par 32. On peut l'agrandir jusqu'à 32 pouces par 44, en ajoutant au modèle une bordure de six pouces.

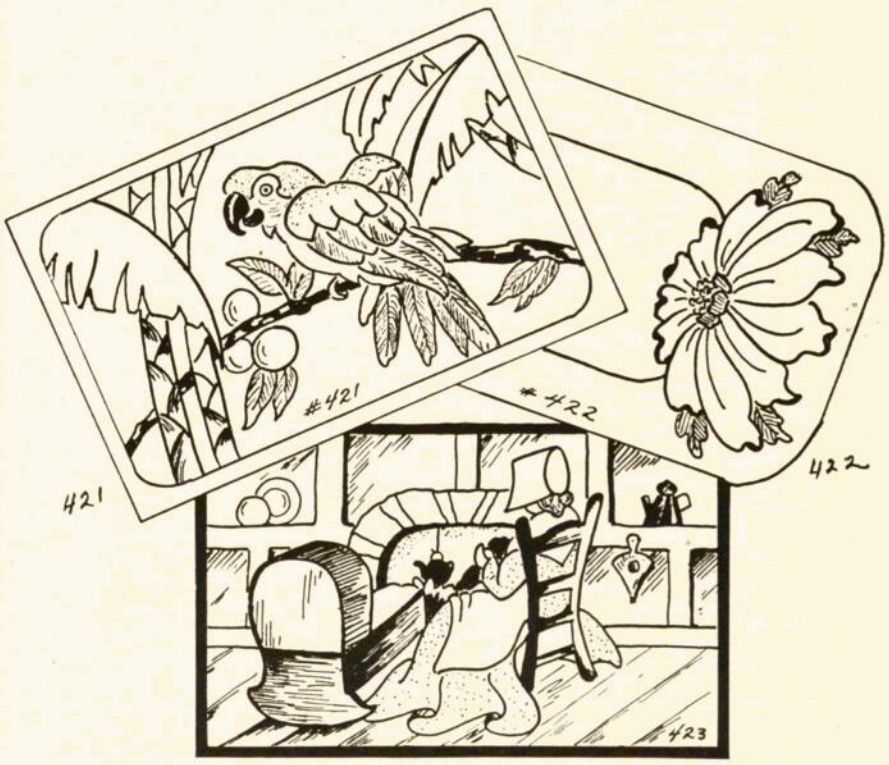
No 423 — "Au coin du feu", sujet pouvant être appliqué sur une murale de 20 pouces par 32.

PRIX

No 421 — Patron sur papier	15 cents
No 422 — Patron sur papier	15 cents
No 423 — Patron sur papier	15 cents
Papier carbone bleu pour tracer	10 cents

(Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé).

Mme L. de Bellefeuille, 61, Bord-du-Lac, Valois, P.Q.



LA DAME AUX OEILLETS

[*Suite de la page 67*]

salon, et là, sur le seuil, se tenait Madden.

Son cœur s'arrêta ; puis il commença à battre follement. Cette vision était si inattendue et si douloureuse qu'elle se crut victime d'une hallucination. Pourtant, c'était bien lui. D'un air grave et calme, il vint à sa rencontre.

— Je ne pouvais pas te laisser partir, lui dit-il sur un ton de cordialité tranquille, sans t'avoir dit adieu.

C'était donc cela ! Il n'était venu que pour prendre congé. Le pouls de Catherine se mit à battre plus lentement. Une sensation de froid étrange lui traversa tout le corps.

— En somme, poursuivit-il d'un air dégagé, il y a longtemps que nous avions convenu d'être bons amis. Quittons-nous donc bons amis.

Le visage de Catherine était pâle et éteint.

— Oui, murmura-t-elle péniblement, séparons-nous en amis.

— Je l'espère bien !

Il regarda tout autour de lui avec surprise.

— Où est Upton ?

— Déjà parti, répliqua-t-elle sourdement.

— Oh ! quel dommage ! J'aurais bien voulu lui serrer la main, à lui aussi.

Elle baissa la tête et ses yeux demeuraient rivés au plancher. Une rougeur lui monta au visage. Cette bonne humeur forcée qu'elle ne lui avait jamais vue était pour elle une torture. Elle fit appel à toute sa fierté.

— Je le lui dirai.

— Merci, Catherine.

— Il a de la chance de pouvoir faire route avec toi.

— Tu trouves ?

Ces paroles, dans lesquelles elle mettait toute la désinvolture dont elle était capable, la faisaient intolérablement souffrir. Ils se turent. Elle sentait que si l'épreuve se prolongeait, elle en mourrait. Relevant la tête avec peine, elle se força à le regarder en face :

— Oui, dit-elle, il faut maintenant que j'aille. Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

Il l'arrêta de la main.

— Pardon ! un instant encore.

S'asseyant sur le bord de la table, il eut un geste nonchalant pour tirer un paquet de sa poche.

— Avant la séparation, je désire te remettre un petit souvenir.

Prise à son propre jeu, elle le fixa d'un air de tristesse étonnée ; puis, d'un mouvement mécanique, elle saisit le paquet qu'il lui tendait. Sous ses doigts raidis, la ficelle se dénoua et le papier tomba. Ahurie, elle reconnaissait l'écrin vert et elle l'ouvrit. Il contenait la miniature de Holbein.

— Toi ! s'écria-t-elle, c'était donc toi !

— Pourquoi pas, répliqua-t-il d'un ton détaché ? Je puis m'offrir ça.

Elle était suffoquée. Dans un éclair, elle comprit que c'était lui qui, par son intervention, l'avait sauvée de la ruine. A la nouvelle de la mort de Brent, il avait pris la chose en mains par l'intermédiaire d'Ascher. Et maintenant ? Consternée par cette révélation et par la tournure qu'avait prise la conversation, elle se sentait incapable de penser, et luttait contre les larmes.

Il secoua la tête.

— Tu ne savais pas très bien à quoi t'en tenir sur mon compte, n'est-ce pas, Catherine ? A Londres d'abord, et puis à Vermont. Or, je ne suis pas pauvre. Non, je suis même riche, très riche, si riche que je n'ai pas besoin de le paraître. Je ne suis pas simplement propriétaire d'une petite usine dans laquelle j'aurais fait mes débuts. En ces dix années, je me suis élevé à la force du poignet. Avant mon départ pour l'Europe, j'ai réussi la dernière opération de fusion. Si cela t'intéresse, Catherine, je suis aujourd'hui président du Trust international des Colles.

Stupéfaite, elle le contemplait. Ce nom qu'il venait de prononcer lui coupait le souffle. C'était une société gigantesque, une organisation de réputation universelle. De la côte occidentale à la côte orientale, d'innombrables affiches évoquaient sa puissance. Elle englobait tout, fabriquait tout ce qui ce qui contient de la colle, depuis les pains à cacheter jusqu'au sparadrap. A New-York et à Londres, ses actions étaient recherchées en bourse. Catherine se rappelait vaguement ces photographies d'immenses installations : de grandes usines, des fonderies, des tanneries, des entrepôts et des ateliers d'emballage, des cantines et des locaux pour les employés, des terrains de sport, un stade, une piscine. Et lui Madden, qu'elle avait tenu pour pauvre, il était à la tête de tout cela, et il contrôlait cette énorme entreprise. Dans l'état de trouble où elle était, cette découverte dépassait son entendement.

— Il faut maintenant que je parte, murmura-t-elle, et Charley attend.

Les yeux vides, la tête baissée, elle reposa la miniature sur la table et se dirigea vers la porte.

Alors il lui barra le passage. Une complète métamorphose s'était opérée en lui. Comme on jette un masque, il avait dépouillé son air indifférent et léger. Une profonde tendresse animait son visage et ses yeux rayonnaient.

— Upton ne t'attend pas, dit-il. Il prend l'avion de nuit pour la Floride. Mais deux places sont tout de même retenues sur le bateau, la tienne, Catherine, et l'autre pour moi.

Elle poussa un cri.

— Chris !

Il la regarda dans les yeux et d'une voix lente :

— Croyais-tu donc que j'allais réellement te laisser partir ? Après que Nancy a tout fait pour nous rapprocher ?

Elle le regarda avec stupeur :

— Je ne comprends pas.

— Ecoute, Catherine, poursuivit-il de la même voix lente, Nancy a su que nous nous aimions. Elle l'a découvert peu avant la première représentation, et elle s'est montrée à la hauteur de son destin. Toute la noblesse de son caractère s'est subitement révélée. Elle a fait ce qu'elle tenait pour bon, et ce fut vraiment la meilleure solution.

Soudain la situation apparut à Catherine sous un jour tout nouveau.

— Nancy ! balbutia-t-elle.

Il fit signe que oui.

— C'est Bertram, dit-il, qui m'a ouvert les yeux. Et alors, j'ai compris. Il m'a expliqué que cette crise allait marquer pour Nancy le début de sa véritable ascension. Elle atteindra les plus haut sommets de l'art, et elle jouera Ophélie, c'est certain. Mais nous, nous n'oublierons jamais ce que nous lui devons.

Maintenant les larmes ruisselaient sur les joues de Catherine et l'aveuglaient. Il lui semblait que son cœur allait éclater. Alors, elle se jeta dans les bras de Chris. Il la garda serrée contre lui et il sentait le tumulte de son cœur contre sa propre poitrine. Il lui parla doucement pour la calmer.

— Oui, maintenant tout est en ordre, lui chuchota-t-il d'une voix caressante, et nous nous marierons dans ta vieille petite église, au coin d'Old Inn Yard.





DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

Avez-vous vu ce que contient le "Nail Box"?
Poli
Satinbase
Enlève-poli
Coton
Le tout pour $1.00
(Enlève-poli et coton Gratis)
Dans les pharmacies et magasins à rayons
Peggy Sage

QUAND L'ORGANISME EST RÉSISTANT
LE TRAVAIL EST AISÉ
Travailleurs . . . qui avez à fournir un maximum de rendement pour sauvegarder votre situation, n'oubliez pas que l'organisme se fatigue, s'use. Si vous ne voulez pas être mis de côté, il faut veiller à votre santé . . .
Le GLOBÉOL augmente la force nerveuse, et rend aux muscles, énergie et souplesse.
Les travailleurs trouveront en ce remède un excellent stimulant et tonique général.
19

GLOBÉOL
TONIQUE DES MUSCLES ET DES NERFS
Se vend en flacons de 120 pilules dans toutes les bonnes pharmacies. Ecrivez à Casier Postal 27, Station "N", Montréal, pour recevoir brochure gratuite "CONNAISSEZ-VOUS?"
C'est un produit CHATELAIN
LA MARQUE DE CONFIANCE

Lunettes
Lorgnons
Verres ophtalmiques
Examen de la Vue
J. O. GIROUX O.D.
Assisté de MM.
A. PHILIE, J. A. ALLAIRE, G. GUERNON
Optométristes diplômés
Bureaux chez:
Dupuis Frères
Montréal

Car bien que je l'aie toujours pressenti, c'est là que j'ai découvert, pour la première fois, que je t'aimais. Nous resterons quelque temps à Londres, nous liquiderons ton affaire, et nous retournerons à Vermont. J'y connais des personnes qui seront diablement contentes de t'avoir. Et ensuite, peut-être auras-tu envie de venir aussi à Cleveland ? Il y a là des endroits ravissants, tout en haut de la colline. Nous pourrions nous y construire une maison, la maison de notre bonheur . . .

Elle ne disait plus rien ; son cœur débordait. Elle pressa sa joue contre le manteau de Chris et, à ce moment, son regard tomba sur la miniature. Elle gisait toujours sur la table dans son écrin ouvert. Une nouvelle vague de bonheur et de soulagement submergea Catherine. Comment avait-elle pu s'imaginer que son destin était lié au deuil qu'évoquait cette image ! Son destin à elle, c'était la joie. Tout le reste n'était qu'une création de sa fantaisie, un cauchemar qui ne reviendrait plus. Non, elle n'était pas née pour la solitude. Les yeux de Lucie de Quercy étaient fixés sur les siens. Ils étaient pleins de tristesse, mais sans envie, et comme baignés d'un lointain sourire.

* * *

Deux heures plus tard, ils étaient sur le pont supérieur du *Pindaric* et ils contemplaient les édifices géométriques de New-York, sa silhouette étincelante qui se détachait très haut sur le ciel. La nuit était douce, sereine et claire, animée seulement par le jeu des vagues et le rythme léger des hélices. Au-dessus de leurs têtes, la lune projetait un grand halo de lumière, et ses rayons dessinaient sur les flots une longue route chatoyante et claire sur laquelle le navire glissait d'un élan tranquille. Ils étaient debout l'un près de l'autre, appuyés au bastingage, et Madden tenait Catherine serrée contre lui. Ils n'avaient plus besoin de paroles. Un *steward* s'approcha d'eux.

— Qu'y a-t-il ? demanda Chris.

— J'ai reçu l'ordre, répondit l'homme, de vous remettre ceci personnellement, monsieur.

Madden défit le ruban et ouvrit la boîte. Puis il la remit en silence à Catherine.

Un bouquet de merveilleux œillets resplendissait au clair de lune. La petite carte qui l'accompagnait portait ces simples mots, signés de Nancy :

« Soyez heureux ! »

FIN

LE ROCHER PERCE

[*Suite de la page 7*]

est resté dans l'état où il se trouvait au moment de ce bouleversement. Depuis, les forces de la nature ont fait leur œuvre. Le travail de la mer a creusé un bras de mer entre l'île et Percé. Le Rocher qui faisait originairement partie intégrante de ce qui aujourd'hui se nomme Mont-Joli, n'y touche plus que par la jetée pierreuse qui se découvre entre les deux par marée basse. Mais cette séparation n'est pas l'œuvre d'un jour, ni le travail des hommes. La côte de Percé n'est de pierre solide que sous le Cap-au-Canon et le Mont-Joli. Mais entre ce dernier et le Rocher, comme sur tout le littoral, ce n'est que de la terre poudingue. Cette terre grossière et peu dure est mêlée de cailloux arrondis, de la grosseur des pommes de terre. Les "murailles" sont un véritable musée-échantillon de cette composition géologique.

Nous venons de dire que la masse de terre qui joignait originairement le Rocher Percé au Mont-Joli était du poudingue. Un sol de ce genre est facile à désagréger et à emporter. Qu'est-il arrivé ? Depuis des siècles, ce "sapeur éternel" qu'est l'Océan s'est attaqué à ce mur friable, à la fois du sud et du nord. Chaque vague qui s'est lancée à l'assaut du poudingue en a ébranlé les "fruits" de plus en plus, pour en emporter une petite quantité chaque fois. L'océan, pour qui les siècles ne comptent pas, finit par désagréger toute la terre entre le Mont-Joli et le Rocher Percé, finissant par isoler complètement celui-ci de celui-là, pour laisser entre les deux une distance de 700 pieds.

•

Dans le langage le plus prosaïque du monde on peut dire que le Rocher est une masse de pierre calcaire aux multiples couleurs. La proue, tournée vers le nord, s'élève à une hauteur de 288 pieds et porte comme épis extrêmes deux tronçons de pierre qui, pareils à deux crocs cassés, se dressent avec menace dans le ciel sur une hauteur de quelque dix pieds. A sa plus grande largeur, le Rocher peut avoir 300 pieds, tandis que sa longueur totale est de 1,500 pieds. Sa forme est plutôt celle d'une chaloupe, pointue en avant et un peu carrée en arrière.

Le "Rocher" ; le "Percé"

Le dessus du Rocher, presque plat et sans beaucoup d'ondulations, dévale un peu du nord au sud, de sorte que si la proue atteint 288 pieds, la poupe n'a qu'une hauteur de 215 pieds. Ses flancs sont plus que perpendiculaires, à quelques endroits ils sont rentrants ; cela explique le fait que personne ne peut monter dessus.

Le nom de "Percé" est le plus logique qu'on pouvait donner au "Rocher" si réputé. A en croire les historiens de différentes époques, le nombre des "Percés" a varié dans le cours des siècles. Champlain, Nicolas Denys et le Père Sixte LeTac n'y ont vu qu'une arche. Des auteurs plus rapprochés de nous y en ont vu trois. Aujourd'hui il n'y en a qu'une, mais il y en avait deux il y a un siècle, la seconde se trouvant à l'espace qui sépare le bloc isolé au sud-est. Philippe LeBouthillier, à qui appartenait la dernière exploitation du poisson à l'île Bonaventure a affirmé que le 17 juin 1845, il fut témoin de la chute de cette arche. Celle qui existe de nos jours a une hauteur d'une soixantaine de pieds. L'eau n'arrive plus à la hauteur du "plancher" de l'arche, de sorte que les embarcations ne passent plus dedans.

Nous avons dit que personne ne peut monter sur le Rocher Percé. Cela ne l'empêche pas d'être habité, mais par la gent ailée des noirs cormorans. Ils y sont quelque 3,000. C'est leur réserve, et personne ne les dérange.

•

Un intérêt particulier s'attache à ce Rocher. Au point de vue géologique c'est un musée d'une richesse incomparable, étant littéralement paqueté de fossiles marins. Ce sont surtout des crustacés qui, aux temps de la formation des strates du Rocher, se trouvaient à cet endroit de la mer. Certains de ces animaux marins y ont laissé des fossiles d'une longueur de deux pieds. Les géologues qui se sont adonnés à des études spéciales ici, affirment que dans chaque tonne de cette pierre il y a des milliers de pareils animaux pétrifiés, et que dans tout le Rocher il doit y avoir 500,000,000 de fossiles.

Paqueté de fossiles marins

La province de Québec peut à juste titre se glorifier de posséder une telle merveille naturelle. C'est tout à la fois une attraction touristique des plus puissantes ; une polychromie incomparable ; une curiosité naturelle sans pareille ; un musée géologique d'une richesse incalculable. Le village de Percé est bien justifié de le capitaliser par son industrie touristique.



Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POUR GRANDIR
Maigrir, culture physique, beauté, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c. Loadstone, 3702 Parc-Lafontaine, Montréal 24. R



Etes-vous Epuisée

Soit que vous travailliez trop fort, que vous soyiez tourmentée ou que vous dépensiez vos énergies dans vos engagements sociaux, le résultat est le même—la fatigue chronique ou l'épuisement nerveux.

Vos nerfs et vos organes corporels sont aussi fatigués, alors votre digestion fait défaut et vous passez les nuits blanches, pas capable de dormir.

Peut-être rien ne peut vous aider autant que la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs. Bien des gens ont bénéficié par l'usage de ce tonique. Pourquoi ne pas profiter par leur expérience.

Demandez pour le nouveau format de famille de

La Nourriture Du Dr. Chase Pour Les Nerfs

60s—60cts.
180s—$1.50



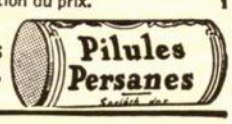


Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
486, rue Notre-Dame, Est, Montréal



JE VOUS RECOMMANDE
ANTALGINE
POUR SOULAGER
Les DOULEURS PÉRIODIQUES
39



LA REVUE **POPULAIRE**
coupon d'abonnement

(CANADA SEULEMENT)

1 an $1.50
2 ans $2.00

IMPORTANT — Indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

LA MODE *à Paris*

Par GABRIELLE FAUCHER

"Paris, Paris tu es toujours Paris!" dit la chanson. En effet, Paris redevient le centre intellectuel et artistique de notre monde civilisé. La Ville-lumière reprend la première place, celle qu'elle a toujours occupée, dans le royaume de la Mode. Après des années de silence, d'obscuration, de terreur, Paris aujourd'hui fait éclater la joie de sa libération dans des airs conquérants, dans un décor nouveau, par un rajeunissement de ses lignes. Les créations de la mode parisienne expriment cette joie de vivre, enfin retrouvée! Les grands couturiers des Champs-Elysées, de la rue Royale, de la rue Saint-Honoré, participent à cette fête en offrant au monde entier leurs nouvelles collections printanières.

Voici quelques caractéristiques de cette mode parisienne, telle que la présentent ses grands créateurs.

Avec MAGGY ROUF: l'allure printanière se découvre dans un tailleur élégant aux épaules carrées, en lainage uni ou rayé, avec encolure profonde aux revers courts, attaché par un seul bouton. La jupe est droite ou à multiples plis. La taille du manteau sera très ajustée pour faire un contraste saisissant avec l'étonnante ampleur des manches et celle de la jupe circulaire ou plissée. Les manches sont drapées largement jusqu'au poignet, recouvert de longs gants. Ou encore le manteau épousera la ligne droite et ample pour accompagner une robe de surah quadrillé noir et blanc. Les robes sont de crêpe, de toile, de soie, à motifs de feuilles blanches sur fond clair ou sombre. La robe de dîner sera courte, soit en taffetas marine, faille noire ou crêpe blanc. La couleur dominante chez Maggy Rouff est le gris.

Le couturier JACQUES FATH s'inspire du mouvement de la chasuble et accentue l'ampleur des épaules. Il semble donner des ailes à la silhouette de ses modèles qu'il désigne par des noms d'oiseaux. Ses manteaux sont drapés, sans ceinture, la manche est raglan ou dolman. Ses robes ont un corsage drapé et varient dans des dessins de feuilles et de pois, en diverses teintes de bleu, mariées quelquefois au brun ou au jaune.

Chez MADELEINE VRAMANT, on trouve aussi la même ampleur, les épaules droites et quelques corsages genre kimono ou empiècements carrés. La taille est très ajustée et retenue par des boutons d'or. Les robes de Madeleine Vramant sont agrémentées d'un peplum placé à l'arrière pour les robes de ville, alors qu'il est circulaire pour les robes d'après-midi. Le bleu domine avec du rouge et du vert.

La nouveauté qui se manifeste dans toutes les créations du printemps, c'est l'ampleur des manches et de la jupe. Sans philosopher, devrait-on croire que cette exubérance de tissus, de lignes, est la manifestation évidente d'un bonheur nouveau, d'une vie enfin plus facile. La Parisienne, après tant de privations, se fit belle avec avidité, pour accueillir le printemps. Tout est déployé par les artistes de la mode pour exprimer plus de joie, plus d'aisance. Avec ces toilettes opulentes — lignes, couleurs, accessoires — il faut compter les chapeaux. Ces béguins fleuris, semblables aux jardins que portaient jadis nos grand-mères et nos mères, veulent-ils nous rappeler la nonchalante époque de 1900?



mais Oui

le parfum d'une franche coquetterie

Parfums: $1.75 à $10.00. (pour la sacoche 90c.)
Eau parfumée $2.00
Poudre pour la figure $1.00.
Poudre pour après le bain $1.50.
Poudre de talc $1.00.

Pour l'ardente, la dynamique, Mais Oui est prometteur de moments émouvants . . . évocation de rêve et de roman, annonce de jours enchanteurs.

BOURJOIS

Sauvée... par un trait de crayon!

Non pas un crayon ordinaire, il va sans dire . . . mais un crayon spécial pour cheveux . . . un crayon qui vous permet de retoucher rapidement vos cheveux . . . sans vous impatienter . . . *et* de sauver votre réputation de beauté méticuleuse! Le GROS CRAYON A CHEVEUX Ogilvie Sisters est le moyen *ingénieux* de camoufler les taches révélatrices qui se produisent quand la teinture commence à se détacher des cheveux.

Servez-vous du gros crayon à cheveux pour retoucher les mèches décolorées par le soleil ou autrement . . . ou pour couvrir discrètement les quelques cheveux gris . . .

Le gros crayon à cheveux Ogilvie Sisters n'est pas une teinture. Il suffit d'un shampooing pour le faire disparaître jusqu'à la dernière trace!

Gros crayon à cheveux . . . en six nuances *naturelles* . . . $1.25 à tous les magasins à rayons et aux meilleures pharmacies.



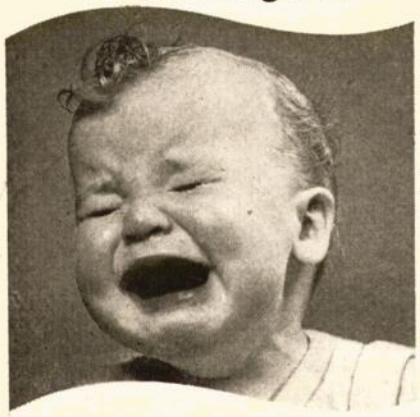


Ogilvie Sisters
NEW YORK WASHINGTON TORONTO

Canadian Distributors
LILLICO LIMITED
77 Wellington St. West, Toronto

La "Moiteur Acide"

peut changer un soupir en un sanglot!



Qu'est-ce qui fait pleurer un bébé? C'est souvent l'irritation cuisante causée par l'effet de la "moiteur acide" sur sa peau tendre. Mais vous pouvez le protéger contre le frottement et l'irritation. Employez la poudre pour bébés qui protege contre la "moiteur acide"... la Z.B.T., faite avec de l'huile d'olive. (1) La Z.B.T. résiste mieux à la "moiteur acide." (2) La Z.B.T. laisse les vêtements de bébé se prêter, au lieu de serrer.

FAITES CET ESSAI! Etalez de la Z.B.T. sur votre main. Jetez-y quelques gouttes d'eau. Voyez comme la Z.B.T. à base d'huile d'olive résiste à l'humidité—garde la peau sèche. Comparez-la avec d'autres poudres.

Z.B.T. POUDRE POUR BÉBÉS

FAITE AVEC DE L'HUILE D'OLIVE

Chez nous,



Il n'existe rien de comparable aux bonnes vieilles recettes lorsqu'on emploie la

FARINE PURITY

45



Crème Orientale

GOURAUD

Vous procure satisfaction. Elle vous redonne la peau souple et fraiche de votre jeunesse. 6

Blanc, Chair, Rachel, Sun-Tan

LITTÉRATURE

NOTRE AMI PSICHARI

par Henri Massis

Cette vie pieusement contée par un écrivain de qualité et publiée à Montréal par Les Editions Variétés raconte une destinée pathétique et belle, celle d'un chef. Cette vie, soudain rompue dans sa course rapide et dont la plénitude incomparable semble vouloir réparer la brièveté tragique, ce n'est point seulement la biographie d'un jeune homme qui chercha ses modèles parmi les héros et les saints c'est fraternellement soufferte, partagée, vécue, la passion de toute une jeunesse, accomplie dans le sang de la plus belle mort.

De sa génération, Ernest Psichari connut toutes les fièvres, tous les troubles, puis les espérances, le fier redressement, la mission. Il prit part de ce sombre tourment et de cette volonté grandiose : il voulut tout éprouver en son cœur. Mais ce cœur était si sérieux et si brûlé de flamme qu'il jetait sa lumière sur les destins de tous ses amis dont beaucoup sont aujourd'hui célèbres.

Tous leurs regards s'étaient tournés vers ce soldat de vingt cinq ans qui disait : « Notre génération — celle de ceux qui ont commencé leur vie avec ce siècle — est importante. C'est en elle que sont venus tous espoirs, et nous le savons. C'est d'elle que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. »

Le temps en effet était passé des beaux balancements de l'intelligence. L'amour du pays, ce grand instinct fondamental, devait bientôt tout envahir, tout dominer, car la France allait désormais avoir besoin d'héroïsme pour vivre.

Psichari a connu la gloire. Il l'a connue en mourant, aux premières heures de la guerre de 1914. Mais, lui parti, il restait des témoins de ses années vertigineuses. Henri Massis est l'un d'eux. Il révèle dans ce livre la vie et les enthousiasmes de l'homme, il dit bien aussi quels enseignements l'on peut puiser à pareille source.

Voici un livre où chacun sera subjugué, ébloui et qu'on lit le cœur battant.

(Un volume de 224 pages publié par les Editions Variétés. Prix : $1.25 par la poste, $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.)

LE SENS DE LA MORT

par Paul Bourget
de l'Académie Française

C'est un des plus beaux romans du grand romancier Paul Bourget que viennent de publier Les Editions Variétés. Voici une histoire pathétique, bouleversante par son étrangeté.

Les héros de ces douloureuses scènes : une femme qui n'aimait plus son mari d'amour, mais d'affection, de reconnaissance, refusant à se l'avouer, trop torturée d'ailleurs par l'énigme de sa santé pour prendre garde dans son inquiétude aux sentiments d'un autre. Cet autre aimait sa cousine d'un amour trop longtemps réprimé pour qu'il n'en fut pas devenu le maître, et comment, avec sa piété exaltée, eût-il hasardé un seul mot qui pût rendre coupable son sentiment ?

Enfin le mari, grand médecin, maître vénéré, étouffant un tragique secret, mordu d'envie plus que de jalousie à la place saignante de son cœur par la comparaison de sa déchéance physique d'homme brûlé par un travail trop intense, prématurément vieilli, avec l'insolente jeunesse du jeune officier dont il avait percé l'amour pour sa femme.

C'est le début du mois d'août 1914. La guerre est déclarée depuis dix jours. L'entrée menaçante dans la guerre marque aussi l'entrée véritable dans la tragédie de ces trois êtres qui doit jusqu'à son terme se développer parallèlement à la grande et terrible tragédie française.

Le drame de cette femme est concentré en un sentiment humble et profond : une peur animale de la mort. Quant à l'homme supérieur, c'est aussi le problème de la mort qui le guette. Muni de toutes les armes intellectuelles, comblé de toutes les faveurs de la destinée, lorsque la mort se dresse soudain devant lui, il l'affronte avec une certaine doctrine, mais il ne peut pas s'y adapter. Enfin la mort se dresse devant le troisième de ces êtres : un homme très simple, un homme d'action, un soldat. Il peut l'accepter, en faire une occasion d'enrichissement. Sa résignation est un enthousiasme.

LE SENS DE LA MORT ! Oui, la mort a un sens ; celui qui se lit sur le visage de ces êtres dont le souvenir hantera tous ceux qui liront ce beau livre.

(Un volume de 256 pages publié par Les Editions Variétés. Prix : $1.25, par la poste, $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.)

•

CLEOPATRE

par Auguste Bailly

Les Editions Variétés viennent de publier cette biographie remarquable d'Auguste Bailly, l'auteur de *Richelieu.*

D'âge en âge, et tout au long des siècles, surgissent quelques noms éblouissants qui chantent éternellement dans la mémoire des hommes. Parmi ces rois qui agrandirent leur pays ou le ruinèrent, parmi ces généraux qui gagnèrent ou perdirent des batailles, parmi ces ministres dont on ne cesse d'administrer le génie, parmi ces prophètes et ces corsaires, ces reines et ces courtisanes, il s'est formé comme une élite, une légion bienheureuse dont la gloire est faite d'un alliage assez éclatant et assez compact pour échapper à l'usure du temps.

Il est certain que de tous les noms qui caressent nos lèvres, celui de Cléopâtre est un des plus prestigieux. Il évoque ciels et parfums d'Orient, galères aux voiles pourpres glissant sur une mer rayonnante, splendeur d'un corps baigné d'aromates, irrésistibles et mystérieuses caresses, suavités et perfidies, appels et refus, tentations et abandons.

Cette image de Cléopâtre qui a hanté chacun de nous est-elle vraiment juste ? Cléopâtre ne pensait-elle vraiment qu'à l'amour ?

Dans ce livre extrêmement intéressant, Bailly ne considère pas ici seulement la bacchante. S'il lui donne aussi ce rôle, c'est qu'elle n'avait, peut-être, pas d'autre moyen de se défendre contre ses ennemis ou contre le concours onéreux de ses alliés romains. Se faire aimer de l'homme, César, qui détenait le pouvoir souverain, c'était pour elle une nécessité politique à laquelle elle se conforma avec une magnifique résolution et une autorité magistrale.

Voilà l'éclairage que Bailly donne à ce récit. Il a le souci de réintégrer une grande reine dans le cadre politique où s'élaboraient ses calculs ; mais il ne diminua pas la séduction un peu trouble de ses aventures amoureuses. Il confère à cette biographie un intérêt palpitant.

(Un volume de 240 pages publié par Les Editions Variétés. Prix : $1.25, par la poste, $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.)

•

POSITIONS FRANÇAISES

par Georges Duhamel
de l'Académie Française

Il suffit de lire ce nouveau livre pour voir clairement les positions morales sur lesquelles un peuple, comme le peuple français, entend fonder sa résistance et sa victoire.

C'est à quoi pensait Duhamel, en rassemblant un certain nombre d'essais, de réflexions, propositions et messages ordonnés, comme ils sont venus, au fil des mois amers de l'année 1939.

Duhamel nous apprend bien que la France n'a jamais accepté et n'acceptera jamais la défaite de l'esprit, qu'elle ne donne jamais raison au génie du mal.

(Un volume de 224 pages publié par Les Editions Variétés. Prix : $1.25, par la poste, $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.)

LE "CAKE MAKE-UP" DE TANGEE

Parmi les découvertes récentes en cosmétique, le "cake make-up" est une des plus importantes, car il assure à toutes les femmes qui en font usage un teint digne des plus brillants qualificatifs. Son emploi ranime un teint pâle, voile des traits fatigués, conserve la fraîcheur et l'éclat du maquillage.

Voici ce que conseille Constance Luft Huhn, présidente d'une des plus grandes compagnies de cosmétiques, la maison Tangee :

Le "cake make-up" doit s'appliquer légèrement pour refermer les pores dilatés de la peau, masquer les affections cutanées et les cernes sous les yeux, en donnant à la peau un fini satiné. Employez le "cake make-up" avec une éponge ou un tampon d'ouate humide, très humide même, en couvrir la figure et le cou ; laissez sécher quelques secondes. Maquillez légèrement en harmonisant la couleur de la poudre à celle du "cake make-up". Vous serez surprise de la douceur et de la fraîcheur de votre teint.

Voici maintenant la façon d'enlever le "cake make-up". Chaque soir, nettoyez la figure et le cou avec une crème à nettoyer que vous enlèverez avec une serviette à démaquiller ; lavez soigneusement avec du savon et de l'eau chaude en tapotant bien la peau. Rincez abondamment à l'eau froide pour refermer les pores. Vous aurez une peau claire et propre.

Une chose certaine, c'est que lorsque vous aurez fait usage du "cake make-up", lorsque vous aurez constaté son effet étonnant, sa durée d'une journée entière, vous saurez trouver avec avantage le moyen d'employer le "cake make-up".

LES

TROIS MAGAZINES

$5.

5 x 12 = 76

Erreur ! direz-vous. Que non car selon notre manière de calculer, la somme de cinq dollars, en douze mois, représente bien soixante-seize numéros de magazine à votre crédit. Mieux encore, si l'on poussait plus loin ce petit jeu d'arithmétique, l'on pourrait ajouter que la somme de cinq dollars pour

Un abonnement aux Trois Magazines :

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

représente soixante-seize romans complets, douze récits policiers ou nouvelles sentimentales, plusieurs centaines d'articles de tous genres, de nombreuses chroniques instructives et variées, sans faire mention de plusieurs romans-feuilletons. Le tout présenté de façon fort attrayante dans une tenue typographique qui ne le cède en rien aux meilleures publications du genre en Amérique. Grâce à cet abonnement de cinq dollars, on se tient au courant du monde cinématographique, radiophonique, littéraire, pédagogique, etc. La mode, la cuisine, les conseils pratiques, les anecdotes scientifiques, l'humeur, bref : tout un monde vous devient accessible en vous abonnant au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.

COUPON D'ABONNEMENT AUX

3 MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film. — IMPORTANT : Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

VOTRE POTAGER

[*Suite de la page* 14]

nous aurions tout avantage à imiter ces latins ; et la laitue toute fraîche que l'on cueille au jardin a certainement une plus grande valeur nutritive en même temps qu'elle possède une saveur plus exquise.

Le cresson se cultive aisément, puisqu'il se propage de lui-même. Mais, attention ! Il ne croît que dans les terres très humides. C'est un feuillage délicieux, tendre et d'une joliesse sans égale dans les salades.

L'épinard est le "Prince des légumes" selon les Arabes et, en raison de ses propriétés laxatives, il a encore été surnommé, par les médecins, cette fois, "le balai de l'estomac". L'épinard se cultive assez facilement mais une trop grande sécheresse et un excès d'humidité lui sont fatals. Ce qu'il y a de plus recommandable, ici, est d'acheter une dizaine de pieds d' "Epinard de la Nouvelle-Zélande", quantité regardée comme suffisante pour l'été pour toute une famille. On les met en pleine terre vers le quinze de mai et l'on consomme, à mesure qu'elles se forment, les plus fortes ramifications. Il faut savoir que l'épinard réclame d'abondants arrosages, des sarclages fréquents.

Parmi les plantes condimentaires, le persil a peut-être le plus de vogue et à bon droit. Le gracieux petit bouquet qui avive l'éclat d'un plat savamment composé et ajoute à sa saveur ! On peut semer le persil en pleine terre durant toute la belle saison pour le récolter constamment. Vient ensuite la ciboulette, la sarriette, la menthe, le thym. Toutes ces cultures vont bien. La ciboulette et la menthe sont vivaces. On les multiplie, la première par division de touffes et la seconde, grâce à ses racines traçantes, envahit sans aide le terrain.

Les légumes-racines doivent être représentés, dans tout potager, au moins par les radis, les betteraves et les carottes.

Les radis comprennent plusieurs variétés. On recommande plus généralement le "Nec plus ultra". Une bonne terre riche, du soleil, peu de vent. Les semis peuvent se faire de très bonne heure au printemps. La graine doit être recouverte d'un demi-pouce de terre environ. Pour en avoir toute la saison, il faut resemer de quinze jours en quinze jours. Les radis demandent de fréquents et copieux arrosages.

La betterave est longue à venir. C'est pourquoi, si possible, mieux vaut la semer en couches chaudes vers la fin de mars et la transplanter en pleine terre vers les premiers jours de mai.

Et voici la précieuse carotte, source de santé à cause de sa grande teneur en vitamine A. Il en existe de nombreuses variétés. On recommande pour le petit jardin, la Carotte Nantaise qui possède une délicate saveur sucrée. Pour consommer durant l'été, on conseille "Imperator" et "Bunching". Il est essentiel que la racine de la carotte soit toujours bien recouverte de terre, autrement elle verdit. La semence des carottes doit être très légèrement enterrée.

Parmi les légumes-fruits, cultivons au moins la tomate. Elle est cependant très difficile "à partir". Aussi recommande-t-on l'achat de bons plants chez un pépiniériste. Une douzaine de plants, coûtant environ trente-cinq sous, est suffisante pour approvisionner une petite famille. Cette modique somme évite bien des déboires. On plante les pieds de tomates vers la fin de mai. On conserve le plus de terre possible autour de la racine, on plante à trois pieds de distance au moins et on attache chaque plant à de vigoureux tuteurs bien enfoncés dans le sol. Dans la suite on doit arracher tous les bourgeons aux aisselles des feuilles. Enfin, lorsqu'il y a sur chaque plant, quatre ou cinq grappes de fleurs ou de fruits, on coupe l'extrémité de la tige à deux feuilles au-dessus de la dernière grappe. La taille judicieuse des pieds de tomates assure de plus beaux fruits, une maturité plus complète.

Les légumes à grains secs. Qui ne tient absolument à cultiver "des petites fèves" pour en consommer la cosse tendre ? Un terrain bien ensoleillé, bien drainé, engraissé l'automne précédent et auquel on donne, au printemps, un léger apport de potasse et d'acide phosphorique, donnera sûrement une magnifique récolte, moyennant encore de fréquents sarclages et binages. Cependant, ces deux opérations doivent être accomplies par des temps secs. Tous les travaux de culture faits, pour les fèves, par temps humides, favorisent le développement de la maladie appelée "Antrachnose", ou "rouille des fèves".

Reste les légumes bulbeux. Si vous possédez un vaste terrain cultivez vos pommes de terre pour la provision d'hiver et cultivez votre oignon. Un jardin de modeste proportion contiendra sûrement un carré d'échalotes et d'ail. L'oignon, dit-on, préserve de la tuberculose et du cancer. Vous réussirez davantage vos cultures d'oignons et de pommes de terre si la terre est plutôt sableuse.

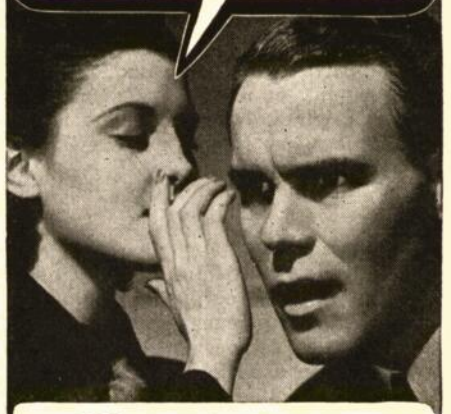
Voulez-vous ajouter du charme, un charme exquis à votre potager ? Prolongez-le par un verger, plus ou moins modeste, selon la vastitude du terrain. Ayez au moins un pommier, quelques pruniers et cerisiers, ne serait-ce que pour la gloire des pétales en mai ou en juin, sinon pour la savoureuse récolte de septembre. Des pieds de framboisiers, des gadelliers, des groseilliers, pour les succulentes gelées ou confitures qui font les délices des grands et des petits. Et si vous êtes un amateur plus fervent, n'aurez-vous pas le désir de cultiver quelques pieds de vigne qui, selon les espèces, fourniront des raisins de table ou un vin fin ? La vigne réussit très bien en certains endroits de la Province. A Oka, on obtient de beaux résultats. Les succès extraordinaires sont aux audacieux ! !

Mais à quelque culture que vous vous livrez, il faut savoir cette grande loi : "La différence entre la bonne et la mauvaise culture ne réside souvent que dans l'application des détails." Ces détails exigent souvent des efforts onéreux, soit ! mais quel plaisir, quelle légitime fierté que d'avoir réussi, par un travail patient, un magnifique potager que prolonge peut-être un verger dont le charme est encore augmenté par la visite des oiseaux qui viennent y bâtir des nids pleins de trilles et de chansons !

Tout bonheur s'achète. Celui que l'on demande à la terre, celui qu'on lui "arrache", si vous voulez, est d'une rare qualité.

Marcelle Lepage-Thibaudeau.

MAUVAISE HALEINE!!



76% des adultes ont mauvaise haleine!

Et des épreuves scientifiques *prouvent indubitablement* que, dans 7 cas sur 10, la **POUDRE DENTIFRICE COLGATE** arrête instantanément la mauvaise haleine.

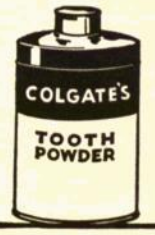
ÉCONOMISEZ DE L'ARGENT! Comparée aux autres marques bien connues, une grande boîte de Colgate vous donne jusqu'à *30 brossages de plus* et une boîte géante jusqu'à *46 brossages de plus* —et cela, pour pas un sou de plus!

FUMEURS! L'emploi de la Poudre Dentifrice Colgate est un des moyens les plus faciles de combattre l'haleine et les taches occasionnées par le tabac! Achetez-en aujourd'hui.

POUDRE DENTIFRICE COLGATE

25c 40c

RAFRAÎCHIT VOTRE HALEINE TOUT EN NETTOYANT VOS DENTS



Brosse à Dents Colgate en Nylon



Valeur Spéciale 29¢



UN TRESOR DU FOYER

[*Suite de la page* 16]

des immenses richesses, des prodigieuses réserves de la littérature française, du XVIe siècle à nos jours. Disons-nous bien que cette littérature nous appartient autant qu'aux Français puisque, eux et nous, nous avons les mêmes origines, le même génie, nous parlons la même langue, nous révélons les mêmes caractéristiques.

* * *

Au passage, jetons un regard sur les livres étrangers : chaque grande nation a sa littérature propre, ses classiques. Une littérature plonge ses racines dans le sol où elle est née et elle épanouit sa frondaison dans le ciel de la civilisation : particulière par ses racines, elle est universelle par son feuillage, par son rayonnement en plein azur. Shakespeare, Gœthe, Cervantès, Dante, Tolstoï, Dostoïewsky appartiennent autant à l'humanité civilisée qu'à leurs pays respectifs ; ils nous appartiennent, leur place est marquée dans nos bibliothèques. Chacun de nous n'est pas que d'une ville et d'un pays mais d'une civilisation et, plus largement encore, de l'humanité. Notre bibliothèque doit refléter quelque chose de nos beaux titres de civilisé et d'homme.

Je suggérerais à mes lecteurs de réserver, comme je le fais moi-même, un rayon ou deux de leur bibliothèque aux littératures étrangères : en accueillant les écrivains représentatifs des autres nations que la nôtre, non seulement nous nous montrons hospitaliers et généreux mais ils nous payent de retour et leur présence, parmi nous, nous est profitable.

La littérature canadienne (qui est à ses vrais débuts et dont certains contestent encore l'existence) n'aurait guère produit de chefs-d'œuvre dignes de rivaliser avec les chefs-d'œuvre des littératures, plusieurs fois séculaires. Qu'elle ait donné quelques ouvrages qui méritent l'attention, c'est honorable pour elle.

Notre « Canadiana » fera d'abord place aux ouvrages des historiens Ferland, F.-X. Garneau, Thomas Chapais, Lionel Groulx. Les livres de tous ces historiens, sauf Ferland, je crois, se réimpriment actuellement.

Les recueils de poésies se sont accumulés et forment un monceau imposant. Retirons les pierres précieuses que récèle cette montagne de cailloux : *Le paon d'émail* de Paul Morin, *Le cœur en exil* de René Chopin, *A travers les vents* de Robert Choquette, *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred Desrochers, *Les masques déchirés*, de Jovette Bernier, les *Poésies* d'Emile Nelligan, *Jeux et Regards dans l'espace* de Saint-Denys-Garneau.

De notre production romanesque assez abondante, quelques ouvrages sont seuls à retenir : *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, *30 arpents* de Ringuet, *Les opiniâtres* de Léo-Pol Desrosiers, *Les dames Lemarchand* de Robert Larocque, *Ils posséderont la terre* de Robert Charbonneau, *Au pied de la pente douce* de Roger Lamelin.

Enfin, avec Arthur Bruies, Jules Fournier, Olivar Asselin, Louis Dantin, Jean-Charles Harvey, Victor Barbeau, Albert Pelletier, Berthelot Brunet, nous avons des critiques littéraires cultivés et perspicaces. Un ou deux volumes de chacun d'eux s'impose dans notre « Canadiana ».

* * *

Les indications que je viens de donner sont forcément sommaires et très incomplètes. En littérature française, étrangère et canadienne-française, je n'ai signalé que les cimes. Telles quelles, ces indications suffisent à nous orienter quelque peu, à nous éviter, en tous cas, les trop grosses erreurs dans l'organisation initiale de notre bibliothèque. Les bases indispensables posées, chacun construira sa maison à son goût et l'ornera des motifs et des fantaisies qu'il voudra.

REX DESMARCHAIS.

A LA DECOUVERTE DU MONDE...

[*Suite de la page* 15]

15. Un enfant qui parle beaucoup et qui oublie de manger devrait s'asseoir avec une personne qui contrôlera et sa conversation et son repas.

16. Le négativisme se rencontre chez les enfants surtout âgés de deux ans.

17. Presque toutes les peurs chez l'enfant sont acquises.

18. Un sens d'infériorité paraît s'apparenter à des intérêts refoulés.

19. Les hygiénistes mentaux considèrent la timidité parmi les habitudes les plus néfastes.

20. Si une fillette de quatorze ans veut sortir le soir avec des garçons, invitez souvent à la maison ses amies et des garçons.

21. En général, il n'est pas sage de punir un enfant d'âge préscolaire en le mettant au lit, parce qu'il peut apprendre à ne plus aimer son lit.

22. Si votre enfant de quatre ans est jaloux de son petit frère, rendez-le important en lui confiant des responsabilités en regard du bébé.

23. Si votre enfant refuse de jouer avec les autres, formez un groupe et dirigez-en les activités.

24. Pour former une bonne habitude et en détruire une mauvaise, le meilleur procédé consiste à rendre la mauvaise habitude désagréable et à rendre la bonne habitude agréable.

25. Pour qu'une pénitence ait de la valeur, il faut qu'elle soit logique.

26. Si votre enfant est un rêveur éveillé, intéressez-le dans des activités concrètes.

27. Pendant qu'un enfant fait une colère, vous aiderez à la cesser en le laissant seul.

28. Lorsqu'un enfant est habituellement entêté, c'est qu'il a besoin de s'estimer davantage, de se mettre en valeur.

29. Si un enfant de quatre ans se comporte stupidement devant les étrangers ou fait montre de tout son savoir, c'est qu'il est mal à l'aise.

N.B. — Marie-Luce se fera un plaisir de répondre à toutes vos lettres, à tour de rôle. Adresser s.v.p. comme suit : *Marie-Luce, Revue Populaire,* 975, *rue de Bullion, Montréal.*



MES RECETTES de Cuisine

[*Suite de la page 37*]

MENU FROID

Jus de tomates
Salade printanière
Jambon glacé
Tartelettes à l'érable

•

SALADE PRINTANIERE

3 tasses de pommes de terre
¼ de tasse d'échalotes — *¼ de tasse de radis*
¼ de tasse de persil frais haché
6 œufs cuits durs — *sauce française*
feuilles de laitue croquantes

Faire cuire des pommes de terre avec la pelure. Peler et couper en tranches minces. Mettre dans un bol quand elles sont chaudes, avec les échalotes, les radis et le persil haché. Mariner dans de la sauce française préparée comme suit :

¼ de tasse d'huile à salade
le jus d'un citron — *1 c. à thé de sel*
¼ de c. à thé de poivre

Verser sur les pommes de terre et les autres ingrédients. A l'aide de 2 fourchettes, remuer le tout pour le bien imprégner d'huile. Servir sur des feuilles de laitue croquantes avec des œufs durs préparés comme suit : Mettre 6 œufs dans une casserole remplie d'eau froide. Porter à l'ébullition. Arrêter le feu au premier bouillon et laisser séjourner les œufs dans l'eau chaude exactement 20 minutes. Retirer les œufs, les passer à l'eau froide, les écaler en prenant bien soin de ne pas les briser et quand ils sont encore chauds, les presser entre le pouce et l'index pour leur donner la forme d'une pommette. On peut ensuite colorer ces pommettes avec de la cochenille ou du jus de betteraves. Mettre un clou de girofle pour simuler la mouche et du cresson pour les feuilles. Servir ces pommettes avec la salade de pommes de terre. 6 *services.*

JAMBON GLACE

Mettre un jambon dans une marmite, couvrir d'eau froide, porter à l'ébullition et laisser cuire dans l'eau frémissante 30 minutes à la livre. Retirer du feu et laisser refroidir le jambon au moins 2 heures dans l'eau de cuisson. Enlever la couenne, faire une jolie décoration avec des blancs d'œufs cuits durs en les taillant en forme de tulipes, de narcisses ou de marguerites. D'autre part, avoir une belle gelée bien clarifiée et quand le jambon est tout à fait refroidi et que la gelée a la consistance d'un sirop épais, en verser sur le jambon ; ce qui donne une belle surface brillante. Ces jambons sont bien décoratifs.

TARTELETTES A L'ERABLE

1½ tasse de farine
½ tasse de shortening — *½ c. à thé de sel*
eau froide

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel. Mettre dans un bol avec le shortening, bien mélanger les deux ensemble en coupant le shortening jusqu'à ce qu'il soit à la grosseur d'un pois. Verser sur le mélange juste assez d'eau très froide pour délayer et en faire une pâte molle mais non collante. Laisser reposer la pâte si possible. Abaisser mince et en couvrir l'envers d'assiettes à tartelettes. Piquer la pâte pour l'empêcher de gonfler et faire cuire au four de 450° F. jusqu'à ce qu'elle soit bien dorée. Démouler, refroidir et remplir de crème à l'érable.

CREME A L'ERABLE

2 tasses de sirop d'érable
2 c. à tb. de farine — *1 tasse de lait*
2 c. à tb. de beurre

Mettre le tout dans une casserole tout comme si l'on voulait faire du sucre à la crème. Laisser cuire doucement jusqu'à consistance de crème épaisse. On peut remplacer 1 tasse de sirop d'érable par 1 tasse de cassonade ou de sucre. 6 à 8 *services.*

"LE MENU DU JOUR", par Mme Rose Lacroix

Mes chères lectrices,

En réponse à vos instances réitérées de publier un livre de recettes, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de publier un recueil des recettes. Ce recueil, intitulé "Le Menu du jour", comprend 240 menus et recettes appropriées à la cuisine de famille. Je crois que ce livre rendra de grands services aux maîtresses de maison qui veulent préparer des repas variés, rationnels et économiques.

Ce livre est en vente à l'Ecole Ménagère Provinciale, 461 est, rue Sherbrooke, au prix de $1.00 l'exemplaire, plus 10 sous pour frais d'expédition, payables en bon de poste seulement à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.



"ELLE GRANDIT" avec Fry

Marie est une enfant pleine de santé et d'entrain qui se développe merveilleusement. Naturellement, sa maman y est pour beaucoup, car elle a toujours reconnu l'importance de lui donner de la bonne nourriture, y compris une tasse de Cacao FRY chaque jour.

Le Cacao Fry, au goût si délicieux, est bienfaisant pour les petits et, aujourd'hui, dans des milliers de foyers canadiens, cet excellent breuvage est devenu une tradition familiale.

Les membres adultes de la famille savent eux aussi apprécier le Cacao Fry . . . en effet, il n'y a pas d'âge pour cet incomparable breuvage.

COMMENT PREPARER LE DELICIEUX CACAO FRY

Pour chaque tasse requise, mettre dans un pot une cuillerée à thé de FRY et une cuillerée à thé de sucre . . . mélanger à sec . . . puis ajouter assez de lait pour faire une pâte lisse . . . remplir ensuite le pot de lait chaud . . . brasser et SERVIR.



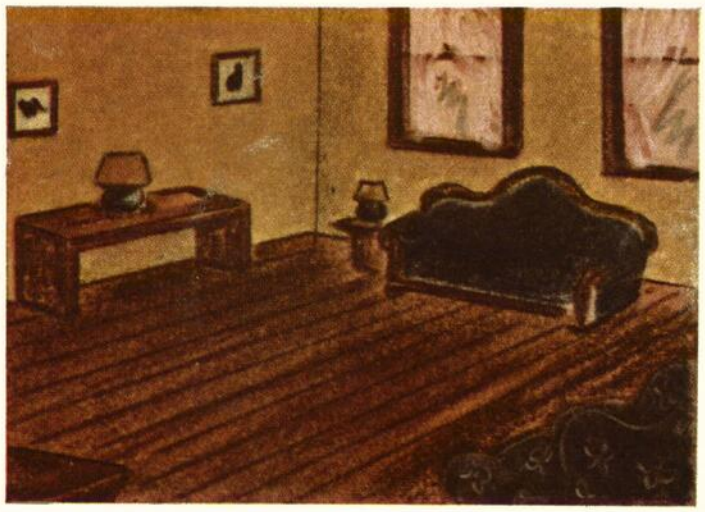


UNE TASSE DE FRY EST UNE TASSE DE NOURRITURE

Nous ne désirions rien moins que le plus gai et le plus chic living-room du monde!

Mais hélas, notre pièce était la plus terne et la plus monotone de l'avenue des Erables!

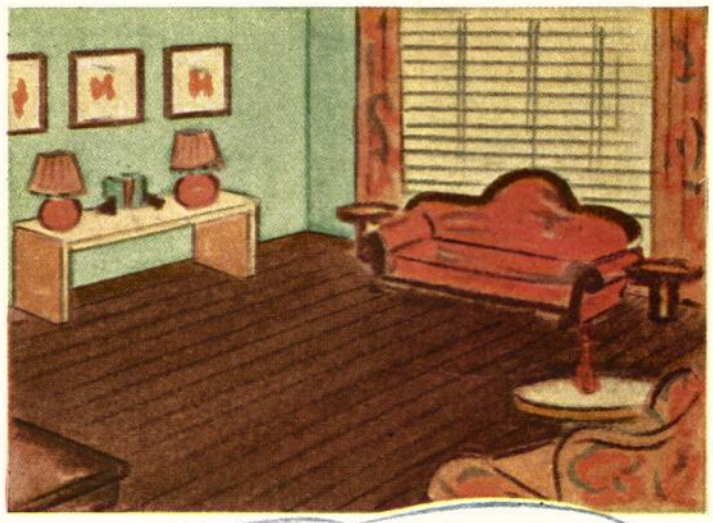
Quoi faire, sans grever notre budget?



Des housses neuves...
une couche de peinture...
des stores vénitiens...
et une belle carpette neuve!

Un jour, je revisai notre budget et décidai de faire quelque chose. "Je puis au moins changer ces tentures", dis-je à Robert, en lui montrant un beau tissu frais et moderne que je venais d'acheter dans une vente. Et pendant que j'y étais, je fis des housses pour nos fauteuils.

Voulant faire sa part, Robert trouva de grands cadres avec une large bordure pour nos gravures, et repeignit à neuf les murs de la pièce. Il acheta même un store vénitien pour recouvrir les deux fenêtres. "Vraiment, ça commence à avoir l'air chic, ici!" me dit-il un jour.







Congoleum Sceau Or

"Il ne manque maintenant plus qu'une chose", répondis-je. "Il faut recouvrir le plancher... et je sais comment le faire sans dépenser gros d'argent!" Le lendemain, nous allâmes voir les Carpettes Sceau Or Congoleum et nous en achetâmes une qui s'harmonise parfaitement avec le reste de la décoration de notre vivoir. Non seulement cette carpette est magnifique, mais elle va aussi *durer* longtemps, car toute Carpette Sceau Or Congoleum comporte une surface exclusive de peinture (durcie à la chaleur) et d'émail cuit qui égale 8 couches de la meilleure peinture à plancher appliquée à la main. Cette surface supérieure facilite de plus le nettoyage. Sincèrement, nous ne croyons pas qu'un décorateur professionnel aurait fait mieux que nous pour la transformation de notre living-room.

CONGOLEUM CANADA LIMITED